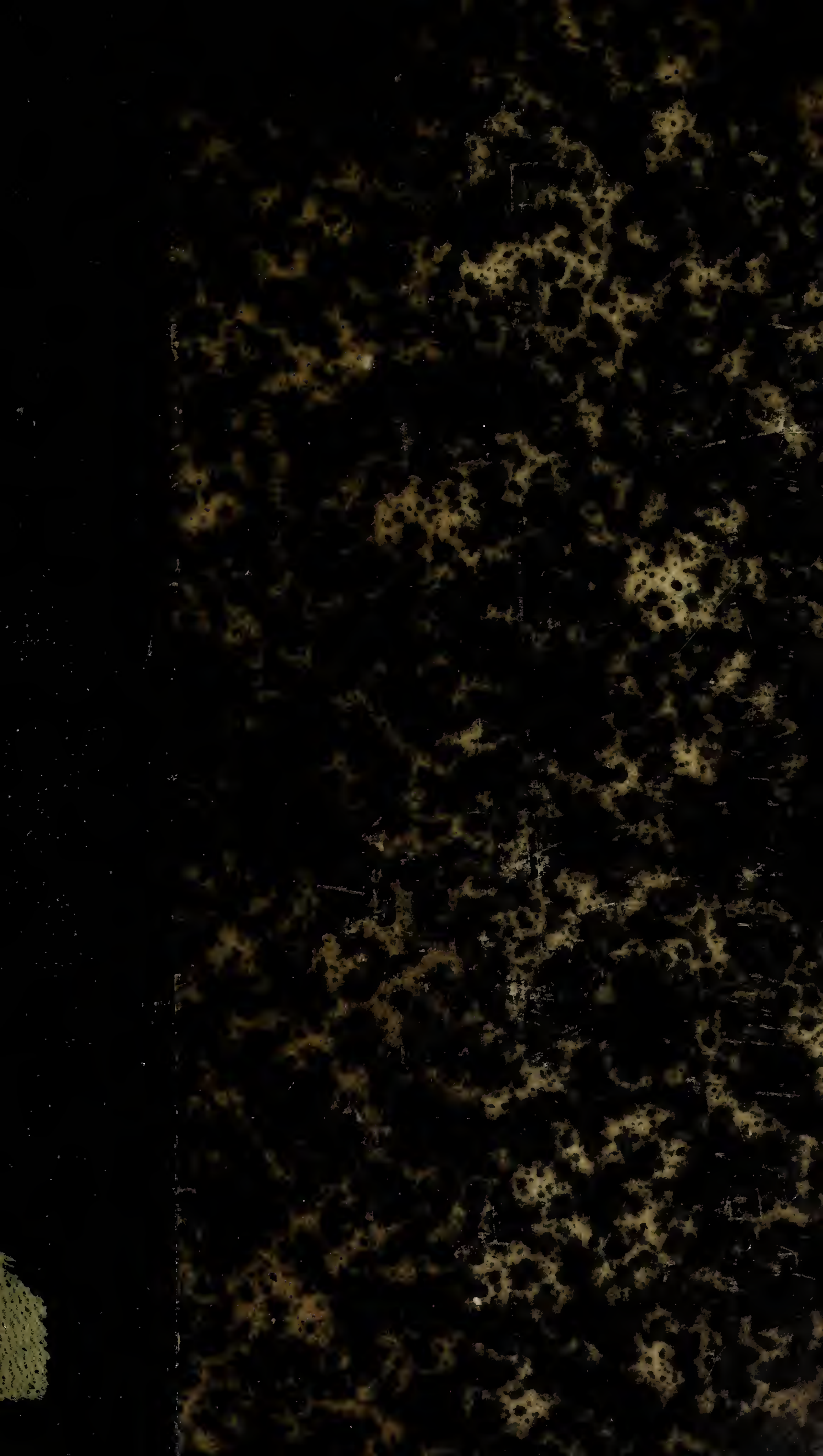
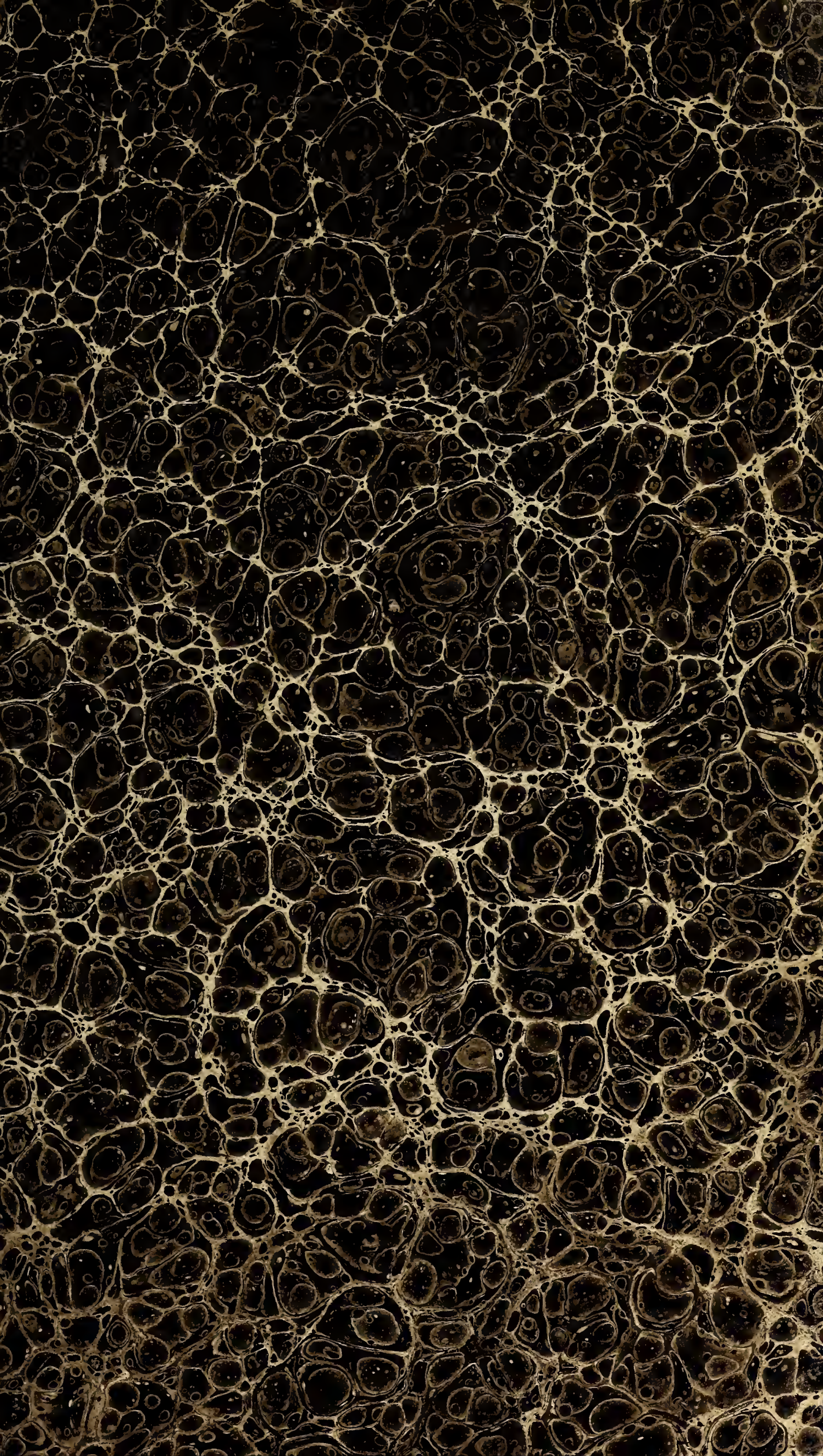








de la Bibliothèque de Laurières

achetés le 29 avril 1895.

A. Gaudry

PROVINCE

DE

CONSTANTINE.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
rue des Noyers, nº 37.

PROVINCE DE CONSTANTINE.

RECUEIL DE RENSEIGNEMENS

POUR

L'EXPÉDITION OU L'ÉTABLISSEMENT DES FRANÇAIS DANS CETTE PARTIE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

PAR

M. DUREAU DE LA MALLE,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES).

PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE,

ÉDITEUR DES ANNALES DES VOYAGES,

Rue Saint-Marc, n° 23.

1837.

PRÉFACE.

La pensée de cet ouvrage a été conçue dans les derniers jours de l'année 1836. L'expédition de Constantine paraissait alors résolue. Je crus qu'il serait avantageux de réunir dans un petit volume tous les renseignemens utiles pour la guerre et l'administration, tous les détails sur la statistique de la province de Constantine, qu'on pouvait recueillir dans l'antiquité grecque, romaine ou arabe, et dans tous les voyages modernes dont quelques-uns, encore inédits, sont entre mes mains. Cette idée a reçu l'approbation et les encouragemens de plusieurs personnes éminentes dans le gouvernement et dans l'armée. Mais quelque peu considérable que dût être ce volume, l'opinion généra-

lement répandue que l'expédition se ferait au commencement d'avril, resserrait dans des limites très étroites le temps que je pouvais y consacrer. Cependant, pour que l'ouvrage remplît son but d'utilité pratique, il fallait qu'il fût imprimé avant le 1er avril au plus tard. Cette précipitation obligée pourra peut-être servir d'excuse pour les oublis involontaires que j'aurai commis, et pour les fautes, soit de rédaction, soit d'inadvertance, qui auraient été probablement corrigées, si j'avais eu plus de temps à ma disposition. J'avouerai même que le travail n'aurait pu se trouver prêt à l'époque fixée, si je n'avais été puissamment aidé par le zèle et l'activité d'un jeune ami, M. H. Géraud, élève de l'école des chartes.

Je me suis presqu'entièrement abstenu de toutes conjectures, de toutes déductions, même lorqu'elles m'ont semblé le plus probables (1). Mon but était, je le répète, de

(1) Les questions que je ne fais qu'indiquer ici seront traitées à fond dans un ouvrage spécial que je compte publier dans quelque temps.

réunir le plus grand nombre d'indications utiles, soit pour la marche de l'armée, la viabilité des routes, la navigabilité des rivières, soit pour la connaissance du climat et des saisons, soit pour les moyens de nourriture et de transport des vivres, soit pour les mœurs, le caractère, la force des tribus arabes ou berbères qui sont répandues dans toute l'étendue du beylick de Constantine. Je n'ai point négligé de signaler leurs inclinations, leurs penchans à une civilisation plus ou moins avancée, les moyens qu'on a jugés de tout temps les plus propres a opérer la fusion des peuples, des mœurs, des croyances, à amener enfin la soumission et la pacification de ces belles contrées. Cependant je ne présente ces documens qu'avec beaucoup de réserve, parce que les renseignemens les plus exacts et les plus complets que nous possédions sur cette partie de la régence, datent déja de 50 années.

J'ai cru devoir ajouter encore (car les sciences ont leur utilité pour l'administration et le gouveruement, et d'ailleurs elles sont une des gloires de la France) tous les

renseignemens, quoique souvent vagues et incomplets, que les auteurs anciens et les voyageurs modernes nous ont transmis sur les plantes économiques, sur la minéralogie, la zoologie, la géologie et la climatologie de la province de Constantine.

Je n'ai point cru devoir négliger les indications qui pourraient avancer l'étude de l'archéologie et de la géographie comparée, puisque déja l'armée française, dans sa dernière marche sur Constantine, à recueilli plusieurs faits nouveaux et curieux sur cette matière. J'ai donc indiqué avec soin toutes les positions désignées par des inscriptions trouvées sur place, toutes les ruines visitées et décrites par les voyageurs modernes, toutes celles qui, moins importantes, ne leur ont pas semblé dignes d'une description particulière. J'y ai joint quelques localités mentionnées par les historiens anciens et dont l'emplacement, quoique circonscrit dans des limites étroites, n'est pas encore déterminé d'une manière positive. J'ai reproduit les noms propres arabes ou berbères tels qu'ils ont été donnés par les voyageurs, sou-

vent peu familiers avec les langues orientales; plusieurs de ces noms, je n'en doute pas, altérés par une audition imparfaite et par leur transcription dans les divers langages européens, seront devenus méconnaissables pour les orientalistes; mais ils étaient déja placés depuis long-temps sur les cartes sous cette forme, et j'ai cru devoir la respecter. Je me suis contenté de ramener à l'orthographe et à la prononciation françaises les noms propres transcrits avec des lettres différentes par les Allemands, les Italiens et les Anglais qui ont voyagé dans ce pays. Enfin, pour compléter, autant que possible, les indications géographiques, j'ai cru devoir transcrire à la fin du volume, les extraits de l'Itinéraire d'Antonin et de la Table de Peutinger pour les anciennes routes qui traversaient en tout sens la province de Constantine. J'espère, en publiant incessamment les voyages manuscrits de Peyssonnel et de Desfontaines, pouvoir exécuter le même travail pour les provinces de Tittery et d'Oran et compléter ainsi un essai de statistique ancienne et moderne de la régence d'Alger.

Ainsi, la description physique du pays, la statistique spéciale, l'archéologie et la géographie comparée se trouvaient naturellement indiquées comme divisions principales de ce petit ouvrage.

Je suis d'autant plus fondé à croire que ce travail répond aux besoins de l'administration et aux désirs du gouvernement, que deux ministres, à deux époques différentes, ont provoqué successivement le zèle et les efforts des savans sur ces importantes questions. Le 18 novembre 1833, M. le maréchal duc de Dalmatie, ministre de la guerre, écrivait à l'académie des inscriptions et belles-lettres :

« L'occupation de la régence d'Alger, par les troupes françaises, qui a rendu la sécurité au commerce de la Méditerranée et ouvert des voies nouvelles à la civilisation européenne, ne doit pas rester sans résultat pour la science, et, de son côté, la science elle-même peut concourir à cette œuvre de civilisation qui commence en Afrique sous la protection de nos armes. Quelques personnes, qui s'occupent avec une attention éclairée des

affaires d'Alger, m'ont signalé, et j'ai senti moi-même les avantages que, sous ce double rapport, pourraient offrir une bonne géographie de la Mauritanie, sous la civilisation antique, et une histoire de la colonisation des Romains dans cette contrée, des institutions qu'ils y avaient fondées, des rapports qui s'étaient établis entre eux et les indigènes.

« Je n'ai pas besoin d'insister sur l'intérêt scientifique de ces recherches; celui qu'elles auraient pour l'administration n'est pas moins évident. Les circonstances naturelles qui avaient déterminé les Romains à s'étendre dans telle ou telle direction, la fertilité respective des terres, le cours des rivières, le gisement des montagnes, les attérages des côtes, n'ont pas changé; les Kabayles d'aujourd'hui ont conservé le type des mœurs et du caractère des peuples qui habitaient leur pays, il y a deux mille ans; et il me semble d'une utilité réelle, d'étudier les circonstances sous l'influence desquelles se développa la population de certaines villes, de retrouver le tracé des routes antiques, de

constater par la viabilité passée des rivières aujourd'hui obstruées, par la salubrité des contrées que nous trouvons inhabitables, la possibilité qu'il y aurait de se replacer dans des conditions également favorables.

« ..... De son côté, l'administration est en mesure d'offrir un concours qui ne sera pas sans avantage. Le gouvernement a fait explorer une partie des côtes occupées par nos troupes, et les travaux des officiers d'état-major et des ingénieurs géographes de l'armée de terre et de la marine ont déja jeté quelques lumières sur des points obscurs de la géographie moderne. Je m'empresserai de mettre à la disposition de l'académie, ce que possède à cet égard mon département, etc. »

Le 22 janvier 1835, M. le maréchal duc de Trévise étendit encore le cercle d'investigations tracé précédemment par M. le duc de Dalmatie.

« En demandant, dit-il, qu'on voulût bien s'occuper des recherches historiques propres à faire connaître l'état de l'Afrique

sous la domination des Romains, mon prédécesseur n'avait nullement entendu limiter à cette période les investigations auxquelles on jugerait convenable de se livrer, et n'avait pas perdu de vue de quelle importance il était à la fois pour la science et l'administration de bien connaître également tout ce qui se rapporte à l'établissement des Arabes en Afrique, et des Turcs sur la côte d'Alger.

« Avant de donner suite à ces propositions dont je reconnais toute l'importance et l'utilité, il me paraît nécessaire d'attendre les progrès ultérieurs et la consolidation de l'autorité française en Afrique. Alors, l'académie doit en être bien convaincue, le concours actif du département de la guerre et de l'administration locale secondera efficacement ses laborieux efforts. Jusque-là néanmoins, j'ai lieu de croire que pour la partie arabe, comme pour la partie romaine, elle trouvera dans les documens déja recueillis, des matériaux importans qu'elle pourra consulter avec fruit. »

Je dois, en finissant, exprimer ma vive

reconnaissance, pour le concours obligeant que m'a toujours prêté le dépôt de la guerre. M. le directeur général de cette grande administration scientifique, dont l'obligeance égale les lumières et le zèle pour toutes les sciences qui se rattachent à la géographie, a bien voulu me donner connaissance de tous les documens nouveaux recueillis par MM. les officiers d'état-major, sous le rapport de l'archéologie et de la géographie comparée. La carte, jointe à cet ouvrage, qui est au niveau de l'état des connaissances acquises jusqu'à ce jour sur les côtes et l'intérieur de la province de Constantine, est due à l'expérience et à l'habileté de M. le colonel Lapie, qui m'a rendu avec le zèle le plus actif tous les services qui étaient en son pouvoir.

Je dois aussi exprimer ma vive gratitude envers M. le capitaine Bérard, qui a mis à ma disposition, non-seulement les belles cartes qui composent l'hydrographie des côtes de la régence, mais encore le mémoire manuscrit destiné à les appuyer et à les compléter.

Enfin je ne m'abuse point sur l'impor-

tance et le mérite de cet ouvrage. La forme est négligée : je n'ai pas cherché à plaire. Mon but était essentiellement d'être utile, et, si je l'atteins, c'est beaucoup moins par ce que j'aurai fait moi-même que par ce que j'aurai engagé les autres à faire.


CARTE
D'UNE PARTIE DE LA PROVINCE
DE CONSTANTINE
Dressée au Dépôt général de la Guerre
sous la direction
DE M. LE LIEUT^T GÉNÉRAL PELET
d'après
Les Cartes de la Marine, les reconnaissances des Officiers d'État-major, et les renseignements qu'ils ont recueillis ainsi que d'après les voyages de Shaw, Peyssonnel.
PARIS 1837.
Echelles (1/400,000)
Myriamètres
Lieues communes de France de 25 au degré
Lieues marines de 20 au degré
Lieues de Poste
Milles géographiques de 60 au degré
Milles Romains de 75 au degré
Milles Anglais de 69 1/2 au degré
MER MÉDITERRANÉE
GOLFE DE BOUGIE
GOLFE DE STORA
GOLFE DE BONE
Cap de Fer
C. Carbon
BOUGIE
Cap Cavallo
Jigelli
Stora
BONE
LA CALLE
Lac Fetzara ou Ef Zara
Djebel Edough
CONSTANTINE
Milah
Djebel Zerdezas
Djebel Deb'bag
Djebel Ouanouga
Djebel Aouas
Djebel Ereres
BENI TOUFOUT
BENI FOUGHAL
OULED ALI
OULED EASS
OULED EISAH
OULED ELMAH
HADJAR EL HAMMAR
OULED ABDELHALK
OULED AMERRY
EL BEKERET
KEFF (Sicca Veneria)
Mejerda R.
Tifech
Djebel Zaganeah
Djebel Jeladisé
OUORGAH
OULAN
Explication des Signes

TABLE

DES

PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

Description physique du pays.

DEUXIÈME PARTIE.

Statistique spéciale.

TROISIÈME PARTIE.

Géographie comparée; archéologie.

FIN DE LA TABLE DES PARAGRAPHES.

ERRATA.

Pag. 20, lig. 9 et 10, au lieu de : dont le nom *pourrait* être une dérivation, lisez : *paraît* être.

Pag. 27, lig. 10, au lieu de : d'où la ville de Bône a tiré son nom arabe de *Bleid-el-Huneb*, lisez : d'où la ville de Bône a tiré son nom arabe de *Bled-el-Aneb*, altéré par Léon l'Africain qui écrit *Bleid-el-Huneb*.

Pag. 31, lig. 21 et 22, au lieu de : d'après les renseignemens que nous fournissent ces *deux* voyageurs, lisez : que nous fournissent ces voyageurs.

Pag. 34, lig. 10 et 11, au lieu de : l'Armua aujourd'hui *la Boudjema*, lisez : l'*Armua* ou *le Rubricatus* aujourd'hui *la Maffrag*.

Pag. 65, lig. 19, au lieu de : *Bleid-el-Huneb*, lisez : *Bled-el-Aneb*.

Pag. 67, lig. 5, au lieu de : dans le pays des Massæsyliens (que représente aujourd'hui la province de Constantine), lisez : dans le pays des Massæsyliens, représenté aujourd'hui par la partie septentrionale de la province de Constantine.

Pag. 84, lig. 11, au lieu de : à *trios* journées, lisez : à *trois* journées.

Pag. 107, lig. 9, au lieu de : *elles* ne laissent aux hommes, lisez : *ils* ne laissent.

Pag. 130, lig. 6, au lieu de : § IX, lisez : § X.

Pag. 151, lig. 10, au lieu de : le *colonel* Boutin, lisez : le *capitaine* Boutin.

Pag. 180, lig. 6, au lieu de : *des tribus arabes*, lisez : *des Arabes*.

Pag. 213, lig. 25 et 26. L'erreur attribuée à Shaw dans cette note, relativement aux dimensions du Koubber-el-Romeah se trouve réellement dans la traduction française, t. I, p. 57. Mais le texte anglais, que je n'ai pu malheureusement me procurer que lorsque l'impression du volume a été terminée, donne bien au monument cent pieds de hauteur et quatre-vingt-dix pieds de base. *The Height i computed to be a hundred foot, and the diameter of the basis ninety*, p. 44, éd. in-folio; Oxford, 1738.

N. B. En relisant l'ouvrage en feuilles pour en composer la table, je me suis aperçu qu'il n'y avait pas d'uniformité dans l'orthographe de plusieurs noms arabes. Ce défaut est une suite inévitable de la rapidité avec laquelle ce petit volume a dû être écrit et de la multiplicité des sources où il a fallu puiser les renseignemens qu'il renferme. Mais comme aucun de ces mots n'est altéré au point d'être méconnaissable, j'ai pensé qu'il était inutile de surcharger cet *errata* d'un grand nombre de corrections que le lecteur fera facilement lui-même.

PROVINCE DE CONSTANTINE.

RECUEIL

DE RENSEIGNEMENS

POUR L'EXPÉDITION FUTURE.

Ire PARTIE.

DESCRIPTION PHYSIQUE.

§ I. *Topographie.*

Quelques personnes notables dans l'armée et dans le gouvernement, ont pensé avec moi qu'il serait utile de réunir en un petit volume, pour l'instruction des militaires qui prendront part à l'expédition future de Constantine, tout ce qu'il y a de connu sur cette capitale et sur les routes et le pays qui l'environnent dans un rayon de 40 lieues. Nous interrogerons, pour rassembler ces renseignemens, l'antiquité grecque, romaine et arabe, et nous y joindrons toutes les descriptions précises que pourront nous fournir les voyageurs modernes dont les ouvrages imprimés ou manuscrits sont à notre disposition.

Carthage, à mesure qu'elle accrut sa puissance, fonda des villes, établit des ports et des forteresses qui formèrent, sur tous les points avantageux de la côte, comme une chaîne non interrompue depuis les Syrtes jusqu'au détroit de Gibraltar. Ubbo (aujourd'hui Bône), Igilgilis (Gigel) et Saldæ (Bougie) ont été de ce nombre (1). Ces ports et ces comptoirs lui servirent à étendre son commerce et sa puissance. Le mode administratif et judiciaire établi par Carthage, soit envers ses colonies ou les villes libres et alliées, soit à l'égard des indigènes, son système de colonisation, tout-à-fait semblable à celui des Phéniciens et des Grecs, nous sont indiqués par Aristote, Diodore et Appien (2). Plusieurs fragmens précieux, relatifs à ce sujet, peuvent être encore recueillis dans plusieurs ouvrages grecs et latins où ils se trouvent épars. En résumé, la douceur et la justice dans les relations, le respect des lois établies, la modération dans les tributs imposés, un système d'intérêts mutuels de commerce et d'échange habilement combiné, accrurent la domination de Carthage, attachèrent fortement au maintien de sa puissance les peuples agricoles ou nomades, les villes libres ou fédérées, les rois alliés et les colonies militaires ou commerciales les plus

(1) Heeren, *Commerce et polit. des anciens*, t. IV, p. 57, 58, et note 1. Scylax, p. 51, ed. Huds.

(2) Arist. Polit. II, 9, VI, 5. Appian. Pun. II. Diodor. V, 38.

éloignées de la métropole, quoique formées d'un mélange de citoyens et d'indigènes.

L'an 608 de Rome, Scipion-Emilien a détruit Carthage, occupé tout son territoire, et cependant le sénat romain ne le garde pas tout entier : il détruit toutes les villes qui avaient aidé les Carthaginois dans la guerre, agrandit les possessions d'Utique qui l'avait servi contre eux, fait du surplus la province romaine d'Afrique (1), et se contente d'occuper les villes maritimes, les comptoirs, les colonies militaires ou commerciales que Carthage avait établis depuis la petite Syrte jusqu'au-delà d'Oran. Rome, de même que la France jusqu'à ce jour, prend position sur la côte et ne s'avance pas dans l'intérieur.

Nous allons donner une courte description de cette côte depuis la Calle jusqu'à Bougie. L'inspection de la belle carte du capitaine Bérard, le mémoire à l'appui qu'il imprime actuellement et dont il a bien voulu me communiquer le manuscrit, donneront une idée exacte et précise de l'état des lieux. La Calle est une position qui semble peu importante à occuper. « Elle est, nous dit Desfontaines (2), séparée de la terre ferme par une petite « langue de terre basse. Elle est bâtie sur un rocher

(1) Appian. Pun. c. CXXXV.

(2) Desfontaines, Ms. — Voy. Hebenstreit, *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVI, p. 67. — Poiret, t. I, p. 172. — Shaw, t. I, p. 122, trad. fr.

« de grès à gros grains. Le port est très étroit, peu « profond et d'une entrée fort difficile; il n'y vient « que de petits bâtimens. L'air y est extrêmement « malsain; il y périt quelquefois un tiers de la « garnison par des fièvres malignes. » Les terres basses noyées par la mer, et un vaste étang très poissonneux qui l'avoisinent et que signale M. Bérard, sont probablement la cause de cette insalubrité.

Je serai bref sur la description de Bône qui nous est connue par une longue occupation. « Sa rade « est mauvaise et peu abritée, sa plaine vaste et « très fertile, mais remplie de marécages et très « insalubre (1). » Deux rivières s'y jettent, la Boudjemah et la Seybouse. Cette dernière a encore 16 pieds de fond, et dans l'antiquité offrait un bon port qu'on rétablirait facilement en faisant disparaître la barre qui obstrue son embouchure, ou par d'autres moyens. Bône portait autrefois le nom d'Hippône; elle fut une des résidences des rois de Numidie,

.... Antiquis dilectus regibus Hippo (2).

Elle joua un rôle important dans la guerre de César en Afrique (3), dans celles des Vandales sous Genséric, et plus tard dans la campagne de Bélisaire contre ces usurpateurs teutoniques (4).

(1) Desfontaines, *Voyage en Barbarie*, *Nouv. ann. des voyages*, t. XLVII, p. 96,97.

(2) Silius Ital. III, 259.

(3) Hirtius, Bell. Afr. 96.

(4) Procop. Bell. Vand. I, 3.

Je consignerai ici une observation tirée du manuscrit de Peyssonnel (1) sur les courans de la mer dans la rade de Bône, qu'il est important de publier pour l'utilité de la marine. « Le 4 juin 1725, dit-il, « le temps fut très variable. Il plut l'après-dînée ; « le vent souffla ensuite au S. O. A 6 heures du « soir, il devint calme et la mer fut tranquille. Du « haut d'une terrasse, une demi-heure avant le « soleil couché, j'observai que les eaux étaient « très pleines et très hautes. Il arriva tout à coup « un courant : les eaux de la mer, dans une minute « de temps, se retirèrent et diminuèrent de plus de « dix pieds. Le rivage de la mer se trouva à sec à « plus de deux cents pas de ses bornes ordinaires. « Le courant surprit les poissons qui restèrent à « sec sur le rivage ; on en prit plusieurs, entre « autres une espèce de raie de 60 livres. J'observai « jusqu'à la nuit que le mouvement irrégulier de la « mer se calma peu à peu, et que de deux en deux « minutes les eaux entraient et se retiraient, perdant insensiblement leur mouvement, tout comme « les ondulations d'un vase plein d'eau qu'on a secoué, diminuent et cessent peu à peu. »

Le point de la côte le plus voisin de Bône est Stora, dont le port offre un assez bon mouillage, au rapport de Poiret (2) et de Peyssonnel. Ce dernier

(1) Lett. manuscr. XV, p. 2.
(2) T. I, p. 171.

voyageur signale en cet endroit les ruines d'une grande ville ancienne, qui sont à coup sûr celles de Rusicada, mentionnée par Pomponius Mela, Pline et les Itinéraires (1). Les antiquités de Stora ont été aussi décrites par Shaw (2), qui mentionne entre autre choses des citernes dont les habitans ont fait des magasins à blé. Cette description est confirmée par M. Bérard qui signale à Stora une grande quantité de ruines répandues dans un petit espace, et, entre autres, un massif considérable d'anciennes constructions que les habitans appellent *les magasins*, et qui sont probablement les citernes dont parle le voyageur anglais. Vers l'est, presque tous les mamelons sont couverts de ruines : enfin à la plage qui précède le cap Skikda on les trouve plus multipliées qu'ailleurs. On y distingue des cintres de voûtes, des restes de citernes, des pans de muraille qui du bord de la mer se dirigent vers l'intérieur, en suivant les sinuosités des collines. C'est là que M. Bérard place les ruines de Rusicada, ancienne colonie romaine qui devait, dit-il, avoir de grandes relations avec Constantine, comme étant le port le plus rapproché de cette capitale. « Il est « très dangereux, dit Poiret (3), d'aborder dans cette

(1) Mela, I, VII, 4. Plin. V, 2, t. I, p. 245, éd. Hard. Itin. p. 17, éd. Wessel. Léon l'Africain la nomme *Sucaïcada*, p. 538, éd. Elzévir, 1632.

(2) T. I, p. 117, tr. fr.

(3) L. c.

« ville, les habitans en sont cruels et féroces.
« Néanmoins avec des précautions et à force d'ar-
« gent on les rend un peu plus traitables. »

Il n'en est pas de même des habitans de Collo, l'ancienne Cullu, dont Léon l'Africain (1) vante la politesse et la civilisation. S'il faut en croire le même auteur, Collo fut autrefois une cité florissante : elle doit son origine aux Romains. Bâtie sur une montagne élevée, environnée de terrains fertiles, aucune ville ne pouvait lui être comparée soit pour la richesse, soit pour la force et l'avantage de la situation. Bien que les Turcs n'eussent pas relevé ses murailles que les Vandales avaient abbatues, elle s'était maintenue dans une complète indépendance vis-à-vis des beys de Constantine et de Tunis. Elle faisait un grand commerce surtout avec les Génois; les principaux articles d'exportation étaient la cire et les cuirs, et c'était encore, au temps où Peyssonnel l'a visitée, le principal objet du commerce de la compagnie d'Afrique qui y avait établi un comptoir. Mais alors la ville n'était déja plus qu'un assemblage de misérables maisons bâties en terre et partagées en trois quartiers ou hameaux (2) à

(1) P. 537, éd. Elzévir.

(2) Poiret, t. I, p. 120, donne un mémoire assez détaillé sur les environs de la ville, qu'on appelle *le pays de Collo* ou *le Collo*, par M. Hugues, agent de la compagnie d'Afrique. C'est une vallée où se trouvent 150 maisons à un seul étage, mal bâties en argile et en terre. C'est là la

quelque distance les uns des autres. Quoique le port soit de petite dimension, son mouillage est sûr et à l'abri des vents. Le fond y est d'une très bonne tenue (1). Ni Shaw (2) ni Peyssonnel n'y ont observé d'antiquités, mais il ne serait pas impossible que des fouilles bien dirigées amenassent la découverte de quelques restes de la ville ancienne. Edrisi, au douzième siècle, y mentionne des ruines antiques (3), et tout récemment encore le capitaine Bérard a remarqué près de la ville et dans l'intérieur des débris d'anciens monumens. Cet habile marin ajoute que les montagnes voisines sont couvertes de beaux chênes et d'autres bois de construction où le dey d'Alger puisait ses approvisionnemens pour les chantiers de son arsenal.

Gigel ou Gigery est évidemment l'ancienne Igilgilis que Pline (4) indique comme le centre d'une colonie romaine. Elle est située au bord de la mer, sur une petite presqu'île plate qui avance vers l'est et qui se termine par un banc de rochers formant un petit port. La décadence de cette antique cité date de la conquête de Roger, roi de Sicile. Voici

ville de Collo. Elle se divise, suivant M. Hugues, en quatre quartiers qui se nomment *Berkaïde, Azoulin, Berdtouille* et la *Jasde*.

(1) Bérard, manuscrit, p. 103.

(2) P. 117, tr. fr.

(3) Edrisi, trad. de M. A Jaubert, p. 246.

(4) Plin. V, 1, t. I, p. 244.

ce qu'en dit Edrisi, géographe arabe, qui était à la suite du monarque sicilien (1) : « La flotte du roi « Roger s'étant emparée de *Djïdjel*, les habitans se « retirèrent à un mille de distance, dans les mon- « tagnes ; ils y construisirent un fort ; durant l'hiver « ils revenaient habiter le port, mais, à l'époque de « l'arrivée de la flotte, ils se réfugiaient presque tous « dans les montagnes, ne laissant dans la ville qu'un « petit nombre d'individus et quelques marchan- « dises. Depuis cette époque, *Djïdjel* est devenue « déserte et ruinée. » Nous apprenons cependant par Léon l'Africain (2) que, quatre siècles après cette conquête, la ville de Gigel, quoique pauvre et démantelée, conservait assez de forces pour maintenir son indépendance contre les *rois* de Bougie et de Tunis. Les habitans, dit Léon, sont civilisés, pleins de bonne foi, et s'adonnent presque tous à l'agriculture, quoique le terrain qu'ils cultivent soit ingrat et ne produise que de l'orge, du lin et du chanvre. Ils ont en abondance des figues et des noix qu'ils envoient par mer à Tunis. La position de Gigel paraît être un excellent point d'occupation. La hauteur sur laquelle est située la ville est naturellement fortifiée, au point que Léon la regarde comme absolument imprenable. Les habitans se soumirent néanmoins à Barberousse, qui n'exigea d'eux, pour

(1) Trad. de M. A. Jaubert, p. 245.
(2) P. 534.

tout tribut, que la dîme des grains et des fruits. En 1664, cette ville tomba au pouvoir des Français commandés par le duc de Beaufort; mais nous ne pûmes la garder long-temps, malgré les fortifications qu'on y avait construites, et que Peyssonnel a vues presque entièrement ruinées.

La synonymie de Bougie et de l'ancienne *Saldæ*, siége d'une colonie romaine, est fixée par une inscription trouvée sur place, avec beaucoup de médailles antiques, par M. Prieur, payeur de l'armée à Bougie. La ville moderne est bâtie dans l'enceinte même de l'antique Saldæ, mais elle n'en occupe que le tiers en superficie (1). Elle est située au sommet d'une montagne qui, avançant à l'est dans la mer, forme un grand cap et un assez bon port à l'abri des vents de tous les côtés, excepté à l'E. et au N.-E. « La baie dans laquelle est bâtie Bou-« gie, dit M. Bérard, offre un bon mouillage et un « bon abri pour toutes les saisons, mais particu-« lièrement contre les vents du nord; le fond est « d'une très bonne tenue (2). » On y voit les ruines de l'ancienne enceinte; des murailles subsistent encore en partie, flanquées de quelques tours carrées bâties en maçonnerie très dure.

Les habitans de Bougie possédaient d'immenses richesses provenant des excursions continuelles qu'ils

(1) Ms. de Peyssonnel et Léon l'Africain, p. 532.

(2) Manuscrit, p. 90, 91.

faisaient sur les côtes d'Espagne; mais leurs pirateries causèrent leur ruine. En 1508, Pierre de Navarre y fut envoyé par Ferdinand-le-Catholique, avec quatorze vaisseaux seulement. A son approche *le roi* et les habitans s'enfuirent, abandonnant aux Espagnols la ville et toutes les richesses qu'elle renfermait. Pierre s'en empara sans peine : il releva une ancienne forteresse qui existait sur le rivage de la mer, et en fit construire, dans le voisinage, une autre dans laquelle il plaça une bonne garnison. Six ans après, Barberousse, à la tête d'un détachement de mille hommes, fit une tentative sur Bougie. Aidé par les tribus qui habitent les montagnes voisines, il enleva l'ancien fort; mais il échoua dans l'attaque de la forteresse bâtie par Pierre de Navarre, et fut contraint de renoncer à son projet. Les Espagnols restèrent donc maîtres de la ville, mais en 1540, après la défaite de Charles-Quint, ils en furent entièrement chassés.

§ II. *Routes sur la côte.*

Tous les points de la côte dont je viens de tracer la topographie étaient unis entre eux par une route romaine dont l'immense développement s'étendait de l'ouest à l'est, depuis l'endroit où sont les ruines de Carthage jusqu'à l'extrémité occidentale de l'empire de Maroc. Je ne dois faire entrer dans mon plan que la partie de cette route comprise entre Bougie et la Calle.

Ces deux points extrêmes et les positions intermédiaires de Gigel, Collo, Stora et Bône, que nous connaissons d'une manière certaine, sont comme autant de jalons qui doivent guider notre marche et nous aider à reconnaître quelques stations intermédiaires mentionnées dans les itinéraires anciens, et dont les ruines peuvent peut-être encore se retrouver sur la côte (1). Ici je suis forcé de prendre mes élémens chez les anciens, puisqu'il n'existe pour les routes de terre et pour la configuration du pays aucun relevé exact exécuté par les modernes. La première base des recherches à faire pour arriver à ce but important c'est un calcul exact des distances. Je crois donc utile de donner ici un tableau de la côte, d'après l'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger. On ne peut affirmer, il est vrai, que ces anciens documens nous soient parvenus sans altération ; mais il serait vraiment extraordinaire que deux calculs différens, dont l'un n'est pas copié sur l'autre, renfermassent l'un et l'autre la même erreur sur le même point. On peut donc croire qu'une moyenne de ces deux estimations diverses, surtout si on la compare avec le relèvement de la côte dressé par M. le capitaine Bérard, offre un degré suffisant de certitude, et mérite une certaine confiance.

(1) Dans le tableau qui suit, les noms de ces stations intermédiaires, que nous ne connaissons pas encore d'une manière certaine, sont imprimés en lettres italiques.

Tableau des divers points de la côte septentrionale d'Afrique, depuis Bougie jusqu'à Bône (1).

(Itin. d'Ant. p. 17 sqq. ed. Wess.; p. 4, ed. inéd. de M. le marquis de Fortia.—Table de Peutinger, ed. Fortia, p. 291.)

NOMS DES LIEUX.	DISTANCES D'APRÈS l'Itinéraire d'Antonin.	DISTANCES D'APRÈS la Table de Peutinger.	Moyenne.	ÉVALUATION en toises.
	milles.	milles.	milles.	toises.
De Saldæ (Bougie) à *Muslubium*.	27	26	26 1/2	20140
Coba.	28	28	28	21280
Igilgilis (Gigel).	38	38	38	28880
Paccianæ Matidiæ.	35	24	29 1/2	22420
Chullu (Collo).	60	60	60	45600
Rusicada (Stora).	50	50	50	38000
Paratianæ.	25	25	25	19000
Culucitanæ.	18	16	17	12920
Tacatua.	22	22	22	16720
Sulluco.	22	18	20	15200
Hippo-Regius (Bône).	32	33	32 1/2	24700
Totaux.	357	340	348 1/2	264860

(1) Je m'arrête à Bône, parce que de cette ville à la Calle les noms anciens fournis par les itinéraires n'ont pas encore une synonymie bien déterminée.

Pour ramener les deux calculs à une même base j'ai omis dans ce tableau les noms de deux stations dont l'itinéraire d'Antonin ne parle pas, et que donne la table de Peutinger entre *Culucitanæ* et *Tacatua*. Ce sont : 1° *Zaca*, à 7 milles de *Culucitanæ*, 2° *Muharur*, à 8 milles de *Zaca* et à 7 milles de *Tacatua*.

J'ai dit que dans cette portion de côte, les points connus sont *Saldæ*, *Igilgilis*, *Chullu*, *Rusicada* et *Hippo-Regius*, aujourd'hui Bougie, Gigel, Collo, Stora et Bône. Ces points sont fixés astronomiquement dans la belle carte de M. Bérard, qui représente aussi d'une manière exacte et précise, toutes les sinuosités de la côte. Il est évident que si l'on connaissait la différence entre la distance itinéraire et la distance au compas de ces localités, en tenant compte dans cette différence de la portion qu'il faudrait attribuer à la courbure de la côte, on pourrait se faire une idée approximativement juste de la commodité ou de la difficulté des diverses fractions de la route. Le tableau suivant donnera les moyens d'arriver à cette appréciation.

Route de Bône à Bougie.

NOMS DES LIEUX.	Distances au compas d'après la carte de M. Bérard.	Distances d'après les itinéraires.	Différence	Quantités à ajouter pour les sinuosités de la route et les inégalités du terrain.
	toises	toises	toises	
De Bougie à Gigel	36458	70300	33842	environ 9/10 ou 27/30
De Gigel à Collo	47917	68020	20103	environ 2/5 ou 12/30
De Collo à Stora	26042	38000	11958	environ 2/5 ou 12/30
De Stora à Bône	52083	88540	36457	environ 2/3 ou 20/30

L'énorme différence qui existe, pour la première et la dernière de ces appréciations, entre la distance itinéraire et la distance calculée à vol d'oiseau, prouve d'une manière assez claire que l'ancienne voie romaine suivait toutes les sinuosités de la côte, sinuosités dont on ne peut tenir compte en mesurant la route au compas et en droite ligne, quoique l'enfoncement du golfe de Bougie d'un côté, de l'autre le prolongement du cap de Fer, les rendent fort considérables. Mais en ne nous arrêtant même qu'à la seule différence de $\frac{2}{5}$, obtenue pour les points intermédiaires de Gigel à Collo et de Collo à Stora, elle me semble encore assez forte, pour qu'on doive en conclure avec une grande probabilité que le terrain de la côte est montueux, inégal, et la route difficile.

Les stations intermédiaires entre Bougie et Gigel sont *Muslubio* et *Coba*. D'après les distances données par l'Itinéraire et par Edrisi, je crois que *Muslubio* doit être placé en face de l'île de Mansouriah, sur le point de la côte où la carte du capitaine Bérard place des ruines, et où devait être situé anciennement le fort de Mansouria mentionné par Edrisi (1). Quant à Coba, cette ville doit avoir existé près du cap Cavallo dont le nom pourrait être une dérivation de l'ancien *Coba*.

La *Statio Pacciana* que je crois être la *Panchariana statio* d'Ammien Marcellin (2), ne peut être à Merz-el-Zeitoun. Elle doit être cherchée à l'ouest de ce point, entre Merz-el-Zeitoun et Zert-Nabou, vers l'embouchure de l'Oued-el-Kébir, ou peut-être un peu plus à l'est, à l'endroit où la carte de M. Bérard marque des ruines.

C'est entre Stora et Hippône que se trouvent en plus grand nombre les stations intermédiaires données par les itinéraires. La position des ruines placées sur la carte de M. Bérard, un peu à l'est du cap Filfila, s'accorde parfaitement avec la distance de l'ancienne Rusicada à la *Statio Paratiana*. Le nom de l'ancienne *Tacatua* se reconnaît facilement dans le nom moderne du Ras-Touckoush, et quant aux autres lieux dont la position reste incertaine, *Culu-*

(1) Trad. Jaubert, p. 245.

(2) XXIX, 5, 9.

citanæ, *Zaca*, *Muharur* et *Sulluco*, les distances que j'ai citées pourront aider peut-être à en fixer l'emplacement.

§ III. *Routes de l'intérieur.*

Je ne ferai qu'indiquer la route de terre qui conduisait de Bougie à Constantine par Sétif et Milah, parce qu'en supposant même que dans l'expédition sur Constantine on partît de Bougie, on jugerait plus avantageux sans doute de transporter par mer les troupes à Gigel, pour les diriger ensuite vers le but de l'expédition.

La distance par terre, de Bougie à Gigel, serait d'après l'Itinéraire, de 93 milles romains (70,680 toises). De Gigel, en se dirigeant sur Constantine, la première station indiquée par la table de Peutinger est *Tucca fines* à 46 milles (34,960 toises) de Gigel. La ville de Tucca était située sur l'Ampsaga (aujourd'hui l'Oued-el-Kébir), un peu au nord du point où les cartes modernes placent le confluent de ce fleuve et du Rummel. Il doit exister dans cet endroit des ruines qui donneront le moyen de fixer exactement l'emplacement qu'occupait l'ancienne ville romaine.

De ce point à Milah, la distance doit être d'environ 9000 toises, en calculant approximativement un septième en sus pour les inégalités du terrain. « Milah, dit Békri (1), après être restée quelque

(1) Not. des ms. t. XII, p. 517.

« temps en ruines, fut enfin rebâtie. Elle est envi-
« ronnée d'une muraille de pierre, autour de laquelle
« règne un faubourg; elle renferme une mosquée,
« des marchés, des bains, et tout son territoire est
« arrosé par des sources d'eaux vives. Elle a pour
« habitans des Arabes, des troupes de la milice et
« des hommes de race mélangée. C'est une des prin-
« cipales villes de la province de Zab. Elle a une
« porte appelée *Bab-Alrous* (la Porte des Têtes)
« qui regarde l'Orient, et tout près de laquelle est
« la mosquée *Djami*, attenante à la maison du com-
« mandant. La porte du Nord se nomme *Bab-Alsafli*.
« Tout auprès, dans l'intérieur de la ville, est une
« fontaine appelée *Ain-Abou'lsiba* (la fontaine du
« Père des Lions) qui est amenée par un canal sou-
« terrain de la montagne de Benou-Sarout, et d'où
« part une rigole qui traverse le marché. Dans l'été,
« à l'époque où la disette d'eau se fait sentir, on ne
« laisse couler l'eau de cette fontaine que deux jours
« de la semaine seulement, savoir, le samedi et le
« dimanche. Le faubourg de Milah renferme plu-
« sieurs bains. On y voit une source appelée Source
« de la Fièvre, dont les eaux sulfureuses et extrê-
« mement fraîches, dès qu'elles sont versées sur
« le corps d'un fiévreux, lui rendent la santé. »
Léon l'Africain confirme ces détails; Edrisi ajoute que le territoire de Milah abonde en arbres fruitiers de toute espèce. D'après lui, cette ville n'est séparée de Constantine que par une chaîne de

montagnes qui joint les deux cités, et à travers laquelle on a ouvert une route pour les réunir.

De Milah à Constantine, la distance donnée par l'Itinéraire est de 25,000 pas (19,000 toises); la route entière de Bougie à Constantine se compose ainsi de 133,640 toises, environ 54 lieues de 25 au degré, dont 29 environ peuvent se faire par mer, et 25 doivent être parcourues par terre. Cette distance est parfaitement d'accord avec les calculs d'Edrisi qui donne (1) six jours de marche entre Bougie et Constantine. Les estimations de Shaw (2), confirmées par les observations déduites du voyage récent de sir Grenville Temple, portent à un peu moins de 9 lieues communes la journée de marche dans l'Afrique septentrionale. Les six journées fixées par Edrisi donneraient donc aussi, à peu de chose près, 54 lieues pour la distance entre Bougie et Constantine.

La route de Stora à Constantine suit l'ancienne voie romaine. « Il existe, dit Léon l'Africain (3), en-« tre Sucaïcada (Rusicada des anciens) et Cons-« tantine, une route pavée *en pierres noires* telle « qu'on en voit quelques-unes en Italie et qu'on « appelle voies romaines. » Cette route est encore assez bien conservée, et M. le général Boyer la re-

(1) P. 244.

(2) Préf. p. 16, tr. fr.

(3) P. 538, éd. Elzévir

garde comme très praticable, même pour l'artillerie. D'après un rapport de cet officier général qui a bien voulu me communiquer ce document inédit, 18 heures suffiraient à une troupe d'infanterie pour se rendre de Stora à Constantine par cette ancienne route. Des renseignemens pris sur les lieux par M. le capitaine Bérard, ont porté la distance à 16 heures pour un bon marcheur. Ces évaluations s'accordent sensiblement avec le calcul de Pline (1) qui compte de Rusicada à Cirta (aujourd'hui Constantine) 48 milles romains (33,480 toises).

Je crois devoir appeler l'attention de MM. les officiers d'état-major et de MM. les ingénieurs géographes sur un point de topographie important, l'endroit où se déchargent les eaux du Rummel qui baignent les murs de Constantine. D'après les cartes publiées jusqu'à ce jour, cette rivière se jette dans le Oued-el-Kébir (l'ancien Ampsaga) dont M. Bérard a observé l'embouchure à l'ouest du cap Bougiarone entre Zert-Nabou et Mers-el-Zeitoun. Mais cet habile hydrographe a remarqué aussi dans le golfe de Stora, au pied de la colline sur laquelle sont situées les ruines de Rusicada, l'embouchure d'une rivière assez large qu'il a marquée sur sa carte sans en indiquer le nom. Un pilote du pays lui donna comme certain que ce cours d'eau suivait dans toute sa longueur la route de Stora à Constantine. M. Jules

(1) V, 2, t. I, p. 245.

Texier, actuellement commissaire du gouvernement à Mostaganem, qu'un séjour de trois années à Bône a mis à même d'étudier et de bien connaître la contrée, assure aussi, dans un rapport qu'il adresse à la société d'agriculture de Paris, que le Rummel se décharge dans le golfe de Stora, et que de ce point à Constantine il n'y a que 14 lieues de marche. J'ajouterai que Léon l'Africain distingue assez clairement le Oued-el-Kébir du Rummel. Oued-el-Kébir signifie la *grande rivière* (1). Or, d'après Léon (2), le fleuve que les Africains appellent *le grand fleuve*, prend sa source dans les montages limitrophes du Zab et va se jeter dans l'océan à 3 milles de Bougie. Le Rummel au contraire, qu'il appelle Sufegmare (3) et Sufmare (4), naît, suivant cet auteur, dans le mont Auras; après avoir baigné les murs de Constantine, il poursuit son cours vers le septentrion à travers des montages et des collines, et va se jeter dans la mer sur la limite des territoires de Gigel et de Collo. Tous les détails de cette route méritent, selon moi, d'être étudiés avec une attention particulière, car, en supposant même que, dans la prochaine expédition, Stora ne dût pas être un des points de départ de notre armée, le port de cette ville, qui est le

(1) Shaw, 114, tr. fr.
(2) P. 737.
(3) P. 539.
(4) P. 737.

plus voisin de Constantine, deviendrait pour nous, après l'occupation, une des positions les plus importantes de la côte, surtout si la colonisation européenne s'établit dans les plaines immenses, fertiles, arrosées et salubres qui s'étendent vers l'ouest jusqu'à 30 lieues de Constantine. J'ajouterai, en finissant, que si réellement le chemin de Stora à Constantine suit constamment les bords d'une rivière, la marche doit être sur ce point plus commode et plus facile que par aucune autre direction, comme cela a lieu dans tous les pays de montagnes. En admettant même que notre armée partît de Bône, rien n'empêcherait qu'elle ne vînt joindre d'abord la voie romaine à Stora. M. le général Perrégaux, qui a déja fait ce trajet avec le corps de troupes qu'il avait sous ses ordres, assure que de Bône à Stora le terrain est généralement uni et la route facile. Cette configuration du sol est représentée de cette manière sur la belle carte minutieusement exacte de M. le capitaine Bérard.

Quant à la route directe de Bône à Constantine, elle va sans doute être l'objet d'une exploration particulière. Je ne me crois pas dispensé pour cela de réunir tous les renseignemens que nous fournissent, sur ce point, les écrivains anciens et les voyageurs modernes. Le résultat de mes recherches pourra être de quelque utilité à MM. les ingénieurs chargés d'étudier le terrain et de préparer par leurs habiles reconnaissances la marche rapide et sûre de l'armée.

Cette route, telle qu'elle est donnée par l'Itinéraire d'Antonin, est de 94 milles romains, correspondant à 64,440 toises. M. le colonel Lapie, dans la nouvelle édition qu'il prépare avec MM. Hase, Walckenaer et Guérard, porte cette distance à 68,240 toises. Cette route, en partant de Bône, jusqu'à une rivière que l'on passe sur un pont antique, dans le canton de Dagossa, traverse une plaine couverte d'orangers et de jujubiers, d'où la ville de Bône a tiré son nom arabe de Bleid-el-Huneb.

Avant d'arriver à la rivière de Maia-Berda, on trouve Ashkoure, l'ancienne *Ascurus*, ville romaine, mentionnée par le seul Hirtius, historien et compagnon de Jules-César. J'ai déterminé la position et la synonymie de cette ville, qui n'était portée sur aucune carte, d'après deux itinéraires manuscrits que le consul, M. de Laporte, a bien voulu me communiquer. Dans la guerre que César fit en Afrique contre les débris du parti de Pompée, Ascurus fut assiégée par Cn. Pompéius, fils du vainqueur de Mithridate. Shaw nous apprend que la ville moderne est assise sur un monceau de ruines romaines. M. de Laporte a passé deux fois sur ces ruines, que les habitans nomment Ashkoure; la synonymie est donc maintenant bien établie. Les distances, l'état des lieux s'accordent pour la confirmer.

Un peu au S.-O. d'Ashkoure, on trouve, dit Shaw, d'autres ruines et plusieurs sources chaudes

dont les eaux tombent dans un grand bassin carré, ouvrage des Romains. Ces eaux, appelées par les habitans *Hammam-el-Berda*, ce qui signifie les thermes de Berda, ou plutôt *Merda*, les bains des *Merdès*, tribu Berbère qui vit dans ce canton, sont les *aquæ Tibilitanæ* de l'Itinéraire et de la Table de Peutinger, et les eaux thermales (*udata therma*) de Ptolémée. Elles ont été reconnues par un officier d'artillerie éclairé, qui, mêlant les recherches savantes aux soins de la guerre, a signalé entre le ruisseau de Maia-Berda et Guelma des eaux thermales salées et tièdes, où l'on trouve une construction romaine remarquable (1).

Après avoir passé le col de la Mouarah, notre armée a campé à Guelma, sur la rive gauche de la Seybouse. « Il reste à Guelma, dit le rapport du ma-« réchal Clausel, de nombreuses ruines de cons-« tructions romaines; et notamment l'enceinte de « l'ancienne citadelle est assez bien conservée pour « permettre d'y établir en toute sûreté, contre les « Arabes, un poste militaire. » Arrivés à Guelma, « nous trouvons, dit l'officier d'artillerie que j'ai « déja cité, les ruines d'une ville romaine immense. « Toutes les pierres sont là; il n'y aurait qu'à les « réunir. Un cirque d'une étendue considérable sub-« siste encore en grande partie; débris de colonnes, « inscriptions de toute espèce; il y avait là de la pâ-

(1) Voir le *Journal des Débats* du 16 décembre 1836.

« ture pour les archéologues et les dessinateurs. »

Le jeune prince, descendant de S. Louis, ne se doutait pas que dans ces ruines de Guelma il foulait sous ses pieds le sol de Suthul, l'une des villes les plus riches et les plus fortes de l'ancienne Numidie, où Jugurtha avait déposé ses trésors; que c'était près de cette ville qu'une armée romaine de 40,000 hommes avait été enveloppée par le roi numide, contrainte à passer sous le joug et à céder toutes ses conquêtes. La France pourra peut-être se consoler du revers inattendu qu'ont éprouvé ses armes, en songeant qu'une nombreuse armée romaine, au temps de la plus grande puissance de la république, a subi un échec dont les résultats ont été bien plus funestes, et qui, de plus, a jeté sur ses aigles une tache d'ignominie. La synonymie de *Suthul* et de *Guelma* n'avait été encore établie par aucun géographe, et cependant il n'y a peut-être dans toute la géographie ancienne aucun point qui soit moins douteux. C'est près de Suthul, dit Salluste (1) que le propréteur Aulus Posthumius, aveuglé par l'espoir de s'emparer des trésors de Jugurtha, fut surpris par ce prince et contraint à capituler. C'est près de Calama, dit Orose (2), que Jugurtha accabla l'armée d'Aulus Posthumius, attiré sous les murs de la ville par l'espoir de s'emparer des tré-

(1) *Bell. Jug.* c. 41.
(2) Lib. V, c. 15.

sors du roi numide. Or, Shaw nous apprend (1) que Guelma est nommée par les Turcs Kalma, et saint Augustin (2) la place entre Constantine et Hippône (aujourd'hui Bône), mais un peu plus près de cette dernière ville. Cette seconde synonymie est donc encore incontestable.

Dans le siècle où nous vivons, il faut que la science marche toujours à la suite de la guerre : ces ruines de Suthul, où l'on a trouvé, dit-on, beaucoup d'inscriptions latines et d'autres en caractères inconnus, renferment probablement sur leurs murs des documens qui manquent à l'histoire soit des Romains, soit des Numides ; car ces *caractères étranges* sont certainement des inscriptions phéniciennes ou numidiques, que quelques savans de France et d'Allemagne peuvent maintenant lire et expliquer. Nos officiers des armes savantes ne négligeront point, sans doute, de rapporter ces dépouilles instructives des temps passés.

De Guelma, pour arriver à Constantine, on passe le col de Ras-el-Akba, nommé par les Arabes le *coupe-gorge*. C'est probablement cette position forte et avantageuse que, dans sa guerre contre Syphax, Massinissa occupa avec dix milles hommes, et d'où, au rapport de Tite-Live (3), il inquiéta beaucoup

(1) T. I, p. 152, éd. cit.
(2) *In Petilian.* lib. II, cap. 99.
(3) XXIX, 32.

son ennemi. « Massinissa, dit l'historien latin, se « porta entre Cirta et Hippône, et s'établit sur le « sommet d'une chaîne de montagnes, qui lui of- « frait tous les avantages possibles, soit pour l'at- « taque, soit pour la défense. »

Il est probable que dans la nouvelle expédition destinée à s'emparer de Constantine, l'armée entière, ou du moins la plus grande portion, partira de Guelma, où l'on a établi un camp fortifié, qui, échelonné avec celui de Dréan, assure nos derrières contre les incursions des Arabes, et facilite nos transports de vivres et de munitions. J'ai donc cru indispensable de ne négliger aucun des renseignemens précis qui peuvent nous éclairer sur les inconvéniens et les avantages des différentes routes qui conduisent de Constantine à Guelma. La première est celle qui passe par *Hammam-Meskoutin* (les bains enchantés), position située à mi-chemin entre Bône et Constantine. Elle a été suivie par Hebenstreit, Shaw et le botaniste Poiret (1); mais d'après les renseignemens que nous fournissent ces deux voyageurs, la route de Guelma à Constantine par Hammam-Meskoutin est impraticable pour une armée.

Une autre route de Constantine à Guelma a été suivie par le savant professeur Desfontaines en

(1) Hebenstreit, *Nouv. Ann. des voyages*, t. XLVI, p. 64; Shaw, t. I, p. 152, tr. fr.; Poiret, t. I, p. 153 et suiv.

1785 (1). Il avait pris la même direction que notre armée, depuis Constantine jusqu'à Medjaz-Hamar. A ce point, que le voyageur regarde comme à moitié chemin de Constantine à Bône, au lieu de tourner le coude que fait la Seybouse, un peu au nord de Medjaz-Hamar, il a passé cette rivière deux fois à gué. Ce savant exact et judicieux fait observer que le lit de la Seybouse est parsemé de très gros cailloux roulés qui en rendent le passage difficile et même dangereux, et que cette rivière, en hiver, arrête les voyageurs pendant des mois entiers. Poiret, qui voyageait en Afrique en 1785, a fait environ dix-huit lieues en partant de Bône pour atteindre Hammam-Meskoutin.

Sur toute la route de Bône à Constantine, on observe des traces de postes militaires que les Romains avaient établis en ce pays. Ces constructions sont de deux sortes : les premières et les plus fréquentes sont des enceintes carrées avec un parapet de trois à quatre pieds de haut, en fortes pierres taillées qui paraissent presque toutes de la même dimension. M. Baude m'a assuré que ces petits corps-de-garde, bâtis pour 20 hommes à peu près, sont échelonnés de 500 en 500 toises. Les autres, plus considérables et qui se retrouvent à peu près de 4 lieues en 4 lieues, paraissent avoir été des camps retranchés qui fournissaient la garnison des petits postes intermé-

(1) *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVII, p. 94.

diaires. M. Baude a calculé qu'ils pouvaient contenir de 100 à 150 hommes. « On y trouve des moulins à huile, « des auges et des mortiers en pierre. A en juger par « les ruines qui avoisinent ces postes, des construc- « tions plus légères ont dû exister aux alentours. On y « rencontre encore de la poterie romaine grossière, et « d'espace en espace, quelques restes de l'ancienne « voie. Les Arabes placent assez souvent leurs cime- « tières auprès des ruines dont je viens de parler » (1).

§ IV. *Viabilité des routes, et navigabilité des rivières.*

Il existe bien peu de renseignemens sur la viabilité des routes que je viens de décrire. Les anciens itinéraires nous donnent seulement les noms des stations et l'évaluation des distances qui les séparent; mais nous savons que sous Massinissa et ses successeurs, la Numidie exportait pour la nourriture de l'Italie et des armées romaines une grande quantité de grains et d'autres produits naturels du sol (2). Ce fait implique positivement l'existence de bonnes routes en Numidie; sans cela, l'exportation de denrées aussi pesantes que le blé, le vin et l'huile, de l'intérieur à la mer, eût été coûteuse et difficile.

Parmi les voyageurs modernes, aucun n'a suivi les routes de Constantine à Bougie, à Gigel et à Stora. M. Desfontaines seul, s'est rendu, par une marche

(1) Extr. du *Moniteur Algérien* du 24 déc. 1836.
(2) Tit.-Liv. XLV, 13. Polyb. XXXVII, 3.

assez directe, de Constantine à Bône; j'ai donné le résultat de ses observations. Les recherches de MM. les officiers d'état-major et du génie devront suppléer aux renseignemens qui nous manquent.

L'ancienne Numidie était arrosée par un grand nombre de rivières considérables. Strabon (1) le dit formellement; mais ce géographe ne parle pas de celles qui se trouvent dans le rayon que nous embrassons. Pline (2) et Pomponius Méla (3) nomment l'*Ampsaga*, aujourd'hui l'Oued-el-Kébir, l'*Armua*, aujourd'hui la Boudjema, l'*Ubus* (4) aujourd'hui la Seybouse; ni l'un ni l'autre ne nous instruisent de l'importance de ces fleuves, des avantages ou des obstacles qu'ils présentaient à la navigation ou à la flottaison. Nous pouvons seulement conclure de l'ancien nom de l'*Ampsaga* que c'était une large et forte rivière: le mot *ampsaga*, comme la dénomination moderne d'Oued-el-Kébir qui l'a remplacée, signifiait en punique *la grande rivière* (5).

Si, comme tout porte à le croire, le Rummel n'est pas la même rivière que l'Oued-el-Kébir, nous ignorons encore son ancien nom. Les auteurs arabes et

(1) L. XVII, page 829 et 830.

(2) Plin. V, 1, 2, t. I. p. 240 sqq.

(3) Pomp. Mel. I, v. 1, 2.

(4) Cette synonymie nous est donnée par la carte de d'Anville, *Orb. Rom. pars. occid.* et par la table de Peutinger, éd. de M. le marquis de Fortia, p. 291.

(5) Bochart, *Géogr. sacr.* t. II, p. 531.

les habitans du pays le nomment *Souf-jim-Mar*, *Sufegmare* et *Sufmare* (1). Léon l'Africain (2) donne à la Seybouse le nom d'*Iadog*. « C'est, dit-il, un petit « fleuve qui prend sa source dans les montagnes « voisines de Constantine, et qui, coulant vers l'O- « rient à travers ces mêmes montagnes, va se jeter « dans l'Océan près d'Hippône (aujourd'hui Bône). »

Le premier et le plus ancien document que nous ayons sur la navigabilité des rivières, nous est fourni par Békri, auteur arabe du 11e siècle, que nous a fait connaître depuis peu l'excellente traduction de M. Quatremère. « Constantine, dit-il (3), est baignée « et environnée par *trois grandes rivières, qui toutes* « *portent bateau*, et qui proviennent des sources appe- « lées *Ingal*, c'est-à-dire *noires*. » Ces rivières ne sont plus aujourd'hui navigables, comme il arrive dans tous les pays quand la main de l'homme cesse de diriger et d'entretenir leurs cours. La Seybouse formait autrefois un beau port revêtu d'un quai, où les vaisseaux romains s'amarraient par 16 ou 18 pieds d'eau. La barre qui obstrue l'embouchure de ce fleuve, formée par les alluvions et par les troncs d'arbre qu'il charrie pendant l'hiver, ne permet plus qu'à des barques de naviguer sur une rivière qui pourrait porter des corvettes (4). On voit qu'avec

(1) Léon, p. 539, 737.
(2) P. 738.
(3) Not. des mss. t. XII, p. 516.
(4) Mém. ms. du cap. Bérard, 123 et 124.

fort peu de dépense, on unirait à la Seybouse, par un canal très court, la plus avantageuse des trois rivières jadis navigables que j'ai citées, et qu'on aurait ainsi la plus grande facilité pour tirer de Bône ses approvisionnemens en vivres et en munitions, enfin pour l'importation et l'exportation des productions de France et de la province de Constantine.

Je ne doute pas que l'état des routes dans la province de Constantine ne soit aussi négligé que celui des rivières. La route par terre de Bougie à Constantine est impraticable pour une armée. Celle qui part de Stora, quoique mieux conservée, plus courte et plus facile, exige néanmoins quelques réparations. Celle de Bône par Hammam-Meskoutin est d'un accès trop difficile pour être conseillée. Quant à celle que notre armée a suivie de Bône à Constantine, si les pluies de la saison pendant laquelle s'exécuta la marche n'en ont pas beaucoup augmenté la difficulté, elle est, à coup sûr, peu commode, puisque, dans l'été, Poiret la dépeint de cette manière (1) : « Le « chemin que nous suivîmes était en partie l'ancien « chemin romain qui conduisait d'Hippône à Cirte; « nous le retrouvâmes presqu'entier dans plusieurs « endroits, et nous vîmes de distance à autre des « restes d'anciennes maisons bâties en pierres car« rées. Il nous fallut pendant plusieurs lieues gravir

(1) T. I, p. 160.

« contre des montagnes si escarpées, que nos che-
« vaux avaient peine à s'y tenir. Le sol était très
« pierreux et fort inégal : des chevaux ferrés n'au-
« raient jamais pu s'en tirer; mais les Arabes ne
« connaissent point cet usage. Un autre passage,
« plus dangereux encore, est celui de la Seybouse,
« que nous fûmes obligés de traverser cinq ou six fois
« à gué. Quand elle coule entre les montagnes, son
« lit est plein de très gros cailloux ronds, sur les-
« quels les chevaux ne placent qu'un pied chance-
« lant. Les nôtres avaient quelquefois de l'eau
« jusques par-dessus la selle. Dans l'hiver, quand
« cette rivière est grossie, il y périt beaucoup de
« monde. Les Romains y avaient bâti plusieurs
« ponts; mais ils ont tous été détruits par les
« Arabes : on n'en retrouve que les ruines. »

Il n'existe plus aujourd'hui qu'un seul pont sur la Seybouse, et un autre sur la Boudjemah, petite rivière qui se jette dans la mer, à Bône, près de l'embouchure de la Seybouse (1). Ce sera à nos ingénieurs géographes à reconnaître les débris des anciens ponts romains, et à nos ingénieurs civils à décider si ces communications peuvent ou doivent être rétablies sur les mêmes points.

(1) Hebenstreit, *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVI, p. 55. — Desfont. *Ibid.* t. XLVII, p. 97.

§ V. *Importance de Constantine.*

Quelle que soit la route que l'on suive, en approchant de Constantine, on rencontre des ruines de monumens anciens qui annoncent le voisinage d'une cité autrefois florissante, et témoignent clairement de l'importance qu'attachaient les anciens maîtres du monde à la ville la plus riche et la plus forte de la Numidie. Les écrivains de l'antiquité ne nous fournissent que peu de renseignemens sur les environs de Cirta. Salluste (1) désigne vaguement par les mots *haud procul ab oppido Cirta...... campi patentes*, la grande plaine qui s'étend à l'ouest de cette ville. C'est la belle plaine décrite par le savant botaniste Desfontaines(2), qui mit trois jours à la traverser. A peu de distance sont des ruines très remarquables au bord d'une fontaine d'eau fraîche; le lieu s'appelle *Kassir Melek* (le château du Roi). A une demi-journée est Milah, l'ancienne *Milevum*, où il existe, selon Békri, des ruines antiques qui appartiennent à la ville détruite l'an 378 de l'hégire, par le khalife Mansour.

Léon l'Africain nous apprend (3) que le territoire de Constantine est d'une fertilité extrême

(1) *Bell. Jug.* c. 106, 108, 113, ed. Haverc.

(2) *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVII, p. 91.

(3) P. 542.

et fournit toute espèce de productions. La rivière qui coule dans la vallée a sur ses deux rives des jardins qui seraient d'un grand rapport s'ils étaient bien cultivés. A un demi-mille de la ville est un arc-de-triomphe tel qu'on en voit quelques-uns à Rome. Shaw (1) dit que les habitans le nomment *Kassir-Goula*, ou le château du Géant. Près de la ville sont des bains d'eau chaude dont la source sort du milieu des rochers, et qui contiennent une grande quantité de tortues auxquelles le peuple musulman attribue des vertus merveilleuses. Un peu plus loin, vers l'orient, il existe une fontaine d'une eau très froide, près de laquelle est bâti un édifice de marbre, « remarquable, dit « Léon, par un certain nombre de *figures hiérogly-* « *phiques* semblables à celles que j'ai vues à Rome « et dans plusieurs autres lieux de l'Europe. Les « habitans pensent que c'était autrefois une école « dont les professeurs et les écoliers ont été chan- « gés en marbre pour punition de leurs vices. »

Hors de l'enceinte de la ville, près d'un grand précipice, Shaw a trouvé plusieurs cippes couverts d'inscriptions funéraires. L'un d'eux surtout, qui forme l'une des marches par lesquelles on monte aux sources chaudes du marabout Sidy-Mimon, est remarquable par la figure d'un bœuf sanglé et chargé d'un sac, qui est placée au-dessus de l'inscription.

(1) T. I, p. 159.

Au-dessous est un crâbe ou écrevisse ronde de mer.

Mais il est temps de passer à la topographie de Constantine, autrefois Cirta. Nous suivrons, dans la description de cette ville, l'ordre chronologique des faits. Tite-Live (1) nous apprend que déja, au temps de Syphax, elle était une des capitales de la Numidie, que ce roi y avait un palais, et qu'elle était déja si forte que Massinissa, vainqueur de son rival, ne put songer à la prendre de force, quoiqu'il fût à la tête d'une armée considérable. Les habitans ne se rendirent que sur l'ordre exprès de leur roi Syphax, que Massinissa traînait prisonnier à sa suite.

« A l'intérieur du pays des Massæsyliens, dit « Strabon (2), est placée Cirta, résidence royale « de Massinissa et de ses successeurs, ville très « forte et magnifiquement ornée de toutes sortes « d'édifices et d'établissemens qu'elle doit principalement à Micipsa. Par les soins de ce prince, « qui y établit aussi une colonie de Grecs, cette « ville devint si peuplée qu'elle fut en état de « mettre sur pied dix mille cavaliers et le double de « fantassins. »

Salluste (3) confirme la nombreuse population de Cirta et la force de sa situation lorsqu'il nous dit

(1) XXX, 12.

(2) XVII, p. 832.

(3) *Bell. Jug.* c. 24 et 25.

qu'une multitude, tant d'Italiens, attirés par le commerce dans ses murs, que de Numides restés fidèles au parti d'Adherbal, prirent les armes pour ce prince et défendirent la place. Jugurtha ne pouvant emporter d'assaut cette ville, *si avantageusement fortifiée par la nature* (1), essaya d'abord l'emploi des tours, des galeries d'attaque, des machines de toute espèce. Tous ses efforts furent infructueux ; il fut réduit à l'envelopper d'une large circonvallation, et ne parvint à s'en rendre maître que lorsque les habitans manquèrent entièrement de vivres.

Cirta, sous le règne de Juba Ier, n'avait pas déchu de sa splendeur, car Hirtius (2) la met au rang des villes les plus riches de la Numidie, *oppidum ejus regni opulentissimum*. Lorsque le prince numide eut succombé en Afrique avec les restes du parti de Pompée, César donna à Sittius, chef de partisans qui l'avait puissamment aidé dans cette guerre, une partie du territoire de Cirta. Sittius le distribua aux soldats romains et italiens qui avaient vaincu sous ses ordres, et l'établissement de cette colonie, qui reçut de César le droit de cité romaine, fit donner à Cirta le nom de *Sittianorum colonia* (3).

(1) *Neque, propter naturam loci, Cirtam armis expugnare poterat* (*Jugurtha*). Sallust. *Bell. Jug.* c. 25.

(2) *Bell. Afr.* c. 25.

(3) *Appian. bell. civ.* IV, 54; Plin. V, 2, t. I, p. 245; Pomp. Mela, I, 6.

En 311, Alexandre, paysan pannonien qui s'était fait proclamer empereur en Afrique, fut attaqué par un préfet de Maxence, et se réfugia, comme Adherbal, sous l'abri de la position forte de Cirta. Il est certain que l'ancienne capitale des rois numides fut ruinée dans cette guerre, et que Constantin, après l'avoir relevée et embellie, lui donna le nom de Constantine, qu'elle porte encore aujourd'hui (1).

Les auteurs grecs et latins ne nous ont raconté, comme on le voit, que la richesse, la splendeur et la force naturelle de Cirta : c'est dans les écrivains arabes et les voyageurs modernes qu'il faut chercher les détails topographiques. Nos principales sources seront la description de l'Afrique par Békri, et la géographie d'Edrisi, traduite pour la première fois en entier par M. Am. Jaubert, qui a bien voulu me communiquer son travail avant la publication.

« Constantine, dit Békri (2), ville antique, grande « et peuplée, est si bien fortifiée, que l'on ne con- « naît point de place qui la surpasse sous ce rap- « port. Elle est baignée et environnée par trois « grandes rivières qui toutes portent bateau, et qui « proviennent de sources appelées *Ingal*, c'est-à- « dire *noires*. Ces rivières vont décharger leurs « eaux dans un ravin d'une extrême profondeur.

(1) *Cirtæ oppido, quod obsidione Alexandri ceciderat, reposito exornatoque, nomen Constantina inditum.* Aur. Victor, *Epitom.* c. 40.

(2) Notic. des mss. t. XII, p. 516.

« Dans la partie la plus basse de ce fossé est un
« pont composé de plusieurs arches; au-dessus de
« celui-ci on en voit un second, puis un troisième
« qui repose sur trois arches; et enfin, par-dessus
« toutes ces constructions s'élève un bâtiment qui est
« de niveau avec les deux bords du ravin, et sur lequel
« on passe pour entrer dans la ville (1). De cette
« hauteur, l'eau qui coule dans le lit du canal ne
« paraît que comme une petite étoile, tant est
« grande la profondeur de l'abîme. Constantine est
« habitée par différentes tribus faisant partie de
« celles qui occupent les villes de Milah, de Nifza-
« wah et de Kastiliiah; elle appartient aux Berbers
« de Kétamah. On y voit des marchés bien fréquentés,
« et son commerce est considérable. Le port de Man-
« kara en est à la distance d'une journée de marche.»

Au premier abord, il paraît difficile de beaucoup ajouter à la description de Békri; cependant le nouveau manuscrit d'Edrisi, géographe du douzième siècle, bien plus étendu et bien plus complet que tous les textes imprimés, nous fournit des détails si curieux que je n'hésite point à les transcrire en entier.

« La ville de Constantine, dit-il (2), est peuplée,
« commerçante; ses habitans sont riches, font le
« commerce avec les Arabes et s'associent entre eux
« pour la culture des terres et pour la conservation

(1) Le pont de Rummel vient, dit-on, d'être détruit par Achmet-Bey.

(2) P. 242, trad. Jaubert.

« des récoltes. Le blé qu'ils conservent dans des « souterrains y reste souvent un siècle sans éprou- « ver aucune altération. Ils recueillent beaucoup de « miel et de beurre qu'ils exportent à l'étranger. « Cette ville est bâtie sur une espèce de promon- « toire isolé, de forme carrée; il faut faire plusieurs « détours pour y monter; on pénètre, par une porte « située du côté de l'ouest, dans l'intérieur de la « place, qui n'est pas très grande; on y remarque « des excavations où les habitans enterrent leurs « morts, et de plus, un édifice très ancien, de cons- « truction romaine, dont il ne reste plus que les « ruines; on y voit également un édifice romain, « jadis destiné aux jeux scéniques, et dont l'archi- « tecture ressemble à celle de l'amphithéâtre de « Termèh (*Taurominium*), en Sicile.

« Constantine est entourée de tous les côtés par « une rivière; ses murs d'enceinte n'ont partout que « trois pieds de haut, si ce n'est du côté de Milah. « La ville a deux portes : l'une, celle de Milah du « côté de l'ouest; l'autre (*Bab-el-Cantara*), la porte « du Pont du côté de l'est. Ce pont est d'une struc- « ture remarquable. Sa hauteur au-dessus du ni- « veau des eaux, est d'environ 100 coudées. C'est « aussi l'un des monumens de l'architecture ro- « maine. Il se compose d'arches supérieures et « d'arches inférieures au nombre de cinq, qui em- « brassent la largeur de la vallée. Trois de ces « arches, celles qui sont situées du côté de l'ouest,

« à deux étages, ainsi que nous venons de le dire,
« sont destinées au passage des eaux, tandis que
« leur partie supérieure sert à la communication
« entre les deux rives. Quant aux deux autres, elles
« sont adossées contre la montagne.

« Ces arches sont supportées par des piles qui
« brisent la violence du courant et qui sont percées
« à leur sommet de petites ouvertures. Lors des
« crues extraordinaires, qui ont lieu de temps à
« autre, les eaux qui s'élèvent au dessus du niveau
« des piles s'écoulent par ces ouvertures. C'est, nous
« le répétons, l'une des constructions les plus cu-
« rieuses que l'on ait jamais vues.

« Il existe dans toutes les maisons des souter-
« rains creusés dans le roc; la température cons-
« tamment fraîche et modérée qui y règne, con-
« tribue à la conservation des grains. Quant à la
« rivière, elle vient du côté du midi, entoure la
« ville du côté de l'ouest, poursuit son cours vers
« l'orient, puis tourne vers le nord, baigne le pied
« de la montagne à l'occident et retourne de nou-
« veau vers le nord, pour aller enfin se jeter dans
« la mer, à l'ouest de la rivière de Sahar.

« Constantine est l'une des places les plus fortes
« du monde; elle domine des plaines étendues et de
« vastes campagnes ensemencées de blé et d'orge.
« Dans l'intérieur de la ville, il existe un abreuvoir
« dont on peut tirer parti en temps de siége. »

Je borne là mes citations pour les auteurs

arabes ; mais Léon l'Africain nous fournit encore sur Constantine des détails qui ne se trouvent pas dans les écrivains antérieurs : « Nul ne peut nier, dit-il, que cette ville n'ait été fondée par les Romains, s'il considère ses remparts si élevés, si antiques, si bien fortifiés, *bâtis en pierres noires* (1) travaillées au ciseau. Elle est placée sur le revers méridional d'une haute montagne, et entourée de rochers à pic. A ses pieds coule le *Sufegmare* (le Rummel), qui, encaissé de part et d'autre entre deux murailles de rochers, remplit pour Constantine l'office d'un vaste fossé. Du côté du nord elle est défendue par un rempart épais. Il n'y a que deux étroits passages pour entrer dans la ville ; l'un est à l'orient, l'autre à l'occident. Elle a des portes très grandes, très fortes et très élégamment construites. On y remarque en plusieurs endroits de magnifiques édifices publics et particuliers. Les habitans sont très civilisés et très exercés dans la guerre. On compte à Constantine plus de 8,000 familles ; on y voit une grande affluence de marchands ; les uns vendent du drap et de la laine, les autres envoient en Numidie de l'huile et de la soie, ou échangent de la toile et beaucoup d'autres marchandises pour des dattes et

(1) Poiret, t. I, p. 166, remarque aussi la couleur noire des murailles de Constantine. Le terrain volcanique d'Hammam-Meskoutin doit se prolonger vers Constantine, et aura peut-être fourni ces pierres noires qui sont probablement des laves ou des basaltes.

des esclaves. Il n'y a dans toute la Barbarie aucun pays où les dattes soient à si bas prix. Les marchands de Constantine qui se rendent à Tunis pour leur commerce, ne paient d'autre tribut que 2 1/2 pour 100 du prix des marchandises exportées par eux. Ce droit est prélevé à la porte même de Constantine.»

A ces descriptions curieuses on peut ajouter encore quelques observations intéressantes des voyageurs modernes. Le rempart épais qui protége la ville du côté du nord, est bordé, au rapport de Shaw (1), par un précipice de cent brasses (182 m. 87 c.) de profondeur. Le célèbre voyageur anglais a observé sur les bords de cet immense précipice les restes d'un grand et magnifique bâtiment où était, de son temps, le principal poste de la garnison turque. « On y voit encore, dit-il, quatre « bases, chacune de 7 pieds de diamètre, avec « leurs piédestaux qui paraissent avoir appartenu « à un portique. Elles sont d'*une pierre noire* « peu inférieure au marbre, laquelle avait été tirée « vraisemblablement des rochers sur lesquels la ville « est fondée. » Cette dernière assertion paraît manquer d'exactitude; car le savant Desfontaines a observé la nature des rochers qui environnent la ville, et ces rochers, suivant lui, composés de couches légèrement inclinées, sont de formation calcaire. Je croirais plutôt que ces *pierres noires* sont des laves,

(1) T. I, p. 157, tr. fr.

des syénites ou des basaltes tirés d'Hammam-Meskoutin ou des terrains volcaniques qui se prolongent à l'entour de Constantine.

Shaw et Poiret ont pensé que la ville moderne n'est pas aussi grande que le fut l'ancienne Cirta. Le premier fonde son opinion sur ce que « la langue de terre, « large d'un *demi-stade* (1), sur laquelle s'ouvre, au « S.-O., la principale porte de la ville, est entièrement « couverte de pans de murs renversés, de citernes « et autres ruines qui descendent jusqu'à la rivière, « et s'étendent ensuite dans un terrain plat, parallèle à une vallée étroite et profonde qui sépare des « plaines voisines l'espèce de promontoire sur lequel « la ville est bâtie (2). » L'opinion des deux savans voyageurs semblerait encore justifiée par ce que nous a dit Strabon de l'immense population de Cirta. Mais quant aux ruines qu'ils ont observées au S.-O. de Constantine, en rapprochant le passage de Shaw que je viens de rapporter de celui d'Edrisi où il est question des excavations situées près de la porte de l'Ouest, dans lesquelles les habitans enterraient leurs morts, ne pourrait-on pas présumer que les ruines décrites par Shaw sont les restes de l'ancienne nécropole de Cirta?

D'après le récit de Shaw comme d'après celui d'Édrisi, il n'y aurait que deux portes à Constan-

(1) D'après les plans parvenus dernièrement au dépôt de la guerre, cette langue de terre est infiniment plus large.

(2) Shaw, t. I, p. 157, tr fr. Voy. Poiret, t. I, p. 165.

tine. Léon l'Africain, quoiqu'il ne donne pas d'une manière précise le nombre des issues de cette ville, fait aussi présumer qu'il n'y en avait que deux, en nous disant qu'on ne pouvait arriver à Constantine que par *deux* étroits passages. Du reste ce que rapporte l'auteur africain de la grandeur et de l'élégance des portes de Constantine, est confirmé par Shaw et Poiret. Suivant les deux voyageurs, ces portes, bâties en pierre rougeâtre presque aussi fine que le marbre, s'annoncent pour être l'ouvrage des anciens maîtres du monde.

« Aujourd'hui la ville a quatre portes : *Bab-el-*
« *Kantarah* (la porte du Pont), qui conduit au pla-
« teau de Mansourah, en passant par le pont ro-
« main bâti sur le Rummel; *Bab-el-Rahhbah* (porte
« du Marché) qui va de plein pied sur le mamelon
« de Coudiat-Ati; *Bab-el-Djabiah* (porte de l'Ap-
« port) par laquelle on apporte; et *Bab-el-Oued*
« (porte de la Rivière). Ces deux dernières issues
« ne peuvent être aperçues du plateau de Man-
« sourah qui leur est opposé (1). » Elles sont probablement de construction récente, à moins que le docteur Shaw n'ait mis dans la description de Constantine l'inexactitude et la négligence dont on peut à bon droit l'accuser bien souvent, ce que je prouverai par la publication des voyages de Desfontaines et de Peyssonnel.

(1) *Moniteur algérien*, décembre 1836.

Un ouvrage qui, s'il est dû à la main des hommes, remonterait certainement au temps des rois numides, est la fortification naturelle que le cours du Rummel forme autour de la ville. En jetant les yeux sur la carte de 1833, et surtout sur la carte à grand point que prépare M. le colonel Lapie et qu'il a bien voulu me communiquer, on ne peut s'empêcher de conjecturer que le cours du Rummel a été détourné de sa direction naturelle par des travaux exécutés à dessein. C'est à MM. les officiers du génie à décider, d'après une inspection attentive des localités, si la configuration du terrain peut se prêter à cette conjecture. Mais dans le cas où les rapports ultérieurs des corps savans de l'armée établiraient que le Rummel a été introduit dans son lit actuel par la main des hommes, il faudrait conclure des passages où Salluste et Strabon nous peignent Cirta comme une des plus fortes places de la Numidie, que cet ouvrage existait déja aux temps de ces deux écrivains. Il est dû peut-être à l'administration sage et active de Massinissa qui fit de la Numidie une si riche et si florissante contrée; peut-être est-ce un des travaux que Micipsa fit exécuter, au rapport de Strabon, pour l'embellissement et la fortification de sa capitale.

Les détails que nous donnent les écrivains arabes sur le pont du Rummel laissent peu de chose à désirer. Hebenstreit cependant y ajoute deux circons-

tances dont l'une au moins n'est pas sans intérêt (1). Il a observé parmi les bas-reliefs dont ce pont est orné, une aigle romaine qui atteste, dit-il (opinion que je ne puis partager), l'ancienneté de Constantine, et *son admission au droit de cité.* Mais il y a trouvé, de plus, des figures hiéroglyphiques qui rappellent naturellement l'attention sur les hiéroglyphes observés par Léon l'Africain dans les ruines situées près d'une fontaine d'eau froide qui existe à l'orient de la ville.

En parlant du pont de Constantine, le voyageur allemand a fait sur le cours du Rummel une observation curieuse qui se trouve confirmée par Shaw (2). « Le *Souf-jim-Mar* ou Rummel, « dit-il, se perd sous ce pont, en se précipitant dans « un gouffre formé par la nature. Après *qu'il a « coulé sous terre*, l'espace d'environ cent pas, on « l'aperçoit par une ouverture d'à peu près dix pas « de largeur dans la montagne, *puis il se cache en- « core pendant trente pas.* Alors, il reparaît entiè- « rement, et coule entre des rochers escarpés et « inaccessibles qui le retiennent prisonnier jusques « vers le nord-est. Là le Rummel se précipite d'un « rocher perpendiculaire haut de trente pieds, en « formant plusieurs cascades. » Ce phénomène de la perte du Rummel, phénomène qu'on peut observer dans le cours du Rhône, près de Seissel, et qui

(1) *Nouv. ann. des voy.* t. XLVI, p. 64.
(2) T. I, p. 159, tr. fr.

se reproduit fréquemment dans les provinces illyriennes, se remarque surtout dans les terrains de formation calcaire. Il peut servir à confirmer les observations faites par le savant professeur Desfontaines sur la constitution géologique des rochers de Constantine.

Le roc, du haut duquel tombe la cascade du Rummel, est, dit Poiret (1), le point le plus élevé de la ville. C'est une espèce de roche Tarpéienne d'où l'on précipite les criminels, et, suivant Hebenstreit (2), les femmes adultères.

Les eaux du Rummel, profondément encaissées entre deux murailles de rochers compactes, ne doivent pas introduire d'humidité dans les silos, qui, d'après Edrisi, existent dans toutes les maisons de Constantine. La ville renferme encore un autre genre de constructions souterraines qui ne sont point mentionnées dans les auteurs arabes, mais dont l'existence est attestée par les voyageurs modernes. Ce sont des citernes dans lesquelles l'eau arrivait au moyen d'un aquéduc, et qui probablement servaient de château d'eau, comme les citernes de Malqa, dont j'ai donné le plan et la description dans mes Recherches sur la topographie de Carthage. Shaw en a compté vingt occupant, dans le milieu de la ville, un espace de 50 verges (41 m. 50 c.) en carré.

(1) T. I, p. 165.

(2) *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVI, p. 62.

Il pense qu'elles recevaient l'eau de Physgéa, terrain montueux, qui est distant de Constantine d'environ quinze mille toises. « L'aquéduc, dit-il (1), « est plus endommagé que les citernes; cependant « ce qui en reste fait voir le courage et le génie des « habitans de Cirta, qui osèrent entreprendre un « monument dont l'exécution exigeait une si prodigieuse quantité de matériaux (2). »

Desfontaines (3) et Poiret (4) sont les seuls voyageurs qui donnent quelques détails sur les rues et les maisons de la ville moderne. A Constantine, comme dans presque tout l'Orient, les rues sont en général étroites et malpropres; la plupart cependant sont pavées. Les maisons sont basses et sans fenêtres extérieures, mais assez bien bâties et toutes couvertes en tuiles. La ville, dit Desfontaines, *est extrêmement peuplée*. Ritter, dans sa géographie de l'Afrique (5), en porte la population à 30,000 habitans, ce qui s'accorde assez bien avec les 8,000 familles que compte Léon l'Africain. « Cette ville, « dit Ritter, est située dans un canton très fertile, « obéissant à un bey particulier qui peut mettre « 20,000 hommes sur pied. »

(1) T. I, p. 157.

(2) Voyez sur cet aquéduc le *Voyage de Bruce*, introd. p. 29 et 30, tr. fr.

(3) *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVII, p. 92.

(4) T. I, p, 167.

(5) *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLV, p. 395.

D'après tous les détails que je viens de rapporter sur Constantine, l'importance de cette place ne saurait être douteuse. Les consuls romains et les rois du pays paraissent l'avoir jugée comme la position la plus essentielle à occuper, soit pour conquérir, soit pour défendre la Numidie. Dans la première guerre punique, le premier soin de Massinissa, après qu'il a vaincu Syphax, est de se rendre maître de Cirta. L'habile Jugurtha brave, pour s'en emparer, le courroux du sénat et du peuple romain. Il attache au siége de cette ville une importance extrême; il déploie toutes les ressources de son génie, il emploie tour-à-tour l'audace, la force et la ruse pour s'en rendre maître; Salluste a soin de le remarquer. Sitôt que Métellus est en possession de Cirta, il en fait son quartier-général, son principal magasin d'armes, de munitions et de vivres, il la choisit pour pivot de ses opérations dans la conquête de la Numidie (1).

Deux fois Jugurtha essaie de la reprendre, et toujours alors Métellus et Marius se hâtent d'accourir avec toutes leurs forces au secours de Cirta, et de la couvrir de leurs armes. Cette place, par sa position forte et centrale, commandait les nombreuses routes qui conduisaient vers la mer, l'Atlas, la province d'Afrique et les Mauritanies. Située sur un plateau fertile et peuplé, protégée en avant, vers le nord,

(1) *Sallust. Bell. Jug.* c. 83, 93.

par des hauteurs abruptes, vers l'ouest, par des monts escarpés qui n'offrent d'autre passage qu'un étroit défilé, elle était pour les Romains un bon centre d'opérations, et tout-à-fait propre, par sa proximité de la côte et de l'excellent port d'Hippône, à devenir un vaste magasin d'armes, de vivres, de machines de guerre, en un mot, ce que Napoléon avait fait d'Alexandrie et de Mantoue, relativement à l'Italie. C'est ainsi, du moins, que trois grands capitaines, Jugurtha, Métellus et Marius, paraissent avoir jugé cette position.

Un homme de guerre plus illustre encore, César, dans sa campagne d'Afrique, porte sur cette place importante sa vigilante attention. Juba, le plus ferme appui du parti de Pompée, commandé par Scipion, est sur le point de se joindre au proconsul, près de Thapsus, avec toutes ses forces. César ordonne à son lieutenant Sittius de s'emparer de Cirta. Ce puissant génie ne s'est point trompé dans ses prévisions : Juba, craignant pour sa capitale, rebrousse chemin aussitôt, accourt à marches forcées, mais il arrive trop tard pour la défendre (1).

Sous le triumvirat, quarante ans environ avant J.-C., les lieutenans d'Octave et d'Antoine se disputent avec acharnement la possession de cette forte place. Sextius redouble d'efforts pour s'en emparer, Cornuficius et Lélius pour en faire lever le siége;

(1) *Hirtius Bell. Afr.* c. 25.

nouvelle preuve de l'importance que les Romains attachaient à cette capitale pour la conquête ou la conservation de la province (1).

Dans la guerre de Numidie, qui eut lieu sous Tibère, Tacfarinas et Blæsus, dont Tacite vante les talens militaires, ont envisagé la position de Cirta sous le même point de vue (2).

L'usurpateur Alexandre, vaincu par le préfet de Maxence, se réfugie derrière les remparts inexpugnables de Cirta. Cette ville soutient un long siége; elle est presque réduite en ruines. Le grand Constantin, convaincu de l'extrême importance de cette place, met tous ses soins à la réparer, à la fortifier, à l'embellir, et lui donne son nom à jamais illustre par la fondation d'un nouvel empire.

Enfin, au cinquième siècle, le fameux Genséric, traînant sur ses pas la nation entière des Vandales, envahit en moins de deux années les trois Mauritanies, la Numidie, l'Afrique proconsulaire et la Byzacène. Nulle digue n'arrête ce torrent débordé; l'Afrique entière succombe, moins Carthage, Hippône et Cirta.

Ainsi donc la population et les richesses de Constantine, la fertilité du territoire qu'elle commande, la force de sa position, son importance, soit comme pivot d'opération, soit comme clef des

(1) Dio. Cass. l. XLVIII, cap. 21, 22.
(2) *Tacit. Ann.* III, 74.

diverses routes qui s'y réunissent de tous les points de la régence, l'intérêt des monumens antiques qu'elle renferme, les riches moissons qu'ils promettent à la science, jusqu'au revers passager qu'ont essuyé nos armes devant ses murailles, tout nous fait un devoir d'achever cette utile et glorieuse conquête, et de prouver aux yeux des nations que les armées françaises, à l'audace et à l'impétuosité qui les distinguent, peuvent joindre encore la tenue et la persévérance.

§ VI. *État du pays ; productions du sol.*

Dans la période qui comprend le 7e et le 8e siècle de Rome, les Numides, sous l'administration ferme et éclairée de Massinissa, avaient changé en grande partie leur vie pastorale et à demi-sauvage, pour une civilisation plus avancée. Polybe, dans l'éloge de ce prince (1), assure qu'il transforma la plupart des tribus nomades en tribus agricoles, et que dans cette Nu-

(1) XXXVII, III, 7, 8, 9. Voyez Appien (Punic. CVI, 45), qui n'a fait que copier Polybe. La comparaison des deux chapitres me ferait croire que déja, au temps des Antonins, époque où Appien écrivit son histoire, le 37e liv. de Polybe était aussi mutilé qu'il l'est aujourd'hui; car cet écrivain, penseur profond et homme d'état éclairé, n'avait point négligé, sans doute, d'exposer les moyens employés par Massinissa pour opérer cette métamorphose si remarquable.

midie, qu'on jugeait jusque-là condamnée à une stérilité absolue, il créa les cultures les plus florissantes en grains et en toute espèce de productions. Dans les quarante années qui suivirent la mort de ce roi (1), la Numidie jouit d'une paix complète, et l'agriculture n'avait probablement pas subi de décadence remarquable, car Salluste nous apprend (2) que lorsque Métellus entra dans ce royaume du côté de la province romaine d'Afrique, les champs étaient couverts de troupeaux et de cultivateurs, et qu'aux approches des villes et des bourgades l'armée trouvait toujours des préfets du roi qui venaient offrir de livrer des blés, de voiturer les provisions nécessaires à la subsistance des troupes. Plus loin le même auteur décrit d'autres contrées de la Numidie, remarquables par l'état florissant de leur culture, couvertes de villes, de châteaux où les Romains trouvent des grains et d'autres provisions en abondance (3).

Le sénat romain pouvait donc entreprendre la guerre contre Jugurtha avec des forces considéra–

(1) Arrivée en 604 de Rome, 148 ans avant notre ère.

(2) *Bell. Jug.* c. 50, 57.

(3) Ces passages et ceux de Tite-Live, qui mentionnent les grandes quantités de grains que Massinissa et ses successeurs envoyaient sans cesse aux armées romaines, impliquent positivement l'existence de bonnes routes en Numidie; sans cela l'exportation de denrées aussi pesantes que le blé, le vin, l'huile, etc., de l'intérieur à la mer, eût été très difficile.

bles, puisque le pays était en général assez bieu cultivé, que la plus grande partie de la population était agricole et stationnaire, qu'ils possédaient sur les côtes de la Numidie plusieurs ports, plusieurs villes dont ils avaient hérité par la conquête du domaine de Carthage(1), puisque la province proconsulaire, qui touchait à l'E. et au S. le royaume de Numidie, pouvait leur fournir des quartiers d'hiver sûrs et abondans, et, de plus, les vivres, les bêtes de somme ou de trait, les machines de guerre, et tout l'attirail de siége nécessaire dans une expédition de ce genre. Telle fut dans l'antiquité, sous les rois numides et l'administration romaine, la fertilité de la portion de la Numidie que j'embrasse dans ces recherches. Au 6e siècle, malgré les vices du gouvernement impérial, les irruptions des Barbares, la dissolution de l'empire d'Occident, la faiblesse et l'incapacité des souverains de Byzance, enfin, malgré la conquête, le partage des terres, et les énormes tributs imposés par les Vandales, dont la domination pesa sur cette belle province pendant un siècle entier, l'agriculture et l'industrie se maintinrent encore dans un état florissant, preuve certaine que la fécondité du sol peut résister à tous les fléaux de la conquête, à tous les vices de l'administration. La vaste plaine de Bulle (*Bulla regia*), située à 15 lieues environ au sud de la Calle, est d'une fertilité extraordinaire.

(1) *App. Punic.* CXXXVI, 14.

Procope l'indique (1), et Békri (2) nous représente, au 11ᵉ siècle, cette même plaine comme une des contrées les plus fertiles en grains de l'Afrique septentrionale. Dans les environs de Béja, l'ancienne Vacca, « quoi-« que le pays, dit Peyssonnel, ne soit pas rempli de « plaines, il ne laisse pas de fournir une grande « quantité de grains ; mais on n'y trouve aucun « arbre, excepté dans les endroits où les Maures An-« dalous sont établis (3). »

L'Auras était encore plus remarquable par sa culture et par sa fécondité. Cette chaîne de montagnes renferme un immense plateau dont je vais donner la description d'après un témoin fidèle, Procope, qui rapporte ce qu'il a vu de ses propres yeux : « Pour qui veut gravir cette chaîne, dit-il (4), « la route est difficile, le pays affreux et sauvage ; « mais lorsqu'on est monté sur le plateau, on dé-« couvre de vastes plaines, de nombreuses sources « qui donnent naissance à des rivières, et une telle « quantité de vergers que cette culture si variée « semble presque un prodige. Le blé et les fruits « qui y croissent atteignent une grosseur double de « celle qu'ils ont dans tout le reste de la Lybie. « Les habitans, protégés par leurs défenses natu-

(1) *Bell. Vandal.* I, 25.
(2) Not. des mss. t. XII, p. 508.
(3) Lett. mss. XI, p. 9.
(4) II, 13.

« relles, n'avaient pas cru nécessaire de fortifier « leurs villes. »

Les grandes plaines qui s'étendent à l'occident, depuis le mont Aurasjusqu'au Jurjura ne sont pas, suivant Procope, ni moins arrosées, ni moins fertiles (1).

La belle contrée baignée par le fleuve Abigas était encore peut-être plus industrieusement cultivée. Procope, qui l'a visitée, nous en fait ce tableau (2) : « L'Abigas qui descend des pentes de « l'Auras et coule dans la plaine de Bagaï, arrose « autant de terrain que les habitans le désirent. Ils « ont coupé cette plaine par de nombreux canaux, « les uns souterrains, les autres à ciel ouvert, dans « lesquels l'Abigas se partage. Au sortir de ces ca« naux, le fleuve réunit ses eaux dans son lit natu« rel. Ces constructions hydrauliques existant sur « une très grande partie de son cours, il est au « pouvoir des habitans de porter les eaux du fleuve « où ils veulent, en bouchant ou en ouvrant les « entrées de ces canaux (3). » Les Maures s'en servirent, dans la guerre contre Salomon, pour submerger en un clin d'œil le camp des Romains placé dans cette vallée. Ce récit curieux de Procope nous

(1) *Ibid.*

(2) Proc. II, 19.

(3) M. de La Porte, consul à Tanger, m'a raconté que le même procédé d'irrigation est employé dans l'empire de Maroc pour le Dras et pour le Ziz, fleuve qui se rend à Tafilet.

fait connaître, chez ces tribus maures de l'Auras, un système fort étendu de canalisation et d'irrigation non moins ingénieux que ceux du Lodésan, de la Toscane et du Milanais qui excitent l'admiration de l'Europe. Békri (1) fait la même peinture des larges plaines de Bagaiah et de Tipsa, arrosées par une abondance merveilleuse d'eaux courantes qui viennent du mont Auras. Les bords de ces cours d'eaux sont couverts, dit-il, d'arbres fruitiers et surtout de noyers, dont les fruits ont une grosseur et une saveur qui a passé en proverbe. Il en est de même de Tiffech, dont le territoire, selon Békri, offre à chaque pas des champs ensemencés et de nombreuses sources d'eau vive, et qu'Hebenstreit appelle un des cantons les plus agréables de la Numidie (2). Edrisi (3) vante aussi les jardins et les vergers de Tifach et de Sbiba, où l'on cultive avec succès l'orge, le blé, le cumin, le carvi et les légumes de toute espèce. Le territoire entre cette ville et Sbiba produit du safran d'excellente qualité.

Je pourrais encore, pour le pays dont je cherche à présenter un tableau fidèle, recueillir dans les géographes et les historiens arabes beaucoup d'autres exemples d'une agriculture soignée et d'une grande fécondité en productions de toute espèce. Je me

(1) Not. des mss. t. XII, p. 595, 597.

(2) *Nouv. Ann. des Voy*. t. XLVI, p. 58.

(3) P. 271 et suiv.

borne à ce petit nombre de citations, et je vais décrire, d'après Léon l'Africain et les voyageurs modernes, l'état du pays depuis le commencement du 16e siècle jusqu'à l'époque actuelle.

Bougie, du temps de Léon, avait plus de 8,000 familles, très riches par leur commerce et le produit de leur agriculture. Les montagnes qui l'environnent étaient peuplées de villages opulens et d'une quantité immense de troupeaux de bœufs et de chèvres. Ce territoire montagneux produisait en abondance de l'orge, des noix, du vin, des figues et du chanvre. Edrisi (1) dit que sur le flanc même de la montagne sur laquelle la ville est bâtie, on trouve une grande quantité de plantes médicinales. En 1724, Shaw signale dans les environs, de grandes cultures d'oliviers (2).

Les habitans de Gigel se distinguaient par leur habileté dans l'agriculture. Leur territoire, très bien arrosé, était propre surtout à la culture du lin, de l'orge et du chanvre, et produisait une grande quantité de figues et de noix qu'ils exportaient par mer à Tunis. Peyssonnel rapporte en 1724 que le terroir de cette ville est assez beau, on y trouve, dit-il, plusieurs ruisseaux et du bon et fertile terrain. Le pays produit en abondance des cuirs, de la cire et de de l'huile.

(1) P. 236, tr. fr.

(2) Trad. fr. t. I, p. 112.

Collo était, dit Léon, une très grande ville, bâtie par les Romains ; la terre y est fertile et cultivée jusqu'au sommet des montagnes. Le capitaine Bérard a observé à l'ouest de cette ville, une belle et riche végétation. Toutes les montagnes sont couvertes de bois. Le territoire qui environne Stora est également bien cultivé. M. Bérard y a vu beaucoup de tentes et de nombreux troupeaux.

Je n'ai rien trouvé dans les anciens auteurs qui fût relatif à la culture et aux productions des lieux situés entre Collo et Bône. Pour suppléer à ce défaut de renseignemens, j'aurai recours à l'intéressant mémoire de M. Bérard, dont il a bien voulu me communiquer le manuscrit.

Le cap de Fer est rocailleux et stérile ; mais les environs de Sidi-Akessa, cultivés avec soin, forment un agréable contraste avec l'aridité du territoire qui les avoisine. A l'est du cap Toukoush, où était située l'ancienne Tacatua, on observe de belles cultures dans la campagne, et principalement sur tous les versans des montagnes qui bordent la côte jusqu'au Ras-Arxin. A l'est de ce dernier cap, on voit de riches coteaux, dont le terrain fertile est couvert, jusqu'aux sommets les plus élevés, de cultures admirables par leur nombre, leur division et leur variété.

Je serai très bref sur les productions de Bône et de la plaine qui l'environne : une longue occupation nous en a fait connaître les avantages et les incon-

véniens. Mais comme nous n'avons pas encore pénétré dans la chaîne du mont Edough, nous rassemblerons, pour ce point, le petit nombre de renseignemens que nous fournit l'antiquité grecque et arabe. Procope (1) peint la vie simple et rustique des Maures, habitans de ces montagnes, et l'oppose à la vie molle et délicate des Vandales, qui s'y étaient réfugiés avec le roi Gélimer. Cependant il nous apprend que ces Maures recueillaient une grande quantité d'épeautre, de froment et d'orge. Léon (2) nous dit que cette chaîne de montagnes qui touche presqu'à celles de Constantine, offre, du côté de l'orient, des plaines très fertiles et très spacieuses, où les Romains avaient bâti autrefois beaucoup de villes et de châteaux. Toute cette contrée est remplie de sources très nombreuses d'où sortent quelques rivières qui, après avoir arrosé ces plaines, vont se jeter dans la Méditerranée.

Le nom arabe de la ville de Bône *Bleid-el Huneb*, qui signifie *ville des jujubiers*, lui est donné, dit Léon (3), à cause de la grande abondance de ces arbrisseaux, dont les fruits, séchés au soleil, se conservent pour l'hiver. La vaste plaine qui s'étend aux environs de Bône, dont la longueur est de 40 et la largeur de 25 milles (4), est d'une fertilité

(1) Proc. *Bell. Vand.* II, 6.
(2) P. 593.
(3) P. 545.
(4) Léon, p. 546.

extrême et propre à la production de toutes sortes de grains. « A l'occident de la ville, dit Békri, est « un ruisseau d'eau courante qui arrose les jar-« dins ; tout ce canton présente un aspect en-« chanteur. On trouve à Bône, en grande abon-« dance, la viande, le poisson, le lait et le miel. La « chair de bœuf est la principale nourriture des ha-« bitans ; mais les bœufs noirs (les buffles qui se « plaisent dans les marécages) sont les seuls qu'on « y élève avec succès, tandis que les blancs dégénè-« rent (1). » Au 12e siècle, Edrisi rapporte que le blé y est abondant ainsi que l'orge, que le pays produit en quantité, du lait, du miel et du beurre ; et que les troupeaux consistent principalement en bœufs. Elle est cultivée, dit Léon, par des tribus arabes appelés *Merdez*; ils ont un nombre immense de grand et de petit bétail, et comme l'argent est très rare chez eux, ils apportent à Bône une grande quantité de beurre. Les marchands tunisiens et génois exportent de cette contrée du beurre et des grains de toute espèce. Ce qu'on appelle à Bône les jardins de St.-Augustin, situés à un mille de l'ancienne Hippône, sont, dit Hebenstreit, des allées bien alignées de jujubiers, de mûriers, d'amandiers, de citroniers, d'orangers, de figuiers et d'oliviers (2).

Le long de la côte, vis-à-vis de l'île de Tabarka,

(1) Not. des mss. p. 509.

(2) *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVI, p. 66.

Bruce (1), qui voyageait en 1763, a vu d'immenses forêts de chênes, plus que suffisantes, dit-il, pour fournir des bois de construction à toutes les villes commerçantes du Levant.

« Dans le pays des Massæsyliens (que représente « aujourd'hui la province de Constantine), la terre, « dit Strabon (2), porte souvent deux fois l'année, et « l'on fait deux moissons. Le blé, dont la paille est « haute de 5 coudées (7 à 8 pieds) et grosse comme le « petit doigt, rend, dans quelques endroits, deux cent « quarante pour un. On ne sème point au printemps ; « on se contente de sarcler (racler) la terre avec des « bottes d'épine de paliure. Les grains tombés des épis « lors de la moisson suffisent alors pour l'ensemen- « cement, et ils sont mûrs en été. » Pline confirme les observations de Strabon et dit (3), que grace à la douceur de la température et à la légèreté du sol, la herse est un instrument inutile. Quant au poids et à la qualité du froment, Pline (4) met le blé d'Afrique à un rang très élevé; il attribue à sa farine la faculté d'absorber une grande quantité d'eau. Desfontaines confirme entièrement ce fait, et place au premier rang le blé des environs de Constantine qui lui a donné, à la mouture, pour 80 livres de grain, 70 livres

(1) Introd., p. 22.
(2) L. XVII, 830.
(3) XVIII, 50, t. II, p. 126, l. 4, éd. Hard.
(4) XVIII, 12, t. II, p. 107.

de fleur de farine, 4 de recoupe et 6 de son, tandis qu'aux environs de Mascara 70 livres de beau blé n'ont rendu que 43 livres 1/2 de fleur, 11 1/2 de recoupe et 14 de son. Le blé se conserve en épis dans des silos, et quand le sol est bien sec et que l'air n'y pénètre point, il peut, selon Varron, se garder 50 ans et le millet un siècle (1). Ce blé, dit Desfontaines, renfermé dans ces matamores, à l'abri de l'air et des animaux rongeurs (2), peut se conserver 20 et 40 ans sans dommage. L'intérieur du pays n'est pas moins abondant en fruits que la côte. Pline (3) cite une variété de poires fort estimées que les Romains avaient importée de la Numidie.

Léon donne sur les productions de l'Afrique septentrionale et spécialement de la Numidie, des détails si précis et si intéressans, que j'ai cru devoir le traduire en entier; mais il trouvera mieux sa place dans mon article sur la climatologie.

Le sol d'Alger, dit Desfontaines (4), est en général plus fécond que celui de Tunis. Les montagnes y sont plus élevées, et les pluies y tombent en plus grande abondance. Les plus riches cantons de ce royaume sont les *environs de Constantine*, de Bône, la plaine de Métidja près d'Alger, celle de Maya-

(1) Plin. XVIII, 63, t. II, p. 142.

(2) *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVII, p. 338.

(3) XV, 16, t. I, p. 741.

(4) *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVII, p. 323.

nah, à 25 lieues au sud de cette ville, de Habra, de Mascara, de Tlemsen. Ce superbe pays est entrecoupé d'une multitude de ruisseaux qui descendent de l'Atlas. Les plantes s'y renouvellent sans cesse dans toutes les saisons de l'année, et l'on y récolte les plus belles moissons de toute la Barbarie. Un peu au S. E. de Constantine, est le district des Henneichah, que Shaw (1) regarde comme le plus fertile et le plus étendu de toute la Numidie et où il n'y a presque point un arpent de terre qui ne soit bien arrosé.

L'exactitude des observations de Strabon et de Pline, sur la fertilité d'un sol qui produit presque sans culture, est confirmée par les remarques du savant et judicieux botaniste Desfontaines. La charrue dont il donne la figure est sans roues, et le soc a la forme d'une large truelle. Elle ne fait qu'effleurer la terre et ne laboure pas à plus de cinq ou six doigts de profondeur. On ne fait que deux labours pour le froment, et l'on ne brise pas les mottes comme en France avec la pioche et la herse; ces soins paraissent inutiles; la terre légèrement sablonneuse se divise plus facilement par l'action du choc de la charrue. Le sol est si fertile que sans jamais y mettre d'engrais, il produit de très belles moissons. Le blé dur ou blé barbu, variété dont le chaume est presque plein et non fistuleux, l'épi

(1) T. I, p. 162, tr. fr.

plus renflé et le grain plus alongé que le nôtre, est la seule espèce de froment cultivée en Barbarie. On n'y cultive aussi que l'orge à six côtés (*hordeum hexasticum*), espèce qui est, comme l'on sait, d'un rapport considérable, et réussit très bien dans les pays chauds. Les blés tallent beaucoup en Barbarie; on a vu des souches de froment qui avaient 80 et même 120 chaumes provenus de la même semence, ce qui se rapproche de l'exemple merveilleux de ce blé envoyé de l'Afrique à Néron (1), et dont un seul grain avait fourni 340 tiges. Les fromens produisent de très beaux épis; Desfontaines en a mesuré qui avaient jusqu'à 5 pouces de longueur. Shaw raconte qu'il n'est pas rare d'en voir deux sur le même chaume, mais notre savant botaniste, dans un séjour de deux ans, n'a jamais pu vérifier ce fait.

Le maïs, le sorgho, le millet à chandelles sont aussi très abondans; ils se sèment dans le mois d'avril et mûrissent dans le mois d'août. Leurs feuilles offrent un très bon fourrage pour les bestiaux et sont très utiles dans une saison où la terre est extrêmement aride. Le safran, l'indigo, le pavot à opium et le tabac sont aussi cultivés sur les côtes d'Afrique. Les légumes d'Europe, et deux autres dont l'usage nous est inconnu, le melouchier (*corchorus olitorius*) et le gombaut (*hibiscus esculentus*),

(1) Pline, XVIII, 21, t. II, p. 111.

y sont cultivés avec succès; les melons et les pastèques y viennent presque sans culture et sont meilleurs que ceux qu'on obtient en Europe, avec beaucoup de travaux et de soins. Les vignes produisent de très bons raisins qu'on sèche pour les exporter, la religion et les lois défendant l'usage du vin.

L'olivier tient le second rang parmi les arbres utiles cultivés en Barbarie. Ces arbres, bien plus grands en Afrique que dans nos provinces méridionales, produisent chaque année d'abondantes récoltes d'olives, dont quelques-unes sont douces et se mangent sans être assaisonnées. Il en existe de belles plantations aux environs de Bône, de Bougie, de Blida et de Tlemsen. Les montagnes du petit Atlas sont couvertes d'oliviers sauvages qui produisent d'excellentes olives que les gens du pays préfèrent même aux fruits des oliviers cultivés (1).

Hebenstreit (2) fait un magnifique tableau des environs de Bône : « Jamais, dit-il, la fertile Mau-
« ritanie ne s'était montrée à moi dans un éclat
« semblable : les innombrables tas de grains qui
« couvraient la campagne (car c'était le temps de
« la récolte), la verdure des arbrisseaux procu-

(1) Tous les détails qui précèdent sur les plantes agronomiques sont extraits du mémoire de Desfontaines. *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVII, p. 329-353.

(2) *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVI, p. 54.

« raient une diversion bien agréable à nos yeux,
« accoutumés depuis long-temps à ne voir que des
« rochers arides et des montagnes pelées. »

J'ai déja parlé de la fertilité des jardins et des vastes plaines qui environnent Constantine.

Mila (Milevum), à 5 lieues N.-E. de cette ville et à 11 lieues S.-E. de Gigel, est aussi entourée de superbes jardins : tout le voisinage est bien arrosé. Ce lieu fournit Constantine d'herbages et de fruits. Il produit, en outre, une grande quantité d'énormes grenades fort estimées dans tout le pays (1). Léon et Marmol (2) parlent de l'abondance de ses troupeaux, de la bonté de ses pommes, et en font dériver le nom de Mila. A 3 lieues au S.-O. de cette ville on cultive une grande quantité de garance (3).

Tobna, à l'ouest de l'Auras, est une jolie ville, pourvue d'eau, située au milieu de jardins, de *plantations de coton*, de champs ensemencés de blé et d'orge. Ses habitans, qui sont un mélange de diverses peuplades, se livrent avec succès au négoce. On y trouve des dattes en abondance, ainsi que d'autres fruits (4).

A deux journées au S.-O. de Tobna, est Mesilah, que Békri (5) nous représente comme une grande

(1) Edrisi, p. 242, trad. Jaubert.
(2) Léon, p. 544. Marmol, l. VI, ch. 9.
(3) Shaw, t. I, p. 132, tr. fr.
(4) Edrisi, p. 240, trad. Jaubert.
(5) Not. des mss. t. XII, p. 515.

et forte ville environnée de jardins qui produisent abondamment du *coton de bonne qualité*. Un autre auteur arabe inédit, Ebn-Haukal, auquel M. Quatremère, dans son excellente traduction de Békri, a emprunté quelques fragmens, nous fait ainsi le tableau de Mesilah (1) : « C'est une ville de « construction nouvelle, bâtie sur les bords de la « rivière appelée *Wadi-Seker*, dont le lit présente « une large nappe d'eau, mais qui a peu de pro- « fondeur. Les bords de cette rivière sont couverts « de vignes et de nombreux jardins dont les fruits « sont plus que suffisans pour la consommation des « habitans. On y voit des coings qui viennent ori- « ginairement de Ténès et que l'on transporte à « Kaïrowan. Le froment, *le coton* et l'orge s'y ré- « coltent en grande abondance; les chevaux, les « moutons, les bœufs, y sont fort nombreux, etc. »

Nous apprenons d'Edrisi (2) que la *culture du coton* florissait aussi de son temps à Sétif, ville ancienne située à deux journées au S. de Bougie et à 30 lieues environ au S.-O. de Constantine. Le territoire, ajoute-t-il, est bien arrosé, riche en arbres fruitiers et en légumes de qualité supérieure. Les autres pays en tirent abondamment des noix excellentes.

J'insiste sur la culture du cotonnier parce que

(1) *Ibid.* Note.

(2) Ed. Hartmann, p. 227.

l'existence de cette malvacée dans les contrées de l'Afrique septentrionale que nous occupons, me semble un fait digne de fixer l'attention du gouvernement. Les anciens connaissaient parfaitement le coton. Théophraste, dans son histoire des plantes (1), décrit l'arbre qui le produit avec une exactitude qui ne laisse aucun doute à cet égard. Nous trouvons dans Pline la preuve qu'il existait de son temps en Afrique ou le cotonnier arbrisseau (*gossypium frutescens*), ou un arbre du genre des bombax qui donnait des productions analogues. « Quelques au-« teurs, dit-il (2), rapportent qu'en Arabie les *mau-« ves* s'élèvent, dans sept mois, à la hauteur et à « la dimension d'un arbre, et peuvent dès-lors « servir de bâton. Mais on trouve aussi une *mauve* « *arborescente* dans la Mauritanie, près du golfe « de Lixos, à 200 pas de l'Océan. Elle atteint à une « hauteur de vingt pieds, et sa circonférence est « telle qu'un homme ne peut l'embrasser. » Ce fait, s'il était bien prouvé (3), serait du plus haut

(1) L. IV, ch. 9.

(2) XIX, 22, p. 164 et 165, ed. Hard.

(3) Les dimensions que Pline donne à la mauve arborescente dont il parle, peuvent paraître extraordinaires. Cependant, en mettant ce fait en opposition avec celui qu'il raconte *d'après d'autres auteurs*, il semble dire qu'il a vu lui-même l'arbre qu'il décrit. Nous savons, d'ailleurs, que Pline a été en Afrique. Voyez dans mes *Recherches sur la Topographie* de Carthage, l'append. II, par M. Dusgate, p. 240, note. 2.

intérêt pour l'histoire des plantes; j'invite les botanistes à le vérifier. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons douter que la culture du coton n'ait été florissante au moyen-âge dans le cœur même de la régence d'Alger. Trois auteurs arabes l'affirment. Cette industrie s'était déja peut-être éteinte au seizième siècle, du moins Léon l'Africain n'en dit plus un mot. Les voyageurs modernes gardent le même silence (1). Ce serait une entreprise à la fois honorable et avantageuse que de relever, dans nos possessions d'Afrique, la culture de cette riche malvacée. Les leçons du passé nous instruisent de ce que nous pourrions espérer de nos efforts dans un avenir peu éloigné. D'ailleurs le cotonnier se trouve encore à l'état sauvage au milieu de nos possessions. M. Jules Texier, sous-intendant civil à Mostaganem, a récemment envoyé à la société d'agriculture des échantillons de coton recueillis aux environs de cette ville : la laine en a paru belle et de bonne qualité. Des essais de culture du coton ont été tentés par des indigènes près de Coléah, aux environs d'Alger et sur d'autres points de la régence; l'on ne dit pas qu'ils aient été infructueux (2). Serait-il

(1) Desfontaines, il est vrai, parle encore de la culture du coton en Barbarie, mais c'est dans la régence de Tunis et dans le Biledulgérid, où, en quelques mois, cette plante atteint six pieds de haut et la grosseur du bras. *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVII, p. 351, et *Hist. des Arbr.* t. I, p. 478 et suiv.

(2) Pellissier, *Ann. Algér.* t. II, p. 325.

donc si difficile de rétablir cette culture non-seulement dans les lieux où l'existence du cotonnier à l'état sauvage la rendrait plus facile, mais encore aux environs de Constantine, où, d'après le témoignage des auteurs arabes, elle était autrefois une source de richesses pour le pays? Je livre ces réflexions à l'examen de nos fabricans et de nos capitalistes. Elles me paraissent pleines d'un vif intérêt. Il ne s'agit de rien moins que d'ajouter à notre commerce une branche nouvelle, et de nous affranchir de l'énorme tribut que nous payons annuellement à l'industrie du nouveau monde.

Nous avons vu qu'il existait des mûriers dans la plaine de Bône. On en trouve encore aux environs d'Alger. Des tentatives ont été faites pour l'éducation des vers à soie. Leur résultat a prouvé que sous ce rapport nos possessions d'Afrique pourraient devenir une riche succursale des provinces méridionales de la France (1).

La canne à sucre y a été cultivée avec succès, et si cette industrie n'a pas pris de développement en Afrique, c'est, au dire des habitans du pays, parce que l'Angleterre, craignant pour ses colonies la concurrence de l'Algérie, acheta au prix de 300 mille fr. de l'un des deys d'Alger la destruction du premier moulin à sucre qui s'était élevé près

(1) Pellissier, *Ann. Algér.* t. II, p. 325, 332.

de cette ville (1). Je rapporte cette anecdote sans la garantir.

La garance, plante que la solidité de sa couleur adoptée pour l'habillement de l'armée entière, rend pour nous d'un si haut prix, est très commune sur tous les points de la régence.

Enfin les oliviers d'Afrique, bien plus beaux, bien plus productifs que ceux de la Provence, nous offrent une ressource précieuse si nous voulons l'utiliser. Les Arabes, peu nombreux et assujétis à des besoins bien moins multipliés que ceux des Européens, ne cultivent qu'une faible partie du sol de l'Algérie (2). L'Afrique, sans qu'il soit besoin de déposséder personne, offre donc encore un vaste champ aux expériences de nos perfectionnemens agricoles. Ne serait-il pas possible d'étendre la culture de l'olivier de manière à tirer enfin de nos colonies africaines l'immense quantité d'huile que nous allons charger à grands frais dans les ports du Levant?

Il y aurait un volume à faire sur les avantages qu'une colonisation bien réglée pourrait tirer de l'Algérie et notamment de la province de Constantine, que le savant Desfontaines regarde comme le meilleur territoire de la régence. Les bornes de mon travail me font une loi de ne pas m'étendre

(1) Pellissier, *Ann. Algér.* t. II, p. 325 et suiv.
(2) *Ibid.* p. 321.

davantage. Le second volume des Annales algériennes (1) par M. Pellissier, renferme, sur l'agriculture de l'Algérie, une foule de renseignemens curieux. On doit pouvoir compter sur leur exactitude, puisqu'ils sont recueillis sur les lieux mêmes, par un homme qui, comme chef du bureau arabe, devait posséder un peu la langue des indigènes, et qu'un long séjour a mis à même d'étudier et de connaître le pays. D'ailleurs ils s'accordent en tout point avec ceux qui nous sont fournis par les écrivains de l'antiquité, par les auteurs arabes du moyen-âge et par les voyageurs modernes, et l'ensemble de tous ces documens prouve clairement, à mon avis, que la province de Constantine peut devenir le siége d'une colonie florissante, qui trouvera dans ses propres travaux le moyen de se suffire à elle-même et d'augmenter en même temps le commerce et la richesse de la mère-patrie.

On pourrait m'accuser de dissimuler à dessein les obstacles, ou du moins de ne donner que des renseignemens incomplets, si je ne disais quelques mots des maladies, des animaux nuisibles et des mauvaises herbes qui, même dans les champs fertiles de l'Afrique, attaquent les fruits et les moissons.

Les blés sont sujets, comme en Europe, à la rouille, au charbon, à la carie. Ces maladies n'offrent aucun caractère particulier au pays; les Maures et

(1) Pages 319, 334.

les Arabes n'emploient aucun moyen pour les prévenir. Souvent les brouillards épais qui règnent en hiver *le long de la côte*, dessèchent et brûlent les moissons.

Plusieurs plantes malfaisantes naissent parmi les blés et leur sont très nuisibles, soit en privant la terre des sucs destinés à leur nourriture, soit en les étouffant, ou même en leur donnant un mauvais goût. L'asphodèle blanc, par exemple (*asphodelus ramosus*), produit simultanément ces trois effets pernicieux. Ses racines, composées de gros tubercules charnus, pompent une quantité considérable de sucs; ses feuilles nombreuses et touffues, ainsi que ses tiges longues et rameuses qui se développent avant que les blés soient parvenus au terme de leur accroissement, les privent d'air et les empêchent de s'élever. Enfin l'asphodèle communique aux épis un goût tellement désagréable, que les bestiaux refusent de manger la paille avec laquelle cette plante nuisible a été mêlée.

La bisnagre (*daucus visnaga*) est aussi très répandue et très préjudiciable aux moissons. Plusieurs espèces de vesces s'attachent aux blés par leurs vrilles, les entourent de leurs tiges et les font verser. Dans quelques endroits de l'Algérie occidentale, croît une espèce particulière de réglisse dont les feuilles et les tiges exhalent une odeur très fétide qu'elles communiquent aux blés et aux fourrages, et qui répugne également aux hommes et aux bestiaux.

La folle avoine (*avena sterilis*), est aussi très

répandue en Afrique; elle dévaste tellement les champs ensemencés, qu'anciennement on croyait que les blés se changeaient parfois en cette plante.

Les Arabes arrachent les mauvaises herbes qui viennent parmi les moissons; c'est le seul moyen qu'ils emploient pour les détruire (1).

§ VII. *Minéralogie.*

En tête des productions minéralogiques de la province de Constantine, se place le marbre de Numidie, si souvent mentionné dans les écrivains de l'antiquité. Cette pierre est différente de celle qui est connue dans le commerce sous le nom de *brèche africaine*. Celle-ci est d'un fond gris, relevé par des taches d'un rouge de chair ou d'un rouge sanguin. Le marbre de Numidie, au contraire, était jaune ou safran avec des taches pourpres (2). Je pense que plusieurs des marbres antiques du musée du Louvre, qu'on croit du sarancolin, sont en effet des marbres numidiques; leur fond jaune taché de pourpre s'accorde fort bien avec la description que je viens de

(1) Ces détails sont empruntés au mémoire de M. Desfontaines sur les plantes économiques des régences de Tunis et d'Alger. *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVII, p. 332, 334 et suiv. Voyez, pour les animaux nuisibles aux moissons, mon article sur la zoologie.

(2) Stace, l. I, silv. V, vers. 36. — Prudent. apud Barth. h. l. — Isidor. Orig. XVI, c. v. — Paul Silentiarus, *Ecphr. S. Sophiæ templi.*

donner. Pline dit seulement (1) que les carrières de ce marbre se trouvaient dans la Numidie, entre l'*Ampsaga* (Oued-el-Kébir) et la *Tusca* (Oued-el-Berber, qui se jette dans la Méditerranée à Tabarka). Le savant Morcelli a précisé cette vague indication dans son Afrique chrétienne (2). On employait à l'extraction du marbre de Numidie les chrétiens qui étaient condamnés aux carrières, et le siége de cette riche exploitation était à Sigus, entre Macomadia et Cirta. Sigus, située sur la route de Carthage à Cirta, était à 25 milles de cette dernière ville (3). C'est donc à l'est et à 8 lieues environ de Constantine, qu'il faut chercher les ruines de Sigus et les anciennes carrières du marbre numidique.

C'est à l'existence d'un autre marbre de couleur rougeâtre que le promontoire occidental du golfe de Bône doit son nom de Ras-el-Hamrah, *le cap Rouge*. Mais dans les montagnes qui forment ce promontoire, il existe trois carrières dont deux sont d'un marbre blanc veiné de gris pâle et offrent même quelques tranches considérables d'un marbre statuaire aussi beau que celui de Carare. M. J. Texier, actuellement sous-intendant civil à Mostaganem, a visité ces carrières en 1833. Il y a trouvé des colonnes à peine ébauchées, et des blocs dans

(1) V, 2, t. I, p. 245, l. 10, ed. Hard.

(2) T. II, p. 146. Cf. S. Cyprian. epist. 76 (faussement cotée 86).

(3) *Itin. anton.* ed. Wessel. p. 28.

lesquels les coins sont encore enfoncés pour les détacher de la masse. Les rochers qui sont au nord de Bône sont aussi de marbre veiné, on y rencontre de plus quelques veines de quartz et de beau mica (1).

Léon l'Africain (2) signale de vastes carrières de pierres à bâtir près de Tibessa, ville située à 50 lieues environ au S. E. de Constantine. « Près « de cette ville, dit-il, est une montagne où l'on « voit de profondes cavernes dans lesquelles, sui« vant l'opinion commune, des géans avaient fait « autrefois leur demeure. Mais il est aisé de se con« vaincre par plusieurs raisons qu'elles ont été creu« sées par les Romains, au temps où ils bâtirent la « ville, car qui ne voit que c'est dans ces masses « mêmes de rochers qu'on a taillé les pierres dont « se composent les murailles (de Tibessa)? » Cette dernière observation mérite d'autant plus de confiance, que du temps de Shaw, il existait encore à Tibessa des restes de son ancienne enceinte. Le voyageur anglais parle aussi de la carrière décrite par Léon (3).

Il en existe une autre assez considérable à quelque distance à l'ouest de Tubna ou Tobna. « Après avoir « passé la Boumazouse, dit Shaw (4), vis-à-vis de Tub« na, l'on arrive à une montagne d'où l'on tire d'ex-

(1) Desfontaines, *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVII, p. 95.
(2) P. 548.
(3) T. I, p. 165, tr. fr.
(4) *Ibid.* p. 142.

« cellentes pierres de taille, et où l'on voit beaucoup
« de gros quartiers de pierre taillés en bloc et prêts
« à être mis en œuvre. On appelle cette montagne
« *Muckat-el-Hadjar* ou *la Carrière.* Les Arabes ont
« une tradition qui porte que les pierres dont on
« s'est servi pour bâtir Sétif, et vraisemblablement
« aussi Nickouse, Jighbah et autres villes du voisi-
« nage, ont toutes été tirées de cet endroit. »

L'ancien nom de *Mons Ferratus*, donné à la chaîne du Jurjura, qui s'étend depuis le golfe de Bougie jusqu'aux limites du grand désert, celui de *cap de Fer* que porte le promontoire oriental du golfe de Stora, semblent indiquer l'existence de mines de fer le long de cette partie de la côte. Nous savons, en effet, par Edrisi, Léon, Shaw et Poiret (1), qu'on en exploite dans les montagnes voisines de Bougie. Le premier de ces quatre auteurs, en nous disant que le minerai était excellent et néanmoins à bas prix, nous donne une idée de la richesse de ces mines.

Le même écrivain signale d'excellent fer près de Bône (2). « Cette ville, dit-il, est dominée par le *Dje-*
« *bel-Ïadoug* (le mont Edough), montagne dont les
« cimes sont très élevées et où se trouve de très
« bon fer. » M. J. Texier indique le marbre cipolin dans cette chaîne de montagnes.

(1) Edrisi, trad. Jaubert, p. 237. Léon, p. 590. Shaw, t. I, p. 112, tr. fr. Poiret, t. I, p. 170.

(2) Edrisi, p. 268.

Des échantillons de minéraux fournis à l'abbé Poiret par M. Hugues, agent de la compagnie d'Afrique, lui ont fait penser qu'il devait exister dans les environs de Collo du cristal de roche et des mines de cuivre très riches(1). Strabon parle aussi des mines de cuivre qui se trouvaient dans le pays des Massæsyliens. Shaw est convaincu qu'il doit y en avoir dans les régences d'Alger et de Tunis, mais de son temps on n'en avait pas encore découvert (2).

Entre Bagaï et Tibessa, a trios journées S. E. de Constantine, est une petite ville nommée *Madjdjanah* et *Medjana*, où l'on trouve, suivant Békri (3), une mine d'argent qui a fait donner à la ville le nom de *Madjdjanah-al-Maadin* ou *Madjdjanah des mines*. D'après Edrisi (4), on extrait des montagnes voisines de *Medjana* des *pierres de moulin* d'une qualité tellement parfaite, que leur durée égale quelquefois celle de la vie d'un homme, sans qu'il soit besoin de les repiquer ni de les travailler en aucune manière, à cause de la dureté du grain et de la cohésion des molécules qui les composent. Un autre écrivain arabe, l'auteur du *Marasit-alitla*, nous apprend (5) qu'il existait dans les montagnes

(1) Poiret, t. I, p. 125.
(2) T. I, p. 306, tr. fr.
(3) Not. des mss. t. XII, p. 596.
(4) P. 269, trad. Jaub.
(5) Not. des mss. t. XII, p. 596, note 1.

situées au sud de Madjdjanah des mines de cobalt, de zinc et de plomb.

Le plomb se trouve encore en abondance dans les montagnes habitées par les Beni-bou-Taleb, situées à 7 lieues au S. S. O. de Sétif. Mais ces peuplades sont si jalouses ou si ignorantes qu'elles ne souffrent pas qu'on en tire plus qu'il n'en faut pour leur usage et pour payer leur tributs (1). Ce minerai, du reste, est commun dans presque toute l'Afrique septentrionale ainsi que l'antimoine et le soufre. On en trouve particulièrement aux pieds de la chaîne de l'Atlas, surtout dans la partie de la *Numidie* qui confine au royaume de Fez (2). Poiret a observé le soufre et le vitriol natif dans les sources chaudes d'Hammam-Meskoutin, entre Constantine et Guelma (3).

Les montagnes de Bougie et de Collo sont habitées par des Cabaïles indépendans que les Turcs n'ont jamais pu contraindre à leur payer tribut. A l'abri de leurs rochers, ils ont toujours bravé les troupes des deys qui ne pouvaient les atteindre. Ils n'ont aucune relation de commerce avec les peuples voisins, et cependant ils sont tous armés et possèdent, dit-on, l'art de faire la poudre et de travailler l'acier (4), ce qui prouverait l'existence du salpêtre

(1) Shaw, t. I, p. 138, tr. fr.
(2) Léon, p. 770.
(3) Poiret, t. I, p. 155.
(4) Peyssonnel, Mss. lettr. XVII, p. 13.

dans leurs montagnes, car il est peu probable qu'ils connaissent l'art de l'extraire de l'urine des animaux.

M. Dusgate a signalé (1) en 1835 un fait curieux, et dont jusque-là aucun voyageur n'avait fait mention; c'est que le sable amoncelé par la mer sur la partie du rivage où Carthage existait jadis, depuis l'embouchure de la petite rivière Miliana jusqu'au cap Carthage, contient assez d'or pour être devenu, de la part des indigènes, l'objet d'une exploitation particulière et même assez fructueuse. Ce fait, attesté par M. Charles Tulin, ancien consul de Suède à Tunis, et par M. Bineau, ancien élève de l'école Polytechnique, ingénieur du bey, ne peut être révoqué en doute. Le même sable renferme encore des cristaux arrondis, des grenats, du fer titanifère.

Il ne serait pas impossible que les rivières de l'Algérie roulassent du sable aurifère, de même que celles de la régence de Tunis. Quant au grenat (l'escarboucle des anciens) (2), son existence dans *le pays des Massæsyliens* est attestée par Strabon (3). « On y trouve, dit-il, au pied des montagnes, des pierres appelées *lychnites* et *carthaginoises.* » Les *lychnites*, d'après la description

(1) *Recherch. sur la topogr. de Carth.* par M. Dureau de Lamalle, Append. II, p. 249 et suiv.

(2) *Dict. des sciences nat.* t. XV, p. 294 et suiv.

(3) Tr. fr. t. V, p. 468.

qu'en fait Pline (1), semblent être des tourmalines rubellites (2); les secondes sont des grenats (*carbunculi*), qui étaient aussi nommés, suivant le naturaliste romain (3), *carchedonii*, à cause de l'opulence de la superbe Carthage, dans le voisinage de laquelle ils se trouvaient en plus grande quantité.

Il existe encore dans l'Algérie deux autres minéraux sur lesquels je désire d'autant plus attirer l'attention des géologues et des officiers du génie, que leur exploitation pourrait diminuer sensiblement les inconvéniens qui résultent du défaut de combustible sur plusieurs points de la régence. Pline (4), sur la foi d'un auteur contemporain, dont le nom indique suffisamment l'origine africaine, parle d'un lac situé sur les bords de l'Atlantique, et nommé *Electrum* par les Maures. Ses eaux, échauffées par les rayons du soleil, produisaient, dit-il, du succin (l'*electrum* des anciens). Le même auteur nous apprend que pour préserver de l'effet nuisible des vents humides les édifices de Carthage, construits en tuf, pierre molle et susceptible de se réduire en poussière par l'action de l'air, on les re-

(1) XXXVII, 29, t. II, p. 780, l. 23 et suiv.

(2) *Dict. des sciences nat.* t. XXVII, p. 397.

(3) XXXVII, 25, t. II, p. 779, l. 7, Conf. Theophr. de lapidib. p. 396, ed. Heinsius.

(4) XXXVII, 11, t. II, p. 770, l. 10 et suiv.

couvrait d'un enduit de poix et de bitume (1). Strabon (2) parle des mines de cuivre et des *sources d'asphalte* qui existaient dans le pays des Massæsyliens. Enfin, Léon l'Africain mentionne (3) deux sortes de bitumes qui paraissent être communs en Afrique. L'un, que l'on extrait du pin et du genevrier, et qu'il a vu fabriquer dans les montagnes de l'Atlas, n'est autre chose que du goudron; l'autre se recueille dans certaines sources dont les eaux fétides conservent un goût bitumineux. Ce dernier est probablement le pétrole qui, suivant M. Brongniart (4), se trouve dans les montagnes de l'Atlas. Le pétrole est produit par la houille, et sa présence indique souvent l'existence de mines de houille dans le sein de la terre.

§ VIII. *Zoologie.*

Mon intention n'est point ici de faire un traité complet de zoologie applicable à la régence d'Alger, ou même à la province de Constantine. Je ne m'étendrai même pas autant sur cette matière que l'ont fait Shaw et Poiret (5); mon but est seulement de

(1) Voy. aussi M. Dusgate, *Rech. sur la topogr. de Carth.* par M. Dureau de Lamalle, Append. II, p. 239 et suiv.
(2) L. c.
(3) P. 771.
(4) *Dict. des Sciences natur.* t. IV, p. 428.
(5) Shaw, t. I, p. 307 et suiv. Poiret, t. I, p. 217 et suiv.

signaler, dans l'intérêt de la colonisation future, les animaux utiles et les moyens d'en tirer parti, les animaux nuisibles et la marche à suivre pour prévenir les ravages qu'ils exercent, ou pour en atténuer au moins les tristes résultats. J'ai déja parlé plusieurs fois des riches et nombreux troupeaux qui paissent dans les plaines voisines de Constantine et sur plusieurs autres points de la régence. Tous les animaux domestiques que nous possédons, le bœuf, le cheval, l'âne, le mulet, la chèvre, la brebis, etc., se retrouvent dans l'Afrique septentrionale; mais cette contrée nourrit quelques variétés qui nous sont inconnues.

Il faut dire, avant tout, que, par une bizarrerie bien digne de remarque, les sectateurs de Mahomet, qui trouvent tout naturel de mutiler un homme pour lui donner en toute sûreté la garde d'un sérail, regardent comme un acte de cruauté la castration d'un animal quelconque. Ainsi, dans un pays où les eunuques abondent, on ignore ce que c'est qu'un cheval hongre ou un mouton (1); et cependant, chose qui passerait pour prodigieuse en Europe, il n'est pas rare de voir deux ou trois cents taureaux paître pêle-mêle avec autant de vaches, aussi tranquilles que des bœufs mutilés et domptés par le travail (2). J'ai dit, d'après Békri, qu'à Bône

(1) Shaw, t. I, p. 312, tr. fr.—Poiret, t. I, p. 245, 252.
(2) Poiret, p. 245

les bœufs noirs pouvaient seuls être élevés avec succès, et que les blancs y dégénéraient. Békri a voulu, sans doute, désigner par bœufs blancs les bœufs domestiques de la race d'Italie, qui sont ordinairement de couleur claire, par opposition au buffle, qui est toujours noir ou d'un gris noirâtre. Nous savons, en effet, par plusieurs auteurs, que la race du bœuf est entièrement dégénérée dans l'Algérie. « Les bœufs domestiques qui naissent dans « les montagnes d'Afrique, dit Léon, sont si petits, « que, comparés à ceux des autres pays, ils res- « semblent à des veaux de deux ans; cependant les « montagnards, en les faisant labourer assidûment, « les rendent robustes et très propres à supporter « les travaux et les fatigues (1). » Malgré l'abondance et la fertilité des pâturages, la viande du bœuf est sèche, coriace et sans suc; les vaches ne donnent qu'un mauvais lait, et en petite quantité. Une vache européenne fournirait en un jour autant de lait que six vaches de Barbarie (2).

Les chèvres et les brebis suppléent à la stérilité des vaches. Si leur lait est moins délicat et moins abondant que celui des brebis d'Europe, en revanche leur laine est plus belle et de meilleure qualité. Poiret dit avoir vu fréquemment des béliers à qua-

(1) Léon, p. 753.

(2) Poiret, t. I, p. 246 et suiv. Shaw. t. I, p. 311, tr. fr.

tre cornes; ils lui ont paru plus grands, plus forts et plus vigoureux que les autres. Le même voyageur parle d'une autre espèce de moutons décrite par Léon l'Africain et qui a été aussi observée par Shaw (1). Toute la graisse de ces animaux se porte sur leur queue qui acquiert des dimensions énormes et devient pour les Arabes un morceau très délicat. Cette partie de leur corps pèse quelquefois de dix à vingt livres. On voit en Egypte des individus de cette espèce dont la queue devient si pesante que l'animal ne peut plus se mouvoir, à moins que le berger, pour lui donner quelque liberté de mouvemens, ne soutienne sa queue avec de légers supports. Cette espèce est particulière à la régence de Tunis; mais elle se propagerait sans aucun doute aussi facilement dans la province de Constantine, où elle serait fort utile à cause de la supériorité de sa laine.

Les chevaux faisaient jadis la force et la gloire de la Numidie. Dans un mémoire consacré à l'histoire ancienne du genre *equus* (2), j'ai dit que les chevaux modernes qui se rapprochent le plus des descriptions du cheval faites par Xénophon, Varron et Virgile, sont les chevaux napolitains et la race connue sous le nom de chevaux barbes. Oppien (3) place la

(1) Léon, p. 753. Shaw. t. I, p. 312. Poiret, t. I, p. 248.

(2) *Ann. des Sciences natur.* cahier de septembre et octobre 1832, p. 251.

(3) Cyneget, I, 171.

race mauresque parmi celles qu'on estimait le plus de son temps ; et Némésien, poète carthaginois du 3e siècle, nous a laissé (1) un portrait frappant des individus de cette espèce qui ressemblent en tout point aux chevaux de l'Algérie. Suivant cet auteur, le cheval maure de pure race, né dans le Jurjura, n'a pas des formes élégantes : sa tête est peu gracieuse, son ventre difforme, sa crinière longue et rude ; mais il est facile à manier, il n'a pas besoin de frein et on le gouverne avec une verge. Rien n'égale sa rapidité ; à mesure que la course échauffe son sang, il acquiert de nouvelles forces et une plus grande vitesse. Enfin, même dans un âge avancé, il conserve toute la vigueur de ses jeunes années. Aussi, les anciens attachaient-ils un grand prix à ces précieux animaux. Chacun avait son nom, sa généalogie ; venaient-ils à mourir, on leur dressait un tombeau et on leur consacrait une épitaphe. Voici la traduction d'un de ces curieux monumens dont le texte se trouve dans le recueil d'inscriptions d'Orelli (2) :

Aux dieux mânes.

Fille de la gétule *Haréna*,
Fille du gétule *Equinus*,
Rapide à la course comme les vents,
Ayant toujours vécu vierge,
SPEUDUSA ! tu habites les rives du Lethé.

(1) Cyneget., v. 260, sqq.
(2) N° 4322, t. II, p. 269.

Aujourd'hui, la race des chevaux de Mauritanie est bien dégénérée. Il faut en chercher probablement la cause dans un fait que signale Poiret (1); c'est que les Arabes, préférant les jumens aux chevaux, ne prennent aucun soin de ces derniers, les maltraitent cruellement et les accablent de travaux. Ils n'ont, du reste, aucun ménagement pour leurs montures. Ils ne connaissent ni l'amble ni le trot. Quelque longue que soit leur course, ils vont toujours au pas ou au galop; et, le soir, les chevaux ont la bouche en sang et le ventre ouvert par les longues fiches de fer qui servent d'éperons à leurs cavaliers. Ces animaux passent la nuit en plein air, debout sur leurs jambes, ou attachés par les pieds à un piquet; jamais ils ne sont ni frottés, ni étrillés.

Cependant, les chevaux de l'Algérie sont précieux pour le pays; pleins de vigueur et de souplesse, quoique mal nourris (2), ils galoppent, sans jamais s'abattre, au milieu des chemins les plus difficiles. Il est vrai qu'ils ne sont pas ferrés, ce qui contribue à assurer leur marche parmi les rochers et sur les pentes les plus escarpées (3). Aussi, quoique mal soignés, ils n'en sont pas moins estimés à leur valeur. Lorsque les Arabes veulent

(1) T. I, p. 251.

(2) L'avoine n'est pas cultivée en Afrique, l'orge y supplée; mais on ne donne souvent aux chevaux que de l'herbe hachée et quelques feuilles de roseaux. Poiret, t. I, p. 252.

(3) *Ibid.* 160, 252.

faire honneur à quelqu'un, ou lui donner une grande marque de reconnaissance, ils lui font cadeau d'une jument (1). Poiret ajoute même (2), ce qui me paraît incroyable, qu'il a connu un chef arabe qui, pour une jument, avait cédé au bey de Constantine près de dix lieues carrées de terre cultivée.

C'est surtout dans les montagnes, suivant Solin (3), que les Numides élevaient des chevaux. Békri (4) vante la vigueur et la légèreté de ceux du mont Auras. Desfontaines a trouvé (5) de belles races dans les plaines qui s'étendent à l'est du Jurjura, entre cette chaîne de montagnes et Constantine. Enfin, aux environs de cette ville, on trouve les meilleurs chevaux de l'Algérie. Je tiens ce fait du général Damrémont, qui a reçu ce renseignement lors de sa résidence à Bône.

Dans les grands travaux, les Arabes préfèrent le mulet au cheval. Ce produit bâtard de l'âne et de la jument doit avoir, en Afrique, une supériorité marquée, car les ânes de Barbarie ont à coup sûr les qualités distinctives de leur race à un degré aussi éminent que les chevaux du même pays. J'ai fait autrefois des recherches pour fixer *la patrie*

(1) Peyssonnel, Mss. lettr. XV, p. 35.
(2) Poiret, t. I, p. 169, 170.
(3) C. XXVI.
(4) Not. des mss. t. XII, p. 596.
(5) *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVII, p. 88.

de l'âne, et j'hésitais entre l'Afrique et l'Asie, ou plutôt je croyais cet animal commun aux deux continens (1). Je crois aujourd'hui pouvoir affirmer que la patrie de l'âne est l'Afrique. Depuis Pline jusqu'à Léon l'Africain, tous les écrivains qui se sont occupés de zoologie, ont parlé des ânes sauvages qui habitent cette partie du monde (2). Ces animaux sont très vites à la course, ils ne le cèdent en rapidité qu'aux chevaux de Barbarie.

Arrien (3) décrit, en témoin oculaire, la chasse de l'âne sauvage en Afrique; on peut conclure de là que la chair de cet animal était dès-lors recherchée par les Africains. Mécène, au rapport de Pline (4), établit l'usage de manger des ânons domestiques; mais après sa mort, ce mets perdit faveur, et la mode vint de manger des onagres de lait. Nous trouvons dans Léon l'Africain (5) la preuve que cette coutume s'est perpétuée au moins pendant quinze siècles. D'après ce voyageur, la chair de l'animal encore chaude a une odeur désagréable et un goût sauvage; mais si on la laisse réfroidir et qu'on la

(1) Mém. sur le genre *equus, Ann. des Sciences natur.* nº de septembre et octobre 1832, p. 49.

(2) Plin. VIII, 46. — Solin. ed. Salmas, p. 37, C. — Isidor. Orig. XII, 1.—Marmol. ed. Granada, 1573, fol. 25. Voyez aussi Elien, *Nat. anim.* XIV, 10.

(3) *De Venatione*, c. 24.

(4) Plin. VIII, 68.

(5) P. 752.

fasse bouillir ensuite pendant deux jours, elle est d'une saveur parfaite.

Un autre mets dont l'usage s'est perpétué, du moins dans la régence de Tunis, depuis les temps les plus reculés de l'histoire jusqu'à nos jours, c'est la viande de chien. Justin rapporte que Darius, roi de Perse, défendit, par un édit, aux Carthaginois d'immoler des victimes humaines, de brûler les corps des morts (1), et *de se nourrir de la chair de chien*. Shaw (2) assure que l'usage de manger du chien se retrouve à Biscara, dans le pays de Zab. Les femmes maures font usage de cette espèce de nourriture pour se donner de l'embonpoint (3). Je ne puis passer sous silence un fait curieux observé par Poiret (4), c'est que l'indifférence des Arabes pour les chiens, les mauvais traitemens qu'ils leur font essuyer, la privation de nourriture à laquelle ils les soumettent, ont fait perdre, en Barbarie, à cette précieuse race d'animaux, toutes les qualités sociales qui la distinguent en Europe. « Ce n'est plus, dit-« il, cet animal domestique, doux, carressant, fi-

(1) C'est ainsi qu'il faut corriger le passage de Justin qui porte *enterrer*. Voy. mes *Recherch. sur la topogr. de Carth.* p. 92, note 1.

(2) T. I, p. 168, tr. fr.

(3) *Mém. hist. sur Tunis*, par M. de Saint-Gervais, p. 185. — *Recherch. sur la topogr. de Carth.* p. 92, note 1.

(4) T. I, p. 253.

« dèle, plein d'ardeur pour les intérêts de son « maître, toujours disposé à le défendre, même « aux dépens de sa vie. Chez les Arabes, il est « cruel, sanguinaire, toujours affamé, jamais ras- « sasié; son regard est féroce, sa physionomie « ignoble et son aspect désagréable. » Il serait curieux pour la science d'apporter quelques couples vivans de ces chiens, choisis dans les provinces de Constantine et d'Oran.

Je ne dois pas entièrement oublier un des animaux les plus utiles aux Arabes de l'Algérie, par sa force, sa souplesse, sa vitesse dans la marche, sa patience infatigable, sa frugalité presque miraculeuse; je veux parler du chameau. Mais il ne faut pas se laisser tromper par cette dénomination générique qu'on applique indistinctement à tous les individus de l'espèce. Le chameau proprement dit, ou chameau à deux bosses (*camelus bactrianus*), est originaire du centre de l'Asie, et descend beaucoup moins vers le midi que le chameau à une seule bosse, ou dromadaire (*camelus dromedarius*), qui est répandu dans l'Arabie et dans tout le nord de l'Afrique (1). Du reste, comme cet animal est fort connu et que d'un autre côté il ne peut être d'une grande utilité dans le pays montueux des environs de Constantine, je m'abstiendrai d'entrer à son sujet dans de plus longs détails.

(1) Cuvier, *Règne animal,* t. I, p. 257, éd. 1829.

Disons un mot, en passant, de l'éléphant, cet animal plein d'intelligence et de courage dont les Numides tiraient autrefois un si grand parti dans leurs guerres. Le Bournou est aujourd'hui le point le plus septentrional de l'Afrique où l'on trouve des éléphans (1). Il est constant, néanmoins, par le témoignage des anciens auteurs, qu'il en existait jadis dans la Byzacène et la Mauritanie, et que les Carthaginois en tiraient des forêts de l'intérieur de l'Afrique septentrionale (2). Aux preuves qu'a rassemblées M. Dusgate pour établir ce fait, j'en ajouterai une seule qui me paraît décisive. Dans la dernière bataille livrée par Marius, près de Cirta, contre les forces réunies de Jugurtha et de Bocchus, l'armée maure et numide était composée de soixante mille hommes, qui tous avaient des boucliers faits de peau d'éléphant (3). On peut se faire une idée, d'après ce chiffre, de la quantité de ces animaux que devaient contenir les forêts de la Numidie et de la Mauritanie. Il serait à la fois curieux et utile de rechercher les causes qui ont entièrement chassé les éléphans des contrées de l'Afrique où les peuples de l'antiquité les rencontraient en si grand nombre.

(1) *Mémoire sur les éléphans*, par M. Dusgate, dans mes *Rech. sur la topogr. de Carth.* Append. II, p. 227 et suiv.

(2) *Ibid.* et Hérodot. IV, 191, ed. Schweigh. — Plin. VIII, 1. Solin. XXV. Appian, VIII, 9.

(3) Oros. V, 15.

Si de l'intérieur de l'Algérie nous nous transportons sur la côte, nous y trouvons dans la pêche du corail une source de richesse pour les futurs colonisateurs. Békri (1) place le principal siége de l'exploitation du corail à Mersa-Alkharaz, à l'orient de Bône. C'est probablement la petite ville de Mers-el-Djoun qu'Edrisi (2) place au nord de Béja et à une forte journée de cette ville. « Les habitans de Mers-el-Djoun, dit « Edrisi, vivent du produit de la pêche du corail. « Cette pêche est très abondante, et le corail y est su« périeur en qualité à tous les coraux connus.» L'auteur arabe décrit la manière dont il a vu pêcher le corail sur la côte d'Afrique; elle n'a pas changé depuis le treizième siècle, comme on peut s'en convaincre en la comparant à la description donnée par Hebenstreit, en 1732 (3). Léon dit simplement que c'est à peu de distance de Bône que l'on pêche la plus grande quantité de corail, et que le *roi* de Tunis, ne connaissant pas le moyen de tirer parti de cette précieuse matière, en a loué l'exploitation à des marchands génois. Cet auteur a voulu probablement désigner le Mers-el-Djoun d'Edrisi et le Mers-Alkharaz de Békri, dénominations qui doivent toutes deux s'appliquer à la même localité, et correspon-

(1) Not. des mss. t. XII, p. 510.

(2) P. 266, trad. Jaubert.

(3) *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVI, p. 68.

dent assez bien à la position du cap Rosa, où, d'après M. Bérard, le corail est le plus beau et le plus abondant.

C'est encore à l'Afrique septentrionale que nous devons la pintade. Cet oiseau qui, par la beauté de son plumage et le fumet exquis de sa chair, figure avec un égal avantage dans nos volières et sur nos tables, était connu des anciens sous le nom de *poule africaine* (1). Un fait assez curieux, que j'ai signalé dans un mémoire encore inédit sur l'agriculture de l'ancienne Rome, c'est que la pintade, élevée autrefois avec tant de soin chez les Grecs et les Romains, s'était perdue en Europe pendant tout le moyen-âge et n'a reparu que depuis que les Européens ont cotoyé l'ouest de l'Afrique en allant aux Indes par le cap de Bonne-Espérance (2). Poiret (3) dit que la pintade est très commune aux environs de Constantine.

Je terminerai cet article, déja trop long peut-être, par quelques observations sur les abeilles, dont le produit est un des principaux objets du commerce de la côte. Poiret a observé, en Barbarie, six espèces d'abeilles différentes. La mouche à miel proprement dite, y existe à l'état sauvage, et

(1) Varron, III, IX, 1, 18. Columelle, VIII, II, 1. Plin. X, 38.

(2) Buffon, t. III, p. 236.

(3) Poiret, t. I, p. 268.

dépose le fruit de son travail dans le creux des arbres et dans les fentes des rochers. Ce miel a une saveur délicieuse (1). Quant aux abeilles que les habitans du pays enferment dans des ruches, Poiret (2) décrit ainsi la manière dont elles sont élevées par les Arabes : « Ils rassemblent les mouches dans une « écorce de liége en forme de tuyau cylindrique, « qu'ils ont soin d'enduire de miel intérieurement. « Ils en ferment les deux extrémités, et ne laissent « qu'une petite ouverture pour donner passage à « l'essaim. Ces tuyaux sont étendus à plat, par terre, « et environnés de broussailles. Il est incroyable « combien on en tire de miel et de cire. Le pre« mier sert de nourriture aux Arabes, et le second « est un objet de commerce. »

L'Afrique septentrionale possède tous les animaux qui servent en Europe aux plaisirs de la chasse. Les sangliers surtout y sont très communs. On les y rencontre en troupes partout dans les broussailles, dans les forêts et particulièrement dans les lieux humides et ombragés. Moins féroces et moins défians qu'en Europe, ils se laissent approcher par l'homme, et la chasse en est conséquemment plus facile. Ils servent de nourriture aux grands animaux carnassiers contre lesquels ils ne peuvent se défendre (3). Cependant, s'il faut en croire le

(1) Poiret, t. I, p. 324 et 325.
(2) *Ibid.* p. 56.
(3) Poiret, *ibid.* p. 239 et suiv.

récit de Shaw (1), ils font quelquefois une belle résistance, et parviennent même à tuer leur ennemi avant de succomber. Il est arrivé souvent qu'on a trouvé un lion et un sanglier étendus morts l'un près de l'autre, tout couverts de sang et criblés de blessures.

L'Afrique est aujourd'hui la demeure favorite du lion, quoiqu'on en trouve quelques-uns dans la Mésopotamie et dans l'Inde. « C'est ici, dit Poiret (2), « qu'il faut l'admirer, c'est au milieu des forêts de « l'ancienne Numidie qu'il est noble et majestueux : « c'est là qu'il exerce son empire et qu'il se rend la « terreur de tous les animaux. » Les lions les plus féroces et les plus redoutables, s'il faut en croire Léon l'Africain (3), se trouvent entre Bône et Tunis. Ils s'élancent, sans hésiter, au milieu des troupeaux les plus considérables et ils affronteraient même une troupe de deux cents cavaliers. Mais quelque terrible que puisse être ce roi des animaux, il existe cependant pour l'homme des ennemis bien plus à craindre dans les forêts de la Barbarie. L'auteur que je viens de citer affirme déja que dans les montagnes où la température est plus froide, les lions sont moins féroces que sous les climats brûlans de la côte et du midi de l'Afri-

(1) T. I, p. 323, tr. fr.
(2) T. I, p. 78.
(3) P. 755.

que. C'est une opinion généralement répandue, et qui avait cours dans l'antiquité (1), que le lion se laisse attendrir par les prières et par les marques de respect et de soumission qu'on lui donne. Quoi qu'il en soit de cette croyance et de plusieurs autres du même genre que je ne reproduirai pas ici, il paraît certain que ce terrible animal n'est sanguinaire que lorsque la faim le presse et le domine. «Dans « l'état de satiété, dit Poiret (2), s'il rencontre un « un autre animal, il passe avec fierté sans se dé- « tourner, ou reste en place sans se déranger. L'at- « taque-t-on? Il dédaigne son ennemi : rarement il « se défend ; il se retire et ne fuit jamais. » La nuit, pour écarter les lions des lieux où ils sont campés, les Arabes allument de grands feux; ce moyen est, dit-on, infaillible si l'animal n'est pas pressé par la faim. Comme il serait trop dangereux de l'attaquer en face, les habitans du pays lui tendent des piéges, ou se postent dans un lieu caché pour tirer sur lui sans en être aperçus. Du reste, parmi les bêtes féroces, il n'en est peut-être aucune qu'il soit plus facile d'apprivoiser. Souvent, dans l'ancienne Rome, le char des triomphateurs était traîné par des lions (3); Carthage avait eu un général qui se servait de lions

(1) Plin. VIII, 19, t. I, p. 444.

(2) T. I, p. 79. Voyez la même observation dans Desfontaines, *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVI, p. 335.

(3) Plin. VIII, 19, t. I, p. 445.

pour le transport de ses bagages. Bérénice, Onomarque et Cléomène ont possédé des lions doux et caressans qui vécurent et mangèrent toute leur vie avec eux (1), et les temps modernes, s'il était nécessaire, confirmeraient, par des preuves nombreuses, le témoignage de l'antiquité (2).

On a peine à croire que l'ours, qui ne se plaît que dans les neiges et les glaces, ait jamais habité sous le climat brûlant de la Numidie. Pendant le consulat de Pison et de Messala, Domitius Ahenobarbus, édile curule, introduisit dans le cirque à Rome, cent ours de Numidie, *ursos numidicos*, et autant de chasseurs éthiopiens. Pline qui rapporte ce fait sur la foi d'autrui (3), s'étonne qu'on ait donné à ces ours l'épithète de numidiques, parce que, dit-il, il est certain que l'ours ne vit point en Afrique. Mais Saumaise a prouvé victorieusement que l'ours avait autrefois vécu dans la Numidie; il établit son opinion sur les témoignages précis d'Hérodote, de Strabon, de Virgile, de Martial, de Juvénal et de Solin (4). Suivant ce dernier auteur, les ours de Numidie sont mieux faits que les autres; ils ont le poil plus long, mais ils ont aussi le caractère plus féroce; aujour-

(1) Elien, V, 39, ed. Schneider.

(2) M. Horace Vernet a eu pendant trois ans une lionne de la province de Constantine, qui était aussi douce qu'un chien et qui couchait dans sa chambre.

(3) VIII, 54 t. I, p. 461.

(4) *Salmas. Plinian exerc.* p. 220, col. 2. et p. 221, col. 1.

d'hui, on ne trouve plus ces animaux que sur les sommets les plus élevés de l'Atlas, dans le royaume d'Alger, vers celui de Maroc (1). C'est l'espèce connue sous le nom d'ours brun. « Quelquefois, dit « Poiret, ils descendent dans les plaines. Pendant « mon séjour chez Ali-Bey, à la Mazoule, un Arabe « rapporta la peau d'un ours qu'il avait tué à la « chasse (2). »

Il suffira de signaler les autres espèces d'animaux féroces qu'on pourra peut-être rencontrer dans la province de Constantine. Les uns tels que le *dubbah* (la hyène) et le *dib* ou chacal, ne sortent de leur repaire que la nuit, et recherchent moins les êtres vivans que les cadavres ; les autres, tels que le lion, la panthère, le léopard, se montrent en général peu féroces et ne sont nuisibles à l'homme que lorsqu'ils sont provoqués. « Les montagnards de Constantine, « dit Léon, font, à cheval, la chasse au léopard. Ils « lui ferment toutes les issues. Lorsque l'animal, « courant de côté et d'autre, voit que tous les pas- « sages sont occupés par les chasseurs, il s'épuise « en longs détours et tombe bientôt sous les coups « de ses ennemis. Si le léopard s'échappe, le cava- « lier dont la négligence a favorisé sa fuite, est

(1) Poiret, t. I, p. 238.

(2) M. Ruppel, cité par G. Cuvier, dans les notes sur la trad. nouvelle de Pline, a trouvé des ours en Abyssinie. Voy. Hist. nat. de Pline, tr. nouv. t. VI, p. 456.

« obligé, d'après une coutume reçue dans le pays, de « donner un repas aux autres chasseurs. »

Mais ce ne sont pas toujours les animaux les plus redoutables par leur force et leur férocité dont les ravages sont le plus à craindre. La terre d'Afrique nourrit une multitude de scorpions et de reptiles dont les piqûres sont toujours dangereuses et souvent mortelles. « Les laboureurs de Numidie « sont obligés de travailler avec des bottines et « d'avoir le reste du corps couvert de peaux. Avant « de se coucher ils frottent d'ail les pieds de leurs « lits, et les entourent d'épines de paliure pour « se garantir des scorpions (1). » Békri (2) assure que les animaux de cette dernière espèce qu'on rencontre aux environs de Mésilah, sont si dangereux que leur piqûre est toujours suivie de la mort. Léon (3) signale dans les déserts de l'Afrique un serpent court, à la queue mince, au cou effilé, dont le venin est si dangereux, que l'amputation prompte de la partie blessée est le seul remède qui puisse prévenir les suites de la morsure. Bruce (4) a trouvé dans le sud de l'Afrique une quantité de cérastes ou vipères cornues et de scorpions. Un jour on a tué trente-cinq de ces derniers animaux

(1) Strabon, t. V, p. 469, trad. fr.

(2) Not. des manuscr. t. XII, p. 515.

(3) p. 763.

(4) *Travels to discover the source of the Nile*, t. I, *Append. p.* cclij, *ed. Edinburgh*, 1813.

dans sa tente, quelques instans après qu'elle eut été dressée. Il en existe dans la province de Constantine, au nord de l'Atlas, mais ceux-là, s'il faut en croire Shaw, ne sont pas fort dangereux; leur piqûre ne cause qu'une petite fièvre et un peu de *thériaque de Venise* fait bientôt passer la douleur (1).

Dans l'Algérie, comme dans tous les pays chauds, les moustiques se trouvent en troupes nombreuses; elles ne laissent aux hommes aucun repos pendant le jour et troublent cruellement leur sommeil pendant la nuit (2). Mais l'insecte le plus nuisible de ces contrées est sans contredit la sauterelle. Ces animaux, dit Léon (3), se montrent en vols si nombreux, que s'interposant comme un nuage entre la terre et le soleil, ils obscurcissent la lumière du jour. Ils rongent les arbres, les feuilles et les fruits. Avant de se retirer, ils déposent leurs œufs d'où sort ensuite une autre multitude de jeunes sauterelles qui dévorent tout, jusqu'à l'écorce des arbres, et produisent une grande cherté dans les grains, surtout en Mauritanie. Les habitans de l'Arabie déserte et de la Lybie, ajoute l'auteur africain, regardent comme un heureux événement l'arrivée des sauterelles, car après les avoir fait bouillir ou dessécher au soleil, ils les

(1) Shaw. t. I, p. 334, tr. fr.

(2) Desfont. *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVI, p. 339 et suiv. —Poiret, t. I, p. 339.

(3) P. 769.

broient en farine et les mangent. Je doute fort que la farine produite par ces insectes ainsi desséchés et broyés puisse remplacer celle que donneraient les moissons qu'ils détruisent, car ce n'est pas seulement aux arbres que les sauterelles font la guerre. Peyssonnel a vu des champs couverts de superbes épis, mais dans lesquels on aurait vainement cherché un grain de blé ; les sauterelles l'avaient tout dévoré. Ces insectes viennent du grand désert, et comme ils s'avancent toujours vers le nord, les Arabes pensent que la Méditerranée leur sert de tombeau. Shaw et Desfontaines semblent partager cette opinion. Le *Nautical Almanach* rapporte que sur les côtes d'Afrique un vaisseau anglais, poussé par un vent frais, s'est trouvé arrêté dans sa marche par un énorme amas de sauterelles qui venait de s'engloutir dans la mer ou qui s'opposait à l'action des voiles. Pline (1), qui décrit assez longuement les sauterelles d'Afrique, dit qu'elles passent souvent en Italie, où elles exercent de si grands ravages, que parfois les peuples, poussés par la crainte de la famine, ont recouru, pour arrêter leurs progrès, aux conseils des oracles.

Cependant, s'il faut en croire Peyssonnel, dont les observations méritent, je crois, une certaine confiance, lorsque ces insectes ont déposé leurs œufs, ils meurent et forment dans les champs

(1) XI, 35, t. I, p. 609.

plusieurs tas séparés, comme les tas de fumier que les cultivateurs déposent dans la campagne avant de les disperser sur la terre, de sorte qu'après avoir fait pendant leur vie des ravages inappréciables, les sauterelles peuvent encore après leur mort occasioner bien des maux par la puanteur qu'exhalent leurs dépouilles ainsi amoncelées (1).

Le même voyageur parle d'un autre insecte nommé *boubousis*, qui n'est pas moins funeste aux moissons que la sauterelle. « Il ressemble, dit-il, à « la dépouille d'une cigale, marche lentement, est « privé d'ailes et rend un bruit semblable à celui « d'un grelot. Cet animal cause un grand dégât lors- « qu'il donne dans un champ semé. »

Shaw rapporte (2) deux moyens employés par les habitans du pays pour arrêter les ravages des sauterelles. Tantôt ils creusent des fossés à travers leurs champs et leurs jardins et les remplissent d'eau, tantôt ils rangent sur une même ligne une grande quantité de bruyère, de chaume et d'autres matières combustibles et y mettent le feu à l'approche des sauterelles. Il est impossible que ces précautions soient complètement inutiles, comme l'affirme le voyageur anglais. Si elles n'arrêtent pas entièrement les ravages de ces insectes rongeurs, elles doivent

(1) Peyssonnel, mss. lett. XV, p. 13, 14.

(2) T. I, p. 332, trad. fr.

au moins les diminuer d'une manière sensible en en faisant périr un grand nombre.

Pline rapporte (1) une loi qui obligeait les habitans de la Cyrénaïque à faire la guerre aux sauterelles trois fois l'année : la première fois, en détruisant les œufs, la seconde en tuant les petits, la troisième en faisant périr les grandes. Dans l'île de Lemnos, chaque citoyen était obligé d'apporter aux magistrats une certaine mesure pleine de sauterelles qu'il avait tuées (2).

Mais la providence elle-même a placé le remède à côté du mal. « Quoique naturellement herbivores, « dit Poiret (3), les sauterelles se livrent, entre « elles, des combats continuels, et les vaincues sont « toujours dévorées, au moins en partie, par les « victorieuses. Elles sont encore la proie des ser- « pens, des lézards, des grenouilles, des singes et « de plusieurs oiseaux carnassiers. J'en ai trouvé « dans l'estomac du petit aigle, de la chouette et « du hibou. » Du reste, ce voyageur et Shaw (4) confirment ce que dit Léon de l'usage où sont les peuples d'Afrique de manger des sauterelles. Les Maures vont à la chasse de ces insectes comme nous allons à la pêche des grenouilles. Ils les font

(1) XI, 35, t. I, p. 609.

(2) *Ibid.*

(3) T. I, p. 309.

(4) Poiret, *ibid.* Shaw. t. I, p. 333, tr. fr. Voy. aussi Desfontaines, *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVII, p. 334.

frire dans un peu d'huile et de beurre, et les vendent à Tunis, à Bône, à Constantine, etc. Moins délicat que Poiret, le voyageur anglais a goûté des sauterelles salées et frites ; elles approchent, dit-il, du goût des écrevisses d'eau douce.

Si les singes sont utiles en Afrique en détruisant les sauterelles, d'un autre côté ils sont un véritable fléau pour les habitans dont ils ravagent les vergers et les cultures. Léon (1) y en a observé plusieurs espèces , entre lesquelles il cite la mône et le babouin. Ils sont, dit-il, en grand nombre dans les forêts de la Mauritanie, dans les montagnes de Bougie et de Constantine. Pour preuve de leur intelligence, il cite un fait qui est confirmé par le récit de Poiret (2). Ces animaux mangent les fruits sur l'arbre et le grain en épis. Lorsqu'ils ont envahi un verger ou un champ cultivé, plusieurs d'entre eux, postés à une certaine distance, font sentinelle : à la première apparence de danger, ils poussent un cri, et toute la troupe se sauve en un clin d'œil sur les arbres du voisinage. Les environs de Collo et de Stora sont infestés de cette race d'animaux destructeurs. Outre la mône et le magot, Poiret à observé en Barbarie une autre espèce de singe qu'il décrit ainsi (3) : « Le pithèque est un petit singe qui « n'a pas plus d'un pied ou un pied et demi de haut.

(1) P. 757.
(2) t. I, p. 257.
(3) *Ibid.* p. 258.

« Il est sans queue, sa face est aplatie ; lorsqu'on le « tourmente, qu'il est effrayé ou irrité, il grince des « dents et agite les mâchoires avec une grande vitesse. « Il s'apprivoise facilement ; il est même susceptible « d'une espèce d'attachement pour son maître. Ce « singe est très commun à Stora, du côté de Collo « et à Bougie. Nous ne le connaissons guère que « d'après les descriptions que nous en ont laissées les « anciens naturalistes ; mais M. Desfontaines en a « rapporté plusieurs des côtes d'Afrique, et a donné, « sur ce singe, les notions les plus exactes et les « plus intéressantes dans différens mémoires pré- « sentés à l'académie. »

« Les moineaux, dit Desfontaines (1), font aussi beaucoup de ravage dans le temps de la moisson ; ces oiseaux sont en si grand nombre dans certains cantons du royaume d'Alger, que les Arabes, pour les écarter, sont obligés de faire continuellement du bruit dans les champs ensemencés, lorsque le blé commence à mûrir ; encore ne peuvent-ils les empêcher de se répandre dans les plaines où ils mangent et font tomber une quantité considérable de grains. Les gerboises, et une autre espèce de rat connue sous le nom de gird, établissent leurs nombreux domiciles au milieu des champs ensemencés et font aussi beaucoup de dégât. »

(1) *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVI, p. 328, et t. XLVII, p. 334.

§ IX. *Géologie.*

Nous ne possédons que des notions fort incomplètes sur la géologie de l'Algérie en général, et de la province de Constantine en particulier. Les explorations des voyageurs modernes, qui peuvent seules nous guider dans cette matière, remontent toutes à une époque où les sciences naturelles, quoique déja assez avancées, n'avaient pas encore atteint ce degré de perfection où les ont portées des travaux plus récens. Aussi les indications qui nous sont fournies par le savant Desfontaines lui-même, ne doivent-elles pas être accueillies sans examen. Cependant il est presque le seul qui, avant la conquête d'Alger, se soit occupé de la configuration géologique de la régence. Je donnerai donc les résultats de ses observations, et je ne présenterai qu'avec beaucoup de réserve les inductions que me fournira la comparaison critique de ces résultats avec d'autres faits positifs solidement établis sur un concours suffisant de témoignages authentiques.

La province de Constantine est traversée de l'ouest à l'est par les deux chaînes parallèles du grand et du petit Atlas. Celle-ci commence près de Tabarca, sur les confins du beylick de Tunis, et se prolonge le long de la Méditerranée jusque dans le royaume de Maroc. La chaîne du grand Atlas

qui sert de limite au désert du côté du nord, s'étend parallèlement à la première depuis la grande Syrte jusqu'aux bords de l'océan Atlantique. Constantine est située entre les deux chaînes, au milieu d'un groupe de montagnes qui se rattache au petit Atlas. Elle domine de vastes plaines qui s'étendent au sud presque sans interruption jusqu'au mont Auras, et au sud-ouest, jusqu'au pied du Jurjura. La chaîne du petit Atlas, à partir du Djébel-el-Ouech, située au nord et à peu de distance de Constantine, est flanquée de deux contreforts; le premier court vers le nord perpendiculairement à la mer et se termine au cap Bougiarone. Le second se bifurque après avoir couru quelque temps vers l'est. Une de ses bifurcations suit le littoral jusqu'à Bône; l'autre s'en éloigne et se termine à dix lieues de la mer, au point où la Seybouse sort des montagnes. C'est à ce point que commence la vaste plaine qui aboutit d'un côté à Bône et de l'autre à Stora. A partir de cette dernière ville jusqu'à Bougie, la côte est montagneuse et escarpée (1). Ce superbe pays est entrecoupé d'une multitude de rivières et de cours d'eau qui coulent tous du sud au nord dans une direction plus ou moins perpendiculaire à la côte. Presque

(1) Voy. pour ces détails, Desfontaines, *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVII, p. 323. — M. Pellissier, *Ann. Algér.* t. II, p. 61 et suiv.

tous ces cours d'eau, qui ne sont pas réglés par le travail de l'homme, sont à sec en été et grossissent en hiver de manière à arrêter les voyageurs pendant des mois entiers.

Quant à la constitution physique du sol, on sent qu'elle doit varier à l'infini sur les divers points de l'Algérie. D'après les observations de Desfontaines (1), les rivières des environs du Jurjura ne roulent que des pierres calcaires dont quelques-unes sont rousses. Le sol, dans le Jurjura, est noirâtre et mêlé de petites pierres brisées ressemblant à de l'ardoise. Les masses de rochers sont de la même pierre ; elles sont disposées en couches ordinairement obliques, quelques-unes perpendiculaires. A gauche et à droite du défilé de la porte de Fer, les rochers sont composés de couches étroites et perpendiculaires, parallèles les unes aux autres ; ils s'élèvent, en quelques endroits, à 5 ou 600 pieds. Ces couches sont elles-mêmes composées de petites couches horizontales. Les pierres sont calcaires et d'une couleur noirâtre. Il y a beaucoup de couches écroulées les unes au milieu des autres ; celles qui restent s'élèvent, comme des pans de murailles, à une grande hauteur, et leur intervalle est occupé par des arbres. La partie de la plaine occidentale, qui est la plus voisine de Constantine, est d'un sol pierreux. Enfin,

(1) *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVII, p. 83, 85, 86, 87, 92.

les rochers sur lesquels est bâtie la ville, et ceux qui bordent le cours du Rummel, sont calcaires et composés de couches légèrement inclinées.

Le botaniste distingué dont j'invoque si souvent le témoignage avait présenté à l'académie des sciences un mémoire sur les plantes économiques qui croissent aux environs de Tunis et d'Alger (1). Dans cet opuscule, que je publierai incessamment avec les autres renseignemens écrits que le savant professeur nous a laissés sur l'Afrique septentrionale, on lit que le sol de l'Algérie est composé presque partout *d'une terre argileuse, mêlée de sables et de débris de végétaux.* Il ne me semble pas probable que les terrains argileux dominent dans la régence d'Alger. Le labourage, dans ces sortes de terrain, demande un déploiement considérable de forces et l'emploi d'une charrue qui creuse profondément le sol. Or j'ai déja parlé de la charrue qui est en usage dans l'Afrique septentrionale; elle n'ouvre pas la terre à six doigts de profondeur. Les terres argileuses sont, il est vrai, assez favorables à la culture du froment et des céréales (2), mais il faut que l'art vienne au secours de la nature; il faut que le sol, avant de recevoir la semence, soit convenablement divisé, préparé par des amendemens et des engrais;

(1) *Novv. Ann. des voy.* t. XLVII, p. 321 et suiv.

(2) Brard, *Dict. des sciences nat.* t. LIII, p. 222.

et ces précautions sont inconnues aux Arabes; Desfontaines lui-même le dit positivement (1).

En 1830, le dépôt de la guerre a publié un aperçu historique, statistique et topographique sur l'état d'Alger, à l'usage de l'armée expéditionnaire d'Afrique. Cet ouvrage ne renferme aucune citation. Mais il est dit, dans l'avant-propos, que les renseignemens qu'il contient sont basés sur les documens authentiques existant au dépôt de la guerre, notamment sur un travail préparatoire du lieutenant-général comte Loverdo, et sur la reconnaissance faite en 1808, par le capitaine Boutin, d'après l'ordre de Napoléon. J'emprunte à ce précis les détails suivans (2); mais, comme je ne puis savoir positivement à quelles sources ils ont été puisés, je ne prétends pas en garantir l'exactitude.

« Le sol de la régence d'Alger est formé, sur la
« côte, par des marnes et des sables marneux et par
« des calcaires compactes durs. Il est à présumer que
« ces dernières roches appartiennent à l'époque ju-
« rassique et reposent sur une couche de marne ar-
« gileuse très épaisse; le grand nombre de sources
« qui sourdent aux environs d'Alger rendent cette
« opinion assez probable.

« Dans le petit Atlas, les montagnes se composent
« de calcaire et de grès; mais les vallées, ainsi que

(1) *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVII, p. 331.

(2) *Aperçu histor.* etc. p. 85.

« la plaine du côté de la mer, sont sablonneuses. Le « sol est souvent imprégné de sel marin, et présente « même, dans les contrées voisines du Sahara, des « plaines entières recouvertes de cette substance. Il « contient, en outre, une quantité notable de nitrate « de potasse (salpêtre). Le flanc des collines est sil« lonné par de nombreux ravins qui n'ont de l'eau « que dans la saison des pluies.

« *Ordre de superposition des couches.* — L'ordre « de superposition des couches dans la chaîne des « montagnes du petit Atlas n'est pas connu. On « trouve çà et là des amas de sable plus ou moins « calcaire, renfermant des coquilles marines peu « différentes de celles qui vivent encore dans la Mé« diterranée(1). Quant aux collines du littoral, leur « base est formée par un calcaire assez dur, recou« vert, sur plusieurs points, par un terrain ter« tiaire moderne, analogue à celui des collines « sub-appennines, et dans lequel les eaux ont « creusé un grand nombre de ravins. »

« Le terroir de l'Algérie est si léger, dit Shaw (2), « qu'une paire de bœufs ordinaires peut sans peine « en labourer un acre (40 ares) par jour, même

(1) Pomponius Mela dit qu'on trouve des arêtes de poissons fossiles, des fragmens d'huîtres et de murex assez avant dans l'intérieur des terres, au sud d'Icosium (Alger). Pomp. Mela, I, VI, 13, 16.

(2) t. I, p. 295, trad. fr.

« dans les endroits où il est le plus fort. Sa couleur « varie : dans les plaines de *Zeidoure* il est noi- « râtre, et dans celles d'*Elmildegah* et ailleurs il « tire sur le rouge. » M. W. Shaler, consul-général des Etats-Unis à Alger, en 1823, confirme mot pour mot les observations de Shaw; voici ses expressions (1) : « Le sol de cette partie de l'Afrique « n'a rien perdu de sa fécondité, autrefois si re- « nommée. Sa couleur varie : elle est noire dans « certaines parties, rouge dans d'autres, mais c'est « partout la même fertilité. »

Les observations géologiques les plus récentes sont dues au zèle de M. Rozet, capitaine d'état-major. Malheureusement cet officier distingué, qui a choisi Alger pour centre de ses recherches, nous donne peu de détails sur la province de Constantine. Il nous apprend cependant (2) que les points les plus élevés du petit Atlas sont sur le territoire des Mouzaya et des Beni-Salah, tribus nomades qui habitent à l'est de Constantine. Ce sont des sommets arrondis qui atteignent jusqu'à 1650 mètres au-dessus de la Méditerranée et 1400 mètres au-dessus de la

(1) *Esquisse de l'état d'Alger*, p. 12, tr. fr.

(2) *Nouv. Ann. des voy.* t. LX, p. 367. Voyez l'ouvrage de M. Rozet, intitulé : *Voyage dans la régence d'Alger, ou Description des pays occupés par l'armée française en Afrique*, etc. 3, vol. in-8º avec Atlas. Paris, 1835, Arthus-Bertrand.

plaine qui s'étend à leurs pieds. M. Rozet trouve, dans une longueur de 30,000 mètres, limite de l'observation, la masse des montagnes composée de marnes schisteuses, alternant avec des strates de calcaire marneux. Les premières ressemblent à notre liais d'Europe; elles se durcissent à mesure qu'elles approchent de la crète, et passent, sur le versant sud des montagnes des Beni-Salah, à un phyllade, véritable ardoise, phénomène déja observé par M. Elie de Beaumont, dans les Alpes de la Tarantaise. Ici les restes organiques sont extrêmement rares : pas une seule impression végétale. Tout le pays, au sud du petit Atlas, est occupé par un terrain de grès tertiaire subatlantique qui recouvre la marne bleue et paraît peu propre à la végétation. On y rencontre de grandes huîtres fossiles. En jugeant, dit-il, par analogie des formes des collines, on peut présumer que le terrain tertiaire doit s'étendre jusqu'au grand désert et remplir tous les bassins compris entre les diverses chaînes de montagnes tracées sur la carte de M. le colonel Lapie.

Les pierres noires observées par Léon l'Africain dans les édifices de Constantine et dans le pavé de la voie romaine qui conduit de cette ville à Stora, m'avaient déja fait soupçonner l'existence de terrains volcaniques dans cette partie de la régence d'Alger. A quelques lieues à l'ouest d'Oran, M. Desfontaines a trouvé des rochers d'une pierre légère, noirâtre, poreuse comme une éponge, qui lui a paru être une

lave de volcan (1). Une autre observation plus précieuse pour nous, parce qu'elle a été faite dans le rayon même que nous embrassons, est celle de l'abbé Poiret, qui assure avoir reconnu des traces positives d'anciens volcans non loin de la Galle, au milieu du pays habité par la tribu des Nadis.

Dans une question aussi importante que celle qui nous occupe, le petit nombre de renseignemens écrits que nous possédons me fait une loi de n'omettre aucune des indications propres à diriger et à faciliter les recherches futures. Jusqu'ici, les observations géologiques ont dû être extrêmement bornées dans l'Afrique septentrionale. Celui qui aurait voulu s'y appliquer, aurait été considéré comme un traître se livrant à des recherches secrètes dans le but de nuire au pays, ou comme un magicien courant à la découverte des trésors cachés. Tel est le motif qui empêcha le naturaliste Poiret de pousser aussi loin qu'il aurait voulu ses explorations minéralogiques et géologiques sur le sol de la régence. Les détails qu'il a pu recueillir ne sont pourtant pas sans intérêt. « L'aspect des côtes de la Numidie, « dit-il (2), depuis le cap Nègre, par-delà l'île de la « Tabarque (Tabarka), jusqu'aux Sept-Caps, après « le golfe de Bône, est effrayant par les rochers af- « freux qui tombent à pic dans la mer. A Tabarque,

(1) *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVI, p. 343.

(2) Poiret, t. II, p. 276 et suiv.

« au cap Roux (cap Rouge), au cap de Fer et vers les « Sept-Caps, ces rochers sont d'un grès grossier, jau« nâtre, noir ou brun, divisés en grandes masses irré« gulières... Les côtes des environs de la Calle, du cap « Rose, ont un aspect bien plus lugubre encore. Un « grès à filtrer et presque noir, que l'eau a percé d'un « millier de trous, n'offre à sa surface que des « pointes aigües et tranchantes. . . . Le séjour de « l'eau sur le sommet et dans les creux de ces ro« chers, y forme peu à peu des ouvertures circu« laires, semblables à celles des puits, qui percent le « rocher d'outre en outre; ces ouvertures sont très « souvent incrustées intérieurement d'une couche « épaisse d'un pouce et plus, d'une substance fer« rugineuse rouge ou brune. J'ai retrouvé, à près « d'un demi-quart de lieue dans les terres, ces mê« mes rochers avec des trous comme ceux que je « viens de décrire, mais remplis de terre; preuve « évidente que la mer a peu à peu abandonné ses an« ciennes bornes en s'éloignant des côtes, et qu'elle « était autrefois bien plus avancée dans les terres.

« A Bône et à quelques lieues aux environs, les « rochers sont quartzeux, mélangés de beaucoup « de *mica*. Il y a aussi, du côté du port Génois, « des carrières de gypse. Les Maures de Bône en « font du plâtre et tirent leur chaux des pierres « calcaires dont on rencontre quelques veines dans « les montagnes des environs.

« Les couches sont généralement inclinées du

« sud au nord, et se précipitent dans la mer. Le « sable que l'on trouve sur les côtes est tantôt très « blanc et très fin; alors les rochers voisins sont « abondans en grès; tantôt il n'est composé que de « particules grossières et quartzeuses, qui parais- « sent former le grès à filtrer. Ailleurs, le sable est « noir, micacé, jaune, ferrugineux, ocracé, selon la « nature des terrains qui bordent le rivage.

« J'ai trouvé peu de fossiles sur les côtes; mais « dans l'intérieur des montagnes, du côté de Cons- « tantine, et vers le désert, les cames pétrifiées, « les peignes et plusieurs autres bivalves sont plus « communes.... A mesure qu'on quitte la côte et « qu'on s'avance vers l'Atlas, les montagnes de- « viennent calcaires et ensuite quartzeuses. L'on y « trouve une espèce de spath cubique rhomboïdal, « dans l'intérieur duquel le vert, le jaune et le « blanc sont disposés par couches régulières... Il « y a aussi des veines de spath pesant dans les fen- « tes des montagnes qui sont à mi-chemin de Bône « à Constantine.

« Le fer est la substance la plus commune que « j'aie remarquée dans cette chaîne de montagnes « qui s'étend depuis Tabarque jusqu'au-delà de « Bône. Il s'y présente sous toutes sortes de formes; « il est mêlé à la terre glaise, qu'il colore forte- « ment en rouge, à l'argile, qu'il teint en un jaune « très brun, au sable qu'il noircit; dans les ravins, « il dépose un ocre pulvérulent d'un rouge de sang:

« les fissures des grès sont remplies d'une subs-
« tance noire, ferrugineuse, les pierres en sont
« souvent incrustées. Sur plusieurs de ces monta-
« gnes, j'ai rencontré fréquemment des restes de
« volcans éteints, des scories, des espèces de pier-
« res ponces noirâtres, quelques laves et diverses
« substances que le feu avait évidemment changées
« ou vitrifiées. Les montagnes qui avoisinent la
« Calle, et qui s'avancent dans le pays des Nadis,
« sont presque toutes volcaniques. »

Je dois ajouter que les nombreuses sources bitumineuses chargées de particules de soufre et de minéraux, semblent encore confirmer l'existence de terrains volcaniques dans les environs de Constantine.

A peu de distance de Sour-Guslan (l'ancienne Auzia) est une fontaine appelée Aïn-Kitran, la source du Goudron. Les Arabes prétendent que cette fontaine leur a été accordée miraculeusement par leur premier père, et ils se servent du bitume qui en découle pour oindre leurs chameaux au lieu de goudron ordinaire (1). A un peu plus d'une journée de distance de Constantine, vers l'ouest, dans un lieu nommé Srama, Desfontaines (2) a trouvé une source d'eau minérale très chaude. Tous les lieux désignés sous le nom d'*Hammam*, contiennent des

(1) Shaw, t. I, p. 105, tr fr.

(2) *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVII, p. 90.

eaux de même nature. Il faudrait vérifier si les terrains qui avoisinent ces sources sont de formation volcanique. Il ne saurait y avoir de doute pour le sol qui environne les bains d'Hammam-Meskoutin, dont Poiret fait ainsi la description (1) :

« Après avoir passé une suite de montagnes qui « tiennent à l'Atlas, n'ayant d'autre chemin que « des rochers très escarpés, des abîmes profonds, « des forêts sombres et désertes, des gorges ex- « trêmement dangereuses, nous descendîmes en « pente douce dans un large vallon où se trouvent « les eaux bouillantes. Une vapeur épaisse et noire « sort de ces gorges profondes et vicie au loin « l'air des environs. Le terrain calciné et brûlant « faisait, à chaque pas, soulever nos chevaux. Au « lieu d'une eau pure et limpide, il ne sort du sein « de la terre que des eaux brûlantes roulant le bi- « tume et le soufre. Elles bouillonnent au sommet « de petites élévations d'où elles s'échappent par « des ouvertures circulaires d'environ deux pieds « de diamètre, tombent en nappe, et forment un « petit ruisseau qui coule au bas du vallon et gros- « sit dans sa course. Nous pénétrâmes jusqu'au cra- « tère (ce sont les ouvertures circulaires dont je « viens de parler). Nous y recueillîmes de très belles « productions, particulièrement des dépôts calcaires « (de l'arragonite) de différentes figures, en étoiles,

(1) T. I, p. 154 et suiv.

« en champignons, en aiguilles. Ils approchent « beaucoup de la zéolite, et forment, comme elle, « une gelée dans l'acide nitreux..... Nous en re« tirâmes encore de belles stalactites, du soufre et « du vitriol natif. Dans les endroits où l'eau bouil« lonne avec plus de force, le mercure monte quel« quefois jusqu'au 76e degré (Réaumur) (1) Il « baisse à mesure que la surface de l'eau s'élargit « et offre plus de contact à l'air extérieur. L'on « rencontre, de distance à autre, de grosses pyrami« des en pierres calcaires dont la formation se de« vine aisément. L'eau, jaillissant autrefois à leur « sommet et tombant en nappe, a peu à peu « miné la terre des environs et formé ces pyrami« des naturelles. L'on trouve encore sur plusieurs « d'entre elles d'anciens cratères bouchés ou presque « détruits.... L'espace qu'occupent ces différentes « sources, est d'environ douze cents pieds tant en « longueur qu'en largeur. »

Tous ces détails se retrouvent dans le récit de Shaw (2). Ce voyageur ajoute que les Arabes regardent les pyramides d'Hammam-Meskoutin, comme des pétrifications des tentes de leurs ancêtres, ce qui peut donner une idée de leur dimension.

(1) Un morceau de viande y cuit en cinq minutes. Hebenstreit, *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVI, p. 64.

(2) T. I, p. 299 et suiv. tr. fr.

Hebenstreit assure qu'elles ont *six pieds de hauteur et plus.*

Des pyramides du même genre et d'une formation analogue, ont été observées et décrites par M. Charles Texier, déja si avantageusement connu par sa belle exploration de l'Asie mineure. Elles se trouvent dans tout le territoire de la ville d'Urgub, située, au sud du mont Argée, dans un *terrain volcanique* dont la nature change depuis la scorie sonore et ferrugineuse, jusqu'au tuf tendre et ponceux qui forme presque toujours la couche supérieure. La hauteur des pyramides varie d'un jusqu'à cent mètres; la ville d'Urgub elle-même n'est presque entièrement composée que de ces formations singulières, dans lesquelles les indigènes se sont creusé des habitations.

Une exploration scientifique peut seule nous mettre à même d'établir une opinion certaine sur la nature du terrain de l'Afrique septentrionale. Tout ce que j'en ai dit jusqu'ici ne doit être considéré que comme une indication dont le but est de diriger et de faciliter les recherches futures. Je ne dois pas oublier un renseignement qui nous est fourni par l'excellent mémoire encore inédit de M. le capitaine Bérard. A l'ouest de Collo, il existe une montagne conique de 200 mètres d'élévation, qui ressemble à un volcan éteint : M. Bérard la nomme Roumadia. Une autre située dans la même direction, mais un peu plus avant dans les terres,

porte le nom de Coudiat; elle est aussi de forme conique, de la hauteur de 590 mètres, isolée, facile à reconnaître dans toutes les positions; elle est composée de trachytes et de basaltes.

Le territoire de l'Algérie est presque partout rempli de sel et de nitre (1). Les sources salées, les sebkas ou lagunes salées se trouvent en grand nombre dans tous les districts. Les eaux de plusieurs rivières sont imprégnées de sel, et souvent leurs bords, à deux ou trois brasses de profondeur, sont tout couverts en été de morceaux de sel ou de nitre (2). La terre, en plusieurs endroits, est imprégnée de salpêtre (nitrate de potasse) que les habitans savent extraire et préparer. Shaw et Desfontaines ont décrit les procédés qu'ils emploient (3). Ce mélange considérable de particules nitreuses et salines ne serait-il pas une des principales causes de l'extrême fertilité du sol de la régence? Telle est la question que pose, sans la résoudre, le savant Desfontaines (4) et à laquelle Shaw et Shaler (5) n'hésitent pas à répondre affirmativement. Elle se réduit à savoir si le sel, le salpêtre, le soufre, le bitume, les molécules ferrugi-

(1) Shaw, t. I, p. 295, tr. fr. Shaler, p. 12, tr. fr.

(2) Shaw, *ibid.*

(3) Shaw, t. I, p. 298. Desfontaines, *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVII, p. 153.

(4) *Ibid.* p. 331

(5) Shaw, t. I, p. 295, et Shaler, p. 12.

neuses, le vitriol peuvent servir d'engrais naturel et remplacer avantageusement l'engrais végétal ou animal dont les Arabes ne font point usage.

Tout le monde connaît, relativement à la végétation, les effets du gypse (qui est un composé de chaux et de soufre), lorsqu'il est employé comme engrais. Le résidu des salines est classé par Thaer (1) au nombre des engrais les plus actifs. Le même auteur assure (2) que le sel commun (muriate de soude), lorsqu'il a été lavé par les pluies, et que peut-être il a été décomposé en partie par l'*humus*, donne, pendant les années suivantes, beaucoup de force à la végétation. « Les essais, continue Thaer, faits « sur l'emploi du salpêtre employé en très petite « quantité, ont présenté des résultats beaucoup plus « sensibles que ceux qu'on obtient par le sel com- « mun; mais, dans l'usage ordinaire, l'emploi de ce « moyen est impraticable, aussi n'en parlons-nous « ici que parce que cette circonstance démontre la « *fertilité des terrains qui produisent spontanément* « *du nitrate de chaux.* » De nombreuses expériences ont prouvé que le vitriol (sulfate de fer), a une grande influence sur la végétation, lorsqu'il est intimement combiné avec le charbon, ou même avec l'*humus* qu'il rencontre dans le sol. « Les

(1) *Principes raisonnés d'Agric.* tr. fr. t. II, p. 264.

(2) *Ibid.* p. 258.

« grands et incontestables effets, dit Thaer (1), que « produisent le *charbon de terre* et la *tourbe* imprégnée de vitriol, doivent engager à faire des fouilles « pour en découvrir, et à employer ces substances « pour l'amendement des terres. »

§ IX. *Climatologie.*

Comme les questions de la constance de la température du globe terrestre, celle de l'influence des déboisemens et des défrichemens sur cette même température, acquièrent aujourd'hui une grande importance, je rassemblerai dans les auteurs anciens et modernes, toutes les observations qui me semblent pouvoir être comparables, et j'appellerai sur ce point l'attention des savans, des ingénieurs géographes, et des officiers d'artillerie et du génie qui pourront se livrer à ces recherches.

Salluste nous dit (2) que, de son temps, l'Afrique septentrionale était dénuée d'arbres, comme elle l'est encore aujourd'hui, que les pluies y étaient rares, et que la disette d'eau s'y faisait habituellement sentir; *ager arbori infecundus*, *cœlo terraque penuria aquarum.*

Selon Pline (3), deux vents changent de nature suivant les climats. L'*Auster* (vent du sud), humide

(1) *Ibid.* p. 260.
(2) *Bell. Jug.* 20.
(3) XVIII, 76, t. II, p. 145.

et chaud en Italie, est sec en Afrique où il amène un temps serein mais brûlant. L'aquilon (vent du nord) amène les pluies. Ce fait est confirmé par tous les voyageurs, depuis Peyssonnel jusqu'à Desfontaines (1), et par toutes les observations faites sur les lieux depuis la conquête d'Alger. Dans l'Afrique septentrionale, dit le même auteur latin (2), il est inutile de planter la vigne à l'aspect du midi; la chaleur du climat rendrait même cette exposition insalubre pour le vigneron. Lorsqu'on taille la vigne et les arbres, on n'a pas besoin de prendre une précaution qui est indispensable dans les pays plus septentrionaux, celle de tourner vers le sud les coupures des branches.

Un autre passage très curieux de Pline (3), extrait des mémoires de Suetonius Paulinus, qui avait gouverné les Mauritanies, indique sur la côte de la Mauritanie Tingitane, près de Sala, par 34° de latitude, la coexistence de la culture en grand du palmier et de la vigne. *Extant vestigia habitati quondam soli, vinea-*

(1) Voyez entre autres Peyssonnel, Mss. lettre X, p. 2, Mém. de Desfontaines sur les plantes économiques qui croissent dans les régences de Tunis et d'Alger. *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVII, p. 326.—Shaler, p. 11 et 12.

(2) L. c.

(3) V, 1, t. I, p. 242. Solin dit la même chose en parlant de la partie du mont Atlas située près de Lixos : *Habitatus ante, ut indicat loci facies, quondam cultu exercita, in qua usque adhuc vitis et palmæ extat vestigium.* Solin, c. 24.

rum palmetorumque reliquiæ. C'est peut-être le point le plus méridional où la vigne puisse produire du vin. C'est en même temps la limite septentrionale de la parfaite maturité des fruits du dattier, et ce sera une observation propre à déterminer la constance de la température du globe, qu'on pourra ajouter à celles que M. Arago a rassemblées (1), si elle est confirmée, pour l'époque actuelle, par les consuls européens qui résident sur les côtes de l'empire de Maroc.

Je traduirai en entier le chapitre de Léon sur le climat de la Barbarie, parce qu'il peut être utile de comparer avec l'état actuel de ce climat, des observations qui datent de trois siècles (2).

« Dans presque toute la Barbarie, dit-il, les pluies « et le froid commencent au milieu d'octobre (3). « En décembre et janvier, le froid devient un peu « plus intense, mais seulement le matin ; du reste « il n'est pas assez fort pour qu'on ait besoin d'allu- « mer du feu. Le froid diminue en février, mais le « temps est si inconstant que le vent y change cinq « ou six fois par jour. En mars, les vents d'ouest « et de nord-est soufflent avec impétuosité ; tous les

(1) *Annuaire du Bureau des Longitudes de* 1834 ; notice scient. sur l'état thermométrique du globe terrestre, p. 204 et suiv.

(2) Léon, p. 76 et suiv.

(3) Desfontaines confirme ce fait dans son Mém. sur les plantes économiques de la régence d'Alger et de Tunis. *Nouv. Ann. des Voy.* t. XLVII, p. 325.

« arbres se couvrent de fleurs (1). En avril se
« nouent presque tous les fruits; la fin de ce mois
« et le commencement de mai donnent des cerises
« mûres. A la mi-mai on cueille des figues, et dans
« quelques lieux, à la mi-juin, on trouve des raisins
« mûrs. Les poires, les oranges et les prunes attei-
« gnent leur maturité en juin et juillet. Les figues
« d'automne (c'est-à-dire la deuxième récolte) mû-
« rissent en août. Mais c'est en septembre que les
« figues et les pêches sont le plus abondantes. Après
« la mi-août, on fait sécher une partie des raisins
« au soleil. Avec le surplus des grappes on fait du
« vin et du moût, surtout dans la province de Rifa
« (la côte de Maroc qui borde le détroit de Gibral-
« tar). En octobre, on recueille le miel, les grenades
« et les coings, en novembre, les olives qu'on abat
« à coup de gaules, quoiqu'on sache que ce pro-
« cédé est nuisible aux arbres : mais les oliviers sont
« si élevés qu'on ne peut atteindre les fruits avec
« des échelles ordinaires. Il y a une espèce de

(1) Desfontaines fait la même observation, *ibid.* p. 326. Poiret, t. I, p. 190, remarque que sur la côte la plupart des arbres sont inclinés vers le S.-E., et que le vent le plus violent et le plus commun est le N.-O. « L'inclinaison des arbres, ajoute-t-il, ne serait-elle pas un moyen pour un voyageur de juger quels sont les vents les plus forts qui règnent dans un canton ? » Le même voyageur indique, au commencement de février, une végétation assez avancée, *ibid.* p. 183.

« grosses olives impropres à faire de l'huile et que « les habitans mangent lorsqu'elles sont mûres (1). « Les Africains comptent le printemps du 15 fé- « vrier au 18 mai ; pendant cette période, ils ont « une température très douce. Si du 25 avril au « 5 mai il ne tombe pas de pluie, ils en tirent un « mauvais augure pour leurs récoltes (2). L'été « dure pour eux depuis le 19 mai jusqu'au 16e jour « du mois d'août, période pendant laquelle l'air est « extrêmement chaud et le ciel constamment se- « rein (3). Si par hasard il tombe de la pluie en « juillet et août, tout l'air est infecté et donne aussi- « tôt naissance à des fièvres pestilentielles, dont « il est bien difficile de guérir lorsqu'on en est atta- « qué (4). Ils comptent l'automne du 17 août jus-

(1) Desfontaines ajoute, *sans être assaisonnées*, *ibid.* p. 350. Pline parle aussi de ces olives douces qui, étant séchées, sont meilleures que les raisins. Elles sont très rares, ajoute-t-il, et ne se trouvent qu'en Afrique et dans les environs de Mérida, en Portugal. Plin. 4, XV, t. I, p. 735.

(2) Il est nécessaire que les pluies continuent jusqu'au commencement de mai. Lorsque les sécheresses commencent à régner avant ce temps, les plus belles moissons sont perdues. Desfontaines, *ib.* p. 330.

(3) On trouve une observation analogue dans le Mémoire cité de Desfontaines, *ibid.* p. 326.

(4) La même cause produit le même effet dans l'*agro romano* et les maremmes toscanes où je l'ai observé plusieurs fois.

« qu'au 16 novembre. En août et septembre la « chaleur diminue. L'époque comprise entre le « 15 août et le 15 septembre est appelée *le four* de « toute l'année, parce que c'est alors que mûrissent « les figues, les coings et les autres fruits du même « genre. Enfin, ils comptent l'hiver depuis le 15 no- « vembre jusqu'au 14 février. Les labours se font « en octobre sur les montagnes, dans les plaines à la « fin de novembre (1). Les Africains regardent « comme les plus chauds de l'année les 40 jours qui « suivent le 12 juin (2), et comme les plus froids ceux « qui commencent au 12 novembre. »

Du reste, sur les côtes de l'Afrique septentrionale on souffre rarement de l'excès du froid ou de celui de la chaleur. Pendant 12 ans que Shaw est demeuré à Alger, il n'a vu que deux fois le thermomètre à la gelée, et alors toute la campagne fut couverte de neige; le mercure ne montait *à la grande chaleur* que lorsque le vent soufflait du côté du grand désert. « L'on peut juger, ajoute Shaw (3), « de l'égalité de la température de ce climat, parce

(1) Il arrive néanmoins qu'on ne sème le blé que dans le mois de décembre ou même de janvier, lorsqu'il ne commence à pleuvoir que dans cette saison. Desfontaines, *ibid.* p. 328.

(2) Cette opinion est conforme aux observations consignées dans le mémoire de Desfontaines, *ibid.* p. 326.

(3) T. I, p. 281, tr. fr.

« que le baromètre ne varie, quelque temps qu'il « fasse, que d'un pouce et 3/10, c'est-à-dire depuis « 29 pouces 1/10 jusqu'à 30 et 4/10. » Le même auteur porte (1) la quantité moyenne de pluie qui tombe à Alger dans une année, à 27 ou 28 pouces. La moyenne qu'il donne, d'après les observations faites en 1730, 31, 32 et 33, années pendant lesquelles il tomba des pluies extraordinaires, serait de 37 pouces 1/2. Desfontaines, d'après les renseignemens que lui a fournis un missionnaire dont les observations embrassaient plusieurs années consécutives, estime qu'il tombe à Alger, terme moyen, de 30 à 36 pouces d'eau par année.

Notre savant botaniste a aussi fait des remarques thermométriques dans la régence d'Alger. Il y gèle rarement, dit-il, au milieu de l'hiver, et le thermomètre de Réaumur se maintient ordinairement, dans cette saison, à 8 ou 10 degrés au-dessus de zéro. Au temps des grandes chaleurs, le mercure, au milieu du jour et à l'ombre, se soutient toujours depuis 26 jusqu'à 32 degrés (2). D'après ces données, la température moyenne serait de 19° Réaumur, qui correspondent à un peu plus de 23° centigrades. Nous avons aujourd'hui des observations plus précises. D'après un tableau inséré dans l'introduction

(1) T. I, p. 283, tr. fr.

(2) Desfontaines, Mém. sur les plantes écon. *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVII, p. 325 et suiv.

du *Dictionnaire géographique universel* publié par Ch. Picquet, la température moyenne, à Alger, pendant l'hiver, est de 16 degrés 4/10 au-dessus de zéro; pendant l'été, de 26 degrés 8/10, et pour toute l'année, de 21 degrés 6/10.

Mais toutes ces observations ont été généralement faites sur les côtes, et ne peuvent convenir à la situation de Constantine. Là, pendant l'hiver, le climat est rude et glacé. Une funeste expérience supplée pour nous au silence des voyageurs; car, il faut le dire, le point qu'il nous importe le plus de connaître est précisément celui qui n'a été l'objet d'aucune investigation. Si, dans la dernière expédition, l'on avait laissé un baromètre à Bône, si on avait exactement observé et noté les indications de l'instrument, et qu'on en eût porté un autre dans la marche de Bône à Constantine, la différence entre les deux baromètres correspondans, nous donnerait la hauteur absolue des divers points de la route et des plateaux de Mansouria et de Coudiat-Ati qui touchent à Constantine. Mais puisqu'on a négligé ce moyen direct d'exploration (ce qui prouve, pour le dire en passant, que désormais la science doit toujours marcher à la suite de la guerre), je suis forcé de procéder par inductions, mais je tâcherai de les rendre aussi exactes et aussi précises que possible.

Le dattier ne croît pas à Constantine, du moins les fruits n'arrivent pas à leur maturité. Les dat-

tes y sont apportées du midi de l'Afrique (1). Le latanier y vient, mais il y est, dit-on, maigre et rabougri. Cependant ces deux arbres croissent, le second dans la Provence, le premier sur les côtes de Gênes et même à Rome, où il s'élève à une grande hauteur. A Alger, dit M. Arago (2), dont la température moyenne est d'environ 21° centigrades, les dattes mûrissent bien, quoique inférieures en qualité à celles du midi de l'Afrique.

A Milah, près de Constantine, les pommes et les poires, originaires du nord de la France et du midi de l'Allemagne ont une saveur excellente; la ville même a tiré son nom de l'abondance de ces fruits; tandis que selon M. Desfontaines (3), ces arbres fruitiers importés de l'Europe ont dégénéré sur la côte.

A Média, qui est moins éloignée de la côte que Constantine, cactus, agavés, grenadiers, orangers, ont disparu, ce sont nos arbres de France qui les remplacent. On se croirait, dit M. Rozet (4), dans

(1) « Même à Mésilah, dit Shaw, par 34° 1/2 lat. et dans « tous les lieux qui sont sur les bords du Sahara, l'air est « trop froid pour que les dattiers y puissent croître; les « vergers n'ont que des pêchers, des abricotiers, etc. » Shaw, t. I, p. 140.

(2) *Ann. du Bureau des longitudes*, année 1834, p. 206.

(3) *Nouv. Ann. des voy*. t. XLVII, p. 353.

(4) Extrait du voyage dans la régence d'Alger. *Nouv. Ann. des Voy*. t. LX, p. 386 et suiv.

la Bourgogne, au milieu d'un des bourgs de la côte châlonnaise.

La vigne croît et mûrit très bien sur les côtes septentrionales et dans le midi de l'Afrique. Columelle (1) nomme les vignes de la Lybie, dont le fruit, peu propre à la vendange, se vendait pour être mangé. Pline (2) vante celles de Tacapé qui produisaient ordinairement deux fois l'année ; aucun écrivain ancien, aucun auteur arabe, aucun voyageur moderne ne parle des vignes de Constantine. C'est peut-être les environs de cette ville que Pline avait en vue, lorsqu'il disait (3) que la nature avait refusé aux terres d'Afrique l'huile et le vin, mais qu'elle leur avait accordé en revanche de riches et fertiles moissons.

Enfin la neige et le froid extraordinaire qui dans la dernière expédition ont gelé les membres et causé la mort de plusieurs de nos soldats, sont encore plus propres que toutes les considérations que je viens de présenter, à nous donner une idée juste du climat de cette partie de l'Algérie. Tout nous prouve que, sur ce point, la température est moins chaude que dans les environs de Rome, et même que dans quelques endroits de la Provence. Je ne crois donc

(1) III, 2, 2. Les raisins de Lybie sont aussi mentionnés par Isidore de Séville, Orig. XVII, 5.

(2) XVI, 50, t. II, p. 20.

(3) XV, 3, t. I, p. 733.

pas m'éloigner beaucoup de la vérité, en affirmant que la hauteur du plateau de Constantine et peut-être celle des montagnes de Mascara où le même froid s'est fait sentir, est d'environ trois cents toises au-dessus du niveau de la mer, et presque égale à celle du plateau de Madrid. Le voisinage et la température froide des montagnes ne doivent pas peu contribuer à préserver Constantine de l'influence morbifique des chaleurs.

La chaîne de l'Edough, voisine de Bône, est couverte de neiges pendant tout l'hiver (1). Le châtaignier y atteint de grandes dimensions et y donne de bons fruits. Une partie de la chaîne du Jurjura est constamment blanchie par les neiges (2). M. Jules Texier, dans un mémoire que j'ai déjà eu occasion de citer, s'exprime en ces termes sur la température des environs de Constantine : « Les sommets élevés « du Jurjura, de l'Auras, du grand Atlas sont tou- « jours couverts de neiges. Les plaines situées sur « ces montagnes et celles des Beni-Abess (au pied « du Jurjura) des Beni Boutaleb, au sud-ouest de « Sitifi, disparaissent sous la neige pendant une « partie de l'année. La température est si froide

(1) Desfontaines, *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVII p. 97. La neige, suivant Békri, séjourne constamment sur le mont Edough. *Not. des manuscr.* t. XII, p. 509.

(2) Desfontaines, *ib.* p. 84, manuscr. de Peyssonnel, lettre XV, p. 45.

« au sommet du mont Artyah, qu'il y gèle forte-
« ment tous les hivers. »

A cette hauteur, l'air doit être sain, le climat salubre. Je puis invoquer encore à l'appui de cette opinion, tout ce que j'ai dit ailleurs sur l'importance que les rois numides, les consuls et les empereurs romains attachaient à la possession et à la conservation de Cirta. Il est impossible de supposer que tant d'hommes éminens, dans le cours de dix siècles, se soient trompés sur le choix d'une position destinée à contenir, à dominer, à civiliser une grande partie de l'Afrique. Les voyageurs modernes les plus éclairés confirment, par leurs observations sur l'importance et l'admirable situation de Constantine, le jugement des siècles passés et l'autorité irréfragable des faits accomplis. Peyssonnel, Shaw, Hebenstreit sont unanimes dans leurs éloges. Poiret et Desfontaines nous disent que Constantine est extrêmement peuplée, que les environs sont de la plus grande fertilité, que la terre est bien cultivée et que du haut de ses montagnes, la vue embrasse une vaste et magnifique étendue de plaines, de vallées, de collines, de rivières et de prairies. « La position
« de Constantine, dit le consul américain Shaler (1),
« est certainement une des plus heureuses que l'on
« puisse imaginer, et sous un gouvernement raisonna-
« ble, elle aurait à espérer toutes sortes d'avantages. »

(1) *Esquisse de l'état d'Alger*, p. 20.

Or, la condition indispensable pour le succès d'une colonie européenne en Afrique, est le choix d'un territoire salubre, fertile et arrosé où les Européens puissent vivre, cultiver, travailler toute l'année, en conservant la plénitude de leur activité et de leurs forces. Il ne faut pas espérer de trouver ces conditions sur les points de la côte que nous avons occupés jusqu'ici. La Calle est une position si insalubre, que la fièvre y enlève les hommes au bout de quatre jours; aussi la compagnie d'Afrique, lorsqu'elle existait, ne pouvait-elle enrôler pour la pêche du corail à la Calle, que des malfaiteurs fuyant la vengeance de la justice, des hommes sans asile, sans établissement, sans ressources, des malheureux perdus par le libertinage, la débauche, sans principes de religion, sans le moindre sentiment de probité. « Si elle ne voulait que des honnêtes gens, dit « Poiret (1), à qui j'emprunte ces détails, la Calle « serait déserte et le serait pour long-temps. »

Les mortalités annuelles obligèrent autrefois les Français à abandonner le Bastion de France où ils avaient établi une garnison. Les maladies furent si meurtrières pendant un été, que, de plus de 400 hommes, il n'en resta que six (2).

Entre la Calle et Bône il existe plusieurs grands lacs qui répandent au loin des exhalaisons pestilen-

(1) t. I, p. 11.
(2) *Ibid.* p. 7.

tielles (1). La plaine de Bône elle-même est basse, sablonneuse, baignée en partie par les eaux, couverte de marécages. Il existait autrefois des canaux pour recevoir les eaux pluviales; mais l'insouciance des Turcs les a laissé combler par les sables et les débris de rochers que charrient les torrens; aujourd'hui les eaux, ne trouvant plus d'écoulement, se répandent dans la plaine et forment des marais qui occasionent des fièvres. Presque tout ceux qui sont entrés dans les hôpitaux de Bône à la suite de la dernière expédition, blessés, fiévreux, ou ayant les pieds enflés par l'humidité, sont morts. Arabes, Turcs ou Français, tous ont été incurables (2).

Dans la vaste plaine de la Métidja, je tiens ce fait d'une source certaine, il n'existe plus aujourd'hui que cinq colons européens; le reste ou n'a pu s'y établir ou en a été chassé par les maladies.

On prétend qu'il serait facile d'assainir les points où jusqu'ici nos efforts pour la culture et la colonisation ont été déjoués par les maladies. Je l'ignore. Les exemples ne me manqueraient pas pour prouver, sinon l'impossibilité complète, du moins l'im-

(1) Poiret, t. I, p. 10. — Desfontaines, *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVII, p. 98.

(1) Voir dans le *Journal du Commerce* du 3 février 1836, la relation du voyage du colonel Foy, à Medjas-Hamar, à 6 lieues de Guelma.

mense difficulté d'une pareille entreprise. Aujourd'hui encore, comme au temps de Cicéron, d'Horace et de Tacite, quelques quartiers de Rome et les environs de cette ville, sont annuellement infestés par les fièvres épidémiques. Tout l'or, toute la constance des papes, toute l'habileté des Médicis, des Léopold, des chefs de la riche et industrieuse Florence, n'ont pu rendre respirable l'air vicié des maremmes toscanes et romaines.

Mais, serait-il prouvé que les plaines de Bône et d'Alger sont dans des conditions plus favorables que l'*agro romano* et les marais Pontins, et que la main de l'homme peut, à force de travaux, les assainir et les rendre habitables, il faudra des dépenses immenses pour arriver à ce but. Ne vaudrait-il pas mieux les employer à tenter d'abord de nouveaux essais de colonisation sur un autre point qui présente des chances presque certaines de succès? Nous avons échoué dans les plaines de Bône et de la Métidja; faisons l'expérience de la position et du climat de Constantine. Place forte et avantageusement située, climat doux et tempéré, plateau vaste et élevé, territoire bien arrosé, fertile et salubre, ne sont-ce pas les conditions essentielles de réussite pour l'établissement d'une colonie européenne? Qu'ont fait les Espagnols dans le Nouveau-Monde? Tant qu'ils sont restés sur les côtes noyées, marécageuses et insalubres, à Panama et à Callao, à la Véra-Cruz et à Acapulco, la fièvre jaune et les

miasmes putrides ont décimé les colons et les soldats. Ils ont gravi le plateau élevé du Mexique; ils ont occupé Mexico; ils ont escaladé les hautes chaînes des Andes, ils y ont fondé Potosi, Santa-Fé de Bogota et Quito. Là sous l'équateur et les tropiques, mais à 2300, à 4000, à 3000, à 2700 mètres de hauteur absolue, ils ont retrouvé le climat salubre et tempéré, l'air élastique et vif de leur mère-patrie. Là, ils ont cultivé les céréales, nourriture habituelle de leur enfance, propagé les animaux domestiques de l'Espagne, anciens compagnons de leurs guerres et de leurs travaux. Leur population s'est accrue par la fécondité des mariages, autant que par l'émigration de leurs compatriotes, rassurés désormais contre les intempéries du climat. Bref, en moins de deux siècles, les Espagnols ont couvert de leurs colonies tout le nouveau continent et occupé les vastes contrées qui s'étendent entre les deux tropiques.

Que cet exemple nous serve de leçon. La force de Constantine comme place de guerre, son heureuse situation, son importance comme pivot d'opérations dans la conquête et la soumission de l'Afrique, comme rendez-vous des caravanes, comme centre des communications, du commerce, de la culture et de l'industrie africaine; sa proximité de la côte, la salubrité de son climat, la fertilité de son territoire arrosé par des cours d'eau qui ne tarissent jamais et dont quelques-uns pourraient devenir navigables; la douce température de ses plateaux élevés,

frais et sains; toute cette réunion de circonstances favorables, nous fait un devoir, ce me semble, d'occuper Constantine, de la garder après l'avoir prise, d'y établir les lois, l'administration françaises, le siège du gouvernement de l'Algérie orientale, et d'y tenter l'essai de la fusion des peuples et de la colonisation européenne qui, sur aucun autre point de la régence, n'offre autant de chances de succès.

IIe PARTIE.

STATISTIQUE SPÉCIALE.

§ I. *Population.*

La population de la province de Constantine, comme celle de toute l'Algérie, se compose de plusieurs élémens distincts, les Berbères, nommés aujourd'hui Kabayles, les Arabes, les Turcs et les Juifs. Les Kabayles sont les peuples autochtônes de l'Afrique septentrionale (1). Ces tribus indépendantes représentent les premiers habitans de cette partie du monde. Quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur la patrie des tribus qui sont venues d'abord établir leurs habitations sur la terre africaine, il paraît certain qu'elles sont sorties de l'Asie. C'est du

(1) Ritter, *Géogr. comparée,* t. II, p. 233, tr. fr.

moins ce que semble prouver un passage remarquable de Strabon (1), qui, environ huit siècles avant la conquête de l'Afrique par les Arabes, parlant des peuplades établies dans les plaines et les montagnes situées entre la Gétulie et la Méditerranée, dit qu'elles ressemblent aux Arabes nomades. Ces peuples primitifs se réfugièrent dans les montagnes, lorsque les colonies phéniciennes s'emparèrent de la côte. Plus tard, sous le nom de Maures et de Numides, ils firent de vains efforts pour arrêter la formidable invasion des armées romaines, le débordement des Vandales, les victoires des généraux envoyés par la cour de Byzance, et la conquête des enfans de Mahomet. Chacune de ces invasions augmenta sans doute le nombre des peuplades kabayles, et compliqua les élémens qui les composaient ; car les anciens usurpateurs du sol durent faire cause commune avec eux pour s'opposer aux progrès des nouveaux conquérans. On peut donc considérer les Kabayles comme le résidu et le mélange de toutes les races dont le caractère indépendant a résisté, à diverses époques, aux différentes invasions qui se sont succédées sur le sol africain. « Leur organisa-« tion physique, dit M. Pellissier (2), se prête à « cette supposition, car ils n'ont pas de type bien « déterminé. Les traits caractéristiques des races

(1) Strab. t. V, p. 480, tr. fr.

(2) *Ann. Algér.* t. I. p. 5.

« du midi s'y trouvent à côté de ceux des races du
« nord. Il existe même une tribu kabayle qui,
« par tradition, a conservé le souvenir d'une ori-
« gine européenne. »

Dans la seconde moitié du septième siècle, les Arabes, après avoir conquis l'Egypte, s'emparèrent de l'Afrique septentrionale, jusqu'au détroit de Gibraltar. C'est de là qu'ils passèrent en Espagne, et qu'après avoir soumis la péninsule entière, ils débordèrent jusque dans les provinces méridionales de la France, où la victoire de Charles Martel mit un terme à leur formidable invasion.

Les Arabes d'Afrique se divisent en deux classes : ceux qui habitent les villes, portent plus particulièrement le nom de *Maures*. Les tribus nomades qui vivent sous des tentes et se livrent à la culture de la terre et à l'éducation des troupeaux se nomment *Bédouins* (1).

Les Turcs se sont établis dans l'Algérie au commencement du seizième siècle. Les Arabes, hors d'état d'arrêter les progrès des Espagnols qui s'étaient emparés des principaux points de la côte, implorèrent le secours d'Harourj Barberousse. Ce fameux renégat, trouvant le rôle de protecteur trop borné pour son ambition, se défit par le poison de l'émir d'Alger qui l'avait appelé, et s'empara du pouvoir. Après la mort de Barberousse, son frère

(1) Peyssonnel, Mss. lett. V, p. 6. *Ann. Algér.* t. I, p. 5.

Khaïr-Eddin fut nommé pacha d'Alger par le sultan Sélim, et ce pays fit dès-lors partie du vaste empire ottoman. Mais comme l'Algérie ne tarda pas à devenir un état indépendant, les Turcs ne formèrent jamais qu'une faible partie de la population africaine. On nomme *kouloughlis* les enfans issus d'un père turc et d'une mère arabe.

Les Juifs sont à peu près aussi nombreux que les Turcs et les kouloughlis dans la régence d'Alger. On fait remonter l'émigration des Israélites en Afrique à l'époque de la destruction de Jérusalem par Vespasien, mais il paraît plus probable que la plupart d'entre eux s'y sont réfugiés lorsqu'ils ont été chassés d'Europe au treizième siècle. Du reste, ils n'ont pas plus à se louer de l'hospitalité des beys que de la tolérance des anciens rois européens. Méprisés par les Turcs, les Maures et les Arabes, ils sont encore forcés, comme ils l'étaient en France au temps de Saint-Louis et de Philippe le Bel, de se distinguer des autres races par une marque extérieure. Ils ne peuvent porter que des vêtemens noirs. La moindre faute contre le gouvernement les expose à être brûlés vifs (1). A Alger, avant la conquête, un quartier de la ville était assigné aux Juifs; il leur était défendu, comme actuellement à Rome, d'habiter ailleurs. Il en est probablement encore de même à Constantine, et dans les autres

(1) *Aperçu sur Alger*, p. 133 et suiv.

villes de la régence que nous n'avons pas soumises.

Parmi les élémens qui composent la population de l'Algérie, je ne dois pas oublier les chrétiens renégats qui paraissent être presque aussi nombreux que les Turcs. Ils jouissaient, avant la conquête, des mêmes privilèges et de la même considération que ces derniers. Les enfans qui naissent du mariage d'un renégat avec une femme maure, se nomment aussi koulouglis.

Il est impossible d'apprécier, même approximativement, la population de l'Algérie en général, et celle de la province de Constantine en particulier. Les registres de l'état civil, les tables de recensement, seuls moyens directs d'arriver à un calcul de cette nature, sont des actes d'administration entièrement inconnus en Barbarie. Les données qui, pour tout autre pays, pourroient nous conduire à une estimation conjecturale sensiblement rapprochée de la vérité, ne peuvent ici être d'aucune valeur. Nous connaissons les limites du territoire de la régence à l'est et à l'ouest; mais ces limites, du côté du sud, étant vagues et indéterminées, et la plus grande partie de la population se trouvant répartie sur les bords de la Méditerranée dans une étendue de près de 200 lieues, il est, comme on voit, impossible d'évaluer le nombre des habitans par myriamètre carré. Une évaluation fondée sur les forces militaires ou sur les revenus annuels que possédait la régence,

avant la conquête des Français, ne serait pas plus exacte; car, d'un côté, les armées permanentes du dey étaient composées, en grande partie, de soldats turcs dont la plupart étaient étrangers à la régence; d'un autre côté, un grand nombre de tribus des montagnes s'étaient constamment maintenues indépendantes et ne fournissaient aucun subside au trésor de l'état.

Nous n'avons donc, sur ce sujet, que de simples probabilités. Le colonel Boutin, en 1808, fait monter à 172,500 ames la population des principales villes de la régence. Dans cette évaluation, Alger entre pour 73,000 et Constantine pour 20,000 habitans (1). Le consul Shaler (2) pense que le nombre des habitans de la régence était, en 1823, plutôt au-dessous qu'au-dessus d'un million, et cette évaluation a été adoptée, pour l'année 1830, par les auteurs de l'Aperçu sur Alger, publié à cette époque (3); mais elle me paraît sensiblement trop faible. Déja, vers le même temps, le Journal des sciences militaires avait calculé la population de la régence et l'avait portée (4) à près de 1,900,000 ames qu'il distribuait de cette manière :

(1) *Aperçu sur Alger*, p. 121.
(2) *Esquisse de l'état d'Alger*, p. 22.
(3) *Aperçu sur Alger*, p. 122.
(4) *Ibid.* p. 120.

Maures et Arabes (cultivateurs et ouvriers).	1,200,000
Arabes indépendans (ou Bédouins).	400,000
Berbères ou Kabayles.	200,000
Juifs.	30,000
Turcs et renégats.	20,000
Koulouglis.	20,000
Total.	1,870,000

Il est à regretter qu'une question aussi importante ne soit pas devenue, pour les employés de notre gouvernement en Afrique, l'objet d'une étude spéciale. J'ai consulté là-dessus quelques hommes graves dont le témoignage, grace à leur habitude d'observation et aux renseignemens qu'ils ont pu obtenir sur les lieux, doit mériter une certaine confiance. Ils font monter à près de quatre millions d'individus la population entière de la régence. Si l'on considère l'étendue et la fertilité de la province de Constantine, comparativement aux deux autres divisions de l'Algérie, il me semble qu'on ne peut attribuer à cette province moins de la moitié de la population totale.

On peut s'étonner que dans un pays si fertile la population soit tellement hors de proportion avec l'étendue du territoire. Peyssonnel (1) attribue cette espèce d'anomalie au grand nombre de

(1) Lett. mss. V, p. 10.

femmes esclaves qui sont inutiles pour la reproduction (1), à la sodomie généralement en usage parmi les Turcs, et surtout aux avortemens sans nombre que pratiquent habituellement, non-seulement les concubines, mais encore les femmes légitimes, afin de ne pas avoir un trop grand nombre d'enfans.

§ II. *Portrait des tribus en général; leurs mœurs, leurs caractères.*

Souvent, pendant le cours de mon travail, j'ai été arrêté par la stérilité des renseignemens que me fournissaient les auteurs anciens, les écrivains arabes et les voyageurs modernes. Je me trouve ici dans un embarras tout-à-fait opposé. Les relations de tous les voyageurs qui ont visité l'Afrique septen-

(1) Il est aujourd'hui reconnu que la pluralité des femmes, loin d'être pour la population un élément d'augmentation, est plutôt une cause de décroissement. Du reste il y a déjà long-temps que la polygamie est en usage dans l'Afrique septentrionale. Salluste dit, dans son histoire de la guerre de Jugurtha, que chez les Maures et les Numides les mariages ne forment pas une chaîne fort étroite, parce qu'en proportion de sa fortune, on y prend beaucoup de femmes, les uns dix, d'autres davantage, et les rois beaucoup plus encore. Sallust. *Bell. Jug.* c. 82. Suivant Procope, les lois des Maures leur permettaient d'avoir 50 femmes : *Bell. Vand.* II, 11. Voyez aussi Strabon, t. V, p. 480, tr. fr.

trionale sont remplies de détails sur le génie et la manière de vivre de ses habitans. Depuis six ans que nos troupes occupent les principaux points de la côte, on a pu vérifier ces données, les compléter, lorsqu'elles étaient insuffisantes, les modifier en ce qu'elles présentaient de défectueux. Aujourd'hui l'on peut dire que les usages des habitans de l'Afrique septentrionale sont généralement connus. Je ne m'arrêterai donc qu'aux traits généraux et aux particularités qui offriraient un caractère évident de nouveauté ou qui paraîtraient susceptibles d'applications utiles. Ainsi, l'on ne doit pas s'attendre à trouver ici des détails sur la vie intérieure des Arabes, sur leurs vêtemens, leur nourriture, leurs mariages, leurs enterremens, etc. Pour tous ces renseignemens spéciaux, je renvoie mes lecteurs aux nombreux ouvrages qui ont paru jusqu'à ce jour, et surtout aux lettres de Peyssonnel et de Desfontaines que je publierai incessamment et qui présentent, sur ces divers points, comme sur beaucoup d'autres, le plus vif intérêt.

« Les Kabayles, dit Shaler (1), sont blancs, de « taille moyenne, nerveux, robustes, actifs comme « le sont d'ordinaire les montagnards, et toujours « maigres; ils ont l'esprit vif, les mœurs sociales et « d'heureuses dispositions. Beaucoup d'entre eux,

(1) *Esquisse de l'état d'Alger*, p. 118 et suiv. — Ritter, *Géogr. comparée*, t. II. p. 240, tr. fr.

« qui ont le teint clair, les cheveux blonds, rap-
« pellent plutôt des paysans du nord de l'Europe
« que des habitans de l'Afrique. » L'amour de l'indépendance est le trait le plus saillant du caractère des Kabayles : l'adresse, la force, la bravoure, forment leurs qualités dominantes (1). S'il faut en croire Shaw (2), l'hospitalité ne serait pas chez eux, comme chez les Arabes, une vertu bien pratiquée.

Les Kabayles forment une quantité de tribus différentes, qui toutes ont un chef particulier et se font gloire de ne jamais s'allier avec les autres nations. Ils habitent toujours les montagnes jusqu'à leurs cimes les plus élevées. Leurs maisons (*gurbies*) sont construites en pisé, c'est-à-dire avec de la terre pétrie et séchée au soleil, ou avec des claies enduites de boue (3). Les toits de ces habitations sont en paille ou bien formés de gazons appliqués sur des roseaux et des branches d'arbres. Le village formé par la réunion de toutes les *gurbies* d'une tribu se nomme *dashkrah*.

Les Kabayles ne descendent jamais dans la plaine que comme ennemis ou comme aventuriers. Quelques-uns cependant vont habiter les villes ; ils y

(1) *Ann. Algér.* t. I, p. 5.

(2) Préf. p. X, tr. fr.

(3) De là viennent peut-être les noms de *Gourba*, de *Curubis*, de *Gourbos*, que portent plusieurs villes de la régence de Tunis qui sont aussi bâties en pisé.

acceptent des emplois chez des particuliers, ou se mettent, en qualité de domestiques, au service de quelque riche maison. Mais ils conservent un si grand attachement pour leurs montagnes, qu'ils ne peuvent guère passer six mois sans aller les revoir, au risque de perdre leurs emplois dans des familles qu'ils aiment et qui les traitent avec douceur. « Tel est, « dit Shaler (1), l'empire de ce sentiment national, « qu'il m'est arrivé de voir une fois tous mes do- « mestiques m'abandonner tout à coup, sous pré- « texte que leur pays était en guerre et avait droit « à leurs services. »

Il doit certainement y avoir de l'exagération dans le portrait que fait l'abbé Poiret de ces farouches habitans des montagnes (2). Après les avoir peints sous les couleurs les plus noires, il finit en disant : « Je ne serais pas éloigné de croire qu'il y a parmi « eux des anthropophages, tant ils sont affamés et « avides de sang humain. Personne n'ose pénétrer « dans les gorges de leurs montagnes. » Ce dernier trait prouve que le savant voyageur écrivait sur des ouï-dire. Ce n'est donc pas lui faire injure que de révoquer en doute l'exactitude de ses assertions. Je ne prétends pas cependant me faire le champion de la civilisation des Berbères. Leur amour excessif

(1) *Esquisse de l'état d'Alger*, p. 123. Voyez aussi Ritter, *Géogr. comp.* t. II, p. 240, 241, tr. fr.

(2) *Voyage en Barbarie*, t. I, p. 39.

pour l'indépendance doit entretenir en eux une susceptibilité farouche, et contribuer puissamment à maintenir la rudesse primitive de leur caractère. Aussi, s'il faut en croire Ritter (1), les habitans de l'Atlas ont-ils entre eux des dissensions continuelles. On les voit se livrer des combats à mort, kabayle contre kabayle, tribu contre tribu, village contre village, et maison contre maison. Les vengeances héréditaires détruisent toutes les familles, et étouffent chez ces peuples tout sentiment d'humanité.

Poiret me paraît plus heureux dans le tableau qu'il nous a laissé du caractère des Arabes proprement dits. Voici d'abord, d'après cet auteur, la physionomie des individus de cette nation : « Des yeux « pleins de feu et de courage, un regard féroce, des « traits mâles et fortement prononcés, le nez aquilin, des bras nerveux, la taille haute, la démarche fière, les jambes, les cuisses et les épaules « presque toujours à nu : tel est l'extérieur de la « plupart des Maures. Ils ne sont point naturellement noirs, malgré le proverbe, et comme le « pensent plusieurs écrivains ; mais ils naissent « blancs, et restent blancs toute leur vie, quand « leurs travaux ne les exposent pas aux ardeurs « du soleil. Dans les villes, les femmes ont une « blancheur si éclatante, qu'elles éclipseraient la

(1) *Géogr. comparée*, t. III, p. 183, tr. fr.

« plupart de nos Européennes; mais les Mauresques
« montagnardes, sans cesse brûlées par le soleil, et
« presque toujours à moitié nues, deviennent même
« dès l'enfance, d'une couleur brune qui approche
« beaucoup de celle de la suie (1). »

On doit naturellement s'attendre à trouver une civilisation assez avancée parmi les habitans des villes situées sur la côte. L'étendue de leur commerce les ayant mis en contact avec toutes les nations de l'Europe, la rudesse originelle de leur caractère doit avoir successivement subi d'heureuses modifications. Il en est de même sans doute des Arabes de Constantine, ville qui, par sa position, est l'entrepôt général du commerce entre la côte et les contrées méridionales de l'Afrique; aussi Léon l'Africain (2) vante-t-il la douceur et la politesse de leurs mœurs, *honestatis amantissimi*. Il ne peint pas moins avantageusement les habitans des villes maritimes de Collo, de Gigel, de Bône (3), louant leur humanité, leur bonne foi, leur civilisation, *ingenium liberale, fidissimum, humanissimum*.

Mais les choses changent de face à mesure qu'on quitte les bords de la mer pour s'avancer dans les terres. Déja à Milah Léon (4) ne trouve plus chez

(1) Poiret, t. I, p. 31.
(2) P. 539.
(3) P. 537, 534, 545.
(4) P. 544.

les habitans d'autre sujet d'éloge que la force de leur constitution, *cives validissimi.* Du reste, ils ont un caractère sauvage, *rudiori ingenio prœditi.* Le bey de Constantine y envoie, tous les ans, un officier pour lever le tribut et terminer les procès qui peuvent s'élever dans la ville; cet officier, dit Léon, est souvent massacré par les habitans.

Le même auteur (1) fait un portrait si épouvantable des Africains établis dans l'intérieur des terres, qu'on a quelque peine à ne pas le croire exagéré, bien qu'il assure que sa description ne s'éloigne pas de la vérité *de l'épaisseur d'un doigt* (2). D'après lui, les peuplades africaines sont des sauvages sans mœurs, sans loi, sans religion: les vols, les trahisons, l'assassinat, rien ne leur coûte pour satisfaire leur insatiable avidité. Abandonnés, sans aucun frein, à toute la fougue de leurs passions, dès qu'ils sont sortis de l'enfance, ils se plongent dans la plus honteuse débauche. Le père favorise lui-même le libertinage de sa fille. Rien n'égale leur profonde ignorance, si ce n'est leur excessive cruauté. Remplis d'un féroce orgueil, ils oublient les bienfaits les plus signalés; *ils gravent sur le marbre* la plus petite injure pour en perpétuer le souvenir. En un mot, ils ressemblent moins à des hommes qu'à des

(1) Léon, p. 91-98.

(2) Hoc in loco lectorem rogatum velim, hunc nostrum laborem ne lato quidem digito a vero discedentem, p. 95.

bêtes féroces, *vitam agunt belluinam*, et Léon, qui répète jusqu'à trois fois ce trait caractéristique, semble regretter, en finissant, de devoir le jour à une famille africaine, et d'avoir reçu en Afrique sa première éducation.

Un écrivain moderne, M. Pellissier, qui cependant a pu comme Léon peindre d'après nature, nous fait (1), des mœurs arabes, un tableau bien différent. Leur vie errante et nomade est due surtout à leur amour passionné pour la liberté et l'indépendance. Quoiqu'on leur prête un attachement absolu et non raisonné aux coutumes de leurs ancêtres, il semblerait, d'après M. Pellissier, qu'ils ne négligent aucune occasion d'améliorer leur position. Ils sont doux pour leurs femmes, tendres pour leurs enfans, bienveillans pour leurs serviteurs et très polis entre eux. Bien qu'ils soient avides d'argent, ils se montrent généralement moins âpres au gain que les marchands européens établis dans l'Algérie. Ils exercent gratuitement et avec beaucoup de grandeur d'ame, les devoirs de l'hospitalité. La cruauté qu'ils ont montrée dans nos dernières guerres, est le fruit de la politique des deys, et souvent des représailles pour la barbare conduite dont les Arabes n'auraient pas donné le premier exemple. Enfin leurs mœurs, dans le sens le plus restreint qu'on attache à ce mot, sont pleines de

(1) *Ann. Algér.* t. I, p. 289-319.

délicatesse et de décence. Ils rougissent souvent, comme de jeunes filles, à des conversations trop libres, et quoiqu'ils ne soient pas complètement étrangers à de condamnables écarts, cependant les exemples en sont rares chez eux. Enfin, l'existence intérieure des Arabes, en temps de paix, diffère peu de celle de nos campagnards, si ce n'est qu'elle est moins occupée, et ceux d'entre eux que leur position met au-dessus du commun, ne seraient déplacés dans aucun salon parmi les nations européennes (1).

J'ai cru devoir reproduire les principaux détails de ces deux tableaux si opposés, tracés à trois siècles de distance, et dans lesquels l'erreur, s'il y en a une, est sans doute la conséquence d'une observation imparfaite plutôt que le résultat de la partialité. Tous deux ne sauraient être vrais, car alors il faudrait supposer que, depuis Léon l'Africain, les Arabes ont passé d'un état approchant de celui de la brute, à un degré assez éminent de civilisation. Or, leur manière de vivre bien connue, ennemie de tout progrès et de toute innovation importante, repousse une telle supposition. L'un des deux portraits est donc infidèle; peut-être le sont-ils l'un et l'autre.

Il faut avouer cependant que les récits des voya-

(1) Je dois dire que les traits cités par M. Pellissier (p. 297) pour justifier cette dernière assertion, s'appliquent non pas à un Arabe citadin, mais à un chef de tribu des montagnes.

geurs modernes, Peyssonnel, Hebenstreit, Shaw, Desfontaines et surtout Poiret (1) ne sont pas en faveur du caractère des Arabes. Je donnerai leurs jugemens divers lorsque je parlerai en détail des tribus qui habitent le territoire de Constantine. Il me suffit, pour le moment, d'avoir établi, en reproduisant deux opinions si diamétralement opposées sur les mœurs générales des Arabes d'Afrique, combien cette question, que l'on croit si connue, a besoin encore d'être sérieusement étudiée.

Après l'amour de l'indépendance, qui leur est commun avec les Kabayles, le trait le plus saillant du caractère des Arabes, et sur lequel tous les auteurs sont d'accord, est leur passion pour l'argent. L'histoire de la guerre de Jugurtha nous apprend que ce défaut était inhérent au caractère des anciens Numides. C'est par de riches présens, par de magnifiques promesses, que Métellus détermine les députés que lui avait adressés Jugurtha, à faire tous leurs efforts pour s'emparer du roi numide et le mettre mort ou vif au pouvoir des Romains (2). L'appât des récompenses promises par le consul avait seul

(1) Les voyageurs qui ont précédé Poiret n'ont donné que des particularités. Poiret s'est fort étendu sur les mœurs générales des Arabes et son récit n'est guère plus flatteur que celui de Léon. Voyez les lettres VI, VII, VIII, XV, XVI, XVII, XIX, XXVIII et XXIX.

(2) Sallust. *Bell. Jug.* c. 50.

déterminé Bomilcar et Nabdalsa, le premier, lieutenant de Jugurtha, le second, Numide aussi distingué par ses richesses que par l'éclat de sa naissance, à s'unir pour trahir leur prince, et terminer la guerre en le livrant à Métellus (1). Lorsque Jugurtha, épuisé par les victoires successives de Marius, n'eut plus de ressources que dans l'alliance du roi de Mauritanie dont il avait épousé la fille, c'est en distribuant l'or à pleines mains et en en promettant encore davantage, qu'il parvint à gagner les courtisans de Bocchus, et, par leur entremise, Bocchus lui-même (2).

Les Arabes ont conservé au plus haut degré cette soif de l'or, qui caractérisait les anciens habitans de l'Afrique. Ils aiment à thésauriser, et ont la coutume d'enfouir leurs trésors (3), parce qu'ils n'ont aucun besoin d'argent, ne voulant augmenter ni le nombre de leurs troupeaux, ni celui de leurs esclaves, et que, d'un autre côté, ils ne tarderaient pas à être dépouillés si les beys venaient à soupçonner leurs richesses. Mais se trouvent-ils ruinés par les guerres civiles, alors ils ont recours à leurs trésors enfouis ; ils s'en servent pour acquérir un nouveau troupeau, pour élever de nouvelles tentes et racheter leurs femmes et leurs enfans. Ordinairement le mari a seul connaissance du précieux

(1) *Ibid.* c. 73.
(2) *Ibid.* c. 82.
(3) *Ann. Algér.* t. I, p. 299. Poiret, t. I, p. 94, 95.

dépôt, et s'il meurt, son secret meurt avec lui. « C'est ainsi, dit Poiret, que la Barbarie renferme « des piastres nombreuses perdues pour toujours, « et que la plus riche mine de ce pays est en argent « monnoyé. »

J'ai cru devoir insister sur la cupidité des Arabes, parce que c'est là le côté faible de leur caractère et le point par où il faudrait les attaquer. Les hommes qui connaissent le mieux le pays pensent qu'un million répandu à propos et distribué avec discernement ferait plus que dix milles baïonnettes pour la soumission du pays (1).

Les premiers hommes à gagner, parmi les Arabes, seraient peut-être les marabouts. « Ce sont, dit « M. Pellissier (2), des hommes qui se consacrent en- « tièrement à Dieu, et qui se distinguent par leurs « vertus et leurs bonnes œuvres. Ils sont en dehors

(1) Poiret, t. I, p. 210, rapporte un trait qui prouve que les Turcs n'ont pas moins de passion pour l'argent que les Arabes. Un ambassadeur anglais demandait au dey d'Alger réparation d'une insulte faite à un vaisseau de la marine anglaise : il terminait sa harangue en faisant entendre au dey que le roi d'Angleterre pourrait bien venir bombarder Alger. Le dey, qui l'avait écouté jusque là sans lui rien répondre, l'interrompant : *Combien en coûtera-t-il à ton maître pour bombarder Alger?* — *Telle somme*, répond l'ambassadeur.—*Eh bien, qu'il m'en envoie seulement la moitié, et je fais raser Alger*. L'envoyé ne put obtenir d'autre réponse.

(2) T. I, p. 301.

« de la hiérarchie sacerdotale : ce sont des saints vi-
« vans, *placés par l'opinion, entre les hommes et les*
« *anges*... Lorsque leur réputation est bien établie,
« ils exercent sur les fidèles un empire absolu. Toute
« autorité pâlit devant la leur, et, chose remarqua-
« ble, ils font en général un bon usage de cet im-
« mense pouvoir. » Les marabouts, dit Desfontaines (1), haïssent les chrétiens par état, et le peuple leur est tellement dévoué que, s'ils commandaient d'assassiner un chrétien, ils seraient promptement obéis. Les excès commis en bien des endroits par les troupes françaises, ne sont certainement pas de nature à changer en notre faveur les dispositions malveillantes de ces chefs de l'opinion. Cependant, M. Pellissier assure (2) que les marabouts de nom et de fait sont, en général, des hommes paisibles qui se rangeront toujours du côté d'un gouvernement régulier et juste. Il serait superflu d'insister sur l'influence que ces espèces de missionnaires peuvent exercer sur le peuple, et sur l'avantage immense que nous pourrions en retirer si nous parvenions à les disposer en notre faveur.

Après les marabouts, les chefs de tribus sont les personnages qu'il importe le plus de ménager. Poiret a essayé de peindre le caractère de cette classe importante (1); mais il s'est basé sur la vie de deux

(1) *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVII, p. 79.
(2) *Ann. Algér.* t. I, p. 318.

individus qu'on peut, à bon droit, considérer comme des exceptions. Aussi ne peut-on accorder une grande confiance à ses appréciations. On doit craindre les conséquences de tout système dont le résultat serait de blesser la religion, les mœurs, les préjugés même des Arabes. Il faut surtout se garder d'attaquer leur liberté. Ce n'est pas une liberté politique telle que nous l'entendons en Europe, que réclament les Arabes; c'est une liberté d'action, une exemption de cette foule de lois et de réglemens qui, à tous les instans et dans tous les lieux, règlent les mouvemens de chaque membre des sociétés européennes, une liberté, en un mot, qui ne connaisse d'autre restriction que l'observation de la paix, le respect de la propriété et le paiement d'un tribut. Le temps seul peut préparer les esprits de ces tribus indépendantes, et les disposer à resserrer davantage les liens sociaux qui les unissent; le temps, je l'ai dit bien souvent, et je ne crains pas de le répéter, parce que de cette vérité dépend le sort futur de nos établissemens en Afrique, le temps est un élément indispensable pour opérer la fusion des peuples, des opinions, des mœurs et des usages.

(1) Lettres XXVIII et XXIX, t. I, p. 199-213.

§ III. *Tribus qui habitent la province de Constantine.*

Je vais maintenant entrer dans quelques détails sur les tribus qui habitent la province de Constantine. Nous possédons sur ce sujet peu de renseignemens récens. Les plus modernes sont ceux qui nous sont fournis par Poiret et Desfontaines, mais ces deux voyageurs ne donnent guère que des généralités. Nous avons les observations de Shaw et de Peyssonnel; Léon l'Africain est entré aussi dans quelques détails, et ces trois auteurs seront mes autorités principales. Je me hâte donc de prévenir mes lecteurs qu'ils doivent faire une distinction entre les indications de natures diverses que contiendra cet article. Toutes celles qui sont relatives aux mœurs, à la manière de vivre, au commerce, à l'industrie des tribus, méritent encore assez de confiance, car les Arabes ne changent guère: tels ils étaient il y a trois siècles, tels on doit encore les retrouver aujourd'hui. Je dois seulement faire remarquer que souvent les tribus indépendantes, après avoir résisté jusqu'à la dernière extrémité aux exactions des Turcs, prenaient le parti, lorsqu'elles se voyaient sans ressources, de plier leurs tentes, et d'aller ailleurs chercher une vie tranquille qu'elles ne trouvaient plus dans leur premier établissement. Peut-être quelques-unes des peuplades observées par Shaw ne se

retrouveront plus dans les lieux où il les a vues. Mais les renseignemens dont il faut surtout se défier sont ceux qui ont trait à la force des tribus. Mille circonstances peuvent avec le temps affaiblir une tribu puissante, et en élever une autre que les anciens voyageurs ont trouvée presque sans importance. Je n'en donnerai qu'un exemple emprunté au voyage de Poiret (1). La nation des Ouled-Amours était une des plus fortes et des plus nombreuses de celles qui habitaient sur la frontière des deux régences de Tunis et d'Alger. En 1784 et 1785, la peste et les incursions des tribus voisines la réduisirent à trois ou quatre tentes habitées par une quinzaine d'hommes, qui avaient échappé, comme par miracle, au fléau de la guerre et de la contagion.

On conçoit néanmoins que dans mon but, qui est essentiellement d'être utile, je n'ai dû négliger aucun des renseignemens propres à faire connaître le caractère des habitans du pays et, par là même, les moyens qu'on devra employer pour se les rendre favorables.

A l'est de la Calle on trouve, sur la côte, les *Nadis*, tribu indépendante et féroce dont Poiret fait un portrait affreux. Si les traits dont il se sert pour les peindre (2) ne sont pas exagérés, ce sont de vrais cannibales qui n'ont de l'homme que l'extérieur.

(1) T. I, p. 182, 192.

(2) *Voy. en Barbarie*, t. I, p. 51, 93 et suiv.

Ils ont été en relation de commerce avec la compagnie d'Afrique, mais on n'a jamais eu à se louer de leur bonne foi.

Le pays situé à l'ouest de la Calle se nomme la Mazoule; il est fort étendu et assez bien cultivé. Les différentes nations qui l'habitent sont soumises à un seul chef. Les plus considérables sont, d'après Poiret et M. Pellissier (1), les Ouled-Dieb, les Zulmis, les Beni-Hhamar, les Ouled-el-Arith, les Beni-Maïzzen, les Ouled-Stiet, les Agbet-Chaïr, les Nheed, les Ouled-Amor-Bou-Aly. La tribu des Ouled-Dieb tient le premier rang.

Le premier cheick donné aux Arabes de la Mazoule par le bey de Constantine, avec autorisation expresse de la Porte Ottomane, fut un des principaux du pays, nommé Belhabesh. Peyssonnel raconte en détail (2) les excès que commit ce chef arabe pour se mettre en possession du commandement. Mais ces crimes ne sont rien en comparaison des cruautés inouies qu'exercèrent Abdallah et El-Bey, ses deux successeurs immédiats, et dont Poiret nous a transmis les détails (3). Du reste, il est constant par le récit de ces deux voyageurs que les tribus de la Mazoule étaient l'ame du commerce en grains que faisait la compagnie d'A-

(1) Poiret, t. I, p. 52. *Ann. Algér.* t. II, p. 63.

(2) Lettres manuscr. XV, p. 4 et suiv.

(3) T. I, p. 200 et suiv.

frique, et qu'il n'aurait tenu qu'à elles d'anéantir entièrement ce commerce, si la compagnie eût été assez imprudente pour s'en faire des ennemis. Outre les céréales, ces tribus cultivent le tabac, les légumes en abondance, et se livrent même à l'éducation des troupeaux (1).

Poiret, qui a été long-temps en relation avec Ali-Bey, cheick des peuplades Arabes de la Mazoule, nous a laissé sur ces tribus bon nombre d'observations curieuses dont quelques-unes peuvent s'appliquer à tous les Bédouins de la province de Constantine.

Les habitans de l'Afrique septentrionale ne connaissent point cette foule de maladies qui viennent à la suite de notre mollesse et de nos excès (2). Ils atteignent ordinairement l'âge de 65 ou 70 années; on ne trouve que dans les montagnes quelques exemples d'une plus grande longévité (3). Les maux auxquels ils sont le plus sujets, et qui viennent de leur malpropreté, de l'insalubrité des lieux qu'ils habitent, de leur manière de vivre et de se nourrir, de leurs excès avec les femmes, sont les maladies de la peau, les fièvres intermittentes, les ophtalmies, les rhumatismes, enfin le mal vénérien qui leur a été importé d'Europe et pour lequel ils ne con-

(1) Poiret, t. I, p. 55, 56.

(2) *Ibid.* p. 115 et suiv.

(3) Léon, p. 83, 84.

naissent d'autre remède (1) que l'émigration dans les contrées les plus méridionales de l'Afrique. Du reste, rien n'est plus déplorable que l'état des sciences médicales dans toute l'étendue des régences d'Alger et de Tunis (2); aussi les médecins européens sont-ils en grande faveur. C'est là une remarque importante et qui peut être d'un grand usage pour le succès d'une exploration scientifique. Le seul moyen de faire des observations géographiques ou géologiques, sans exciter la défiance de ces peuples jaloux à l'excès de leur indépendance, c'est d'avoir constamment l'air de se livrer à des recherches de botanique dans l'intérêt de la médecine, et de se prêter à la manie qu'ils ont de se croire malades, aussitôt qu'ils sont en présence d'un médecin.

Shaw affirme (3) que les Bédouins ne s'occupent guère de donner de l'éducation à leurs enfans. Or, Poiret a trouvé dans le douar d'Ali-Bey, chef des tribus de la Mazoule, une école publique dirigée par un aveugle. « Cet arabe, dit le savant voya- « geur (4), réunissait dans sa tente une douzaine « d'enfans des deux sexes, auxquels il apprenait à « lire et à écrire. J'ai remarqué qu'ils ne portaient « point sur leur physionomie l'ennui et le dégoût

(1) *Ibid.* p. 86. — Poiret, t. I, p. 116.

(2) Poiret, t. I, p. 113 et suiv. Peyssonnel, lettres mss.

(3) T. I, p. 338, tr. fr.

(4) T. I, p. 63.

« trop ordinaire dans nos écoles d'Europe. Le tra-
« vail, au contraire, n'était qu'un jeu pour eux. ».
Ce trait de mœurs, si opposé à ce qu'on sait généralement de la manière de vivre des Bédouins, doit naturellement faire soupçonner que les tribus de la Mazoule ont une origine différente des autres peuplades nomades de la province de Constantine. Une autre observation bien propre à confirmer cette conjecture, a été faite, par Peyssonnel, dans la même contrée. Je laisse parler ce voyageur (1) : « Avant
« que de quitter ce pays, je rapporterai une cir-
« constance des plus ridicules et des plus extraordi-
« naires que les Maures de ces quartiers observent
« dans leurs mariages. Ils prient quatre de leurs
« amis d'assister au *congrès* et de tenir les mem-
« bres de leur future épouse, le premier soir de la
« consommation du mariage. Voilà une coutume
« qui choque la pureté et qui paraît être impos-
« sible parmi des gens assez jaloux de leurs femmes.
« Elle est pourtant véritable, car, outre que je la
« tiens de gens dignes de foi, bien des Maures m'ont
« assuré avoir été employés à ce bel office. » Il n'est guère possible de se persuader que les peuples parmi lesquels ce singulier usage est en vigueur, soient des Arabes, puisque chez ces derniers, personne ne l'ignore, la jalousie est un des traits les plus saillans du caractère national.

(1) Lett. mss. XV, p. 10.

Avant d'arriver à Bône, on trouve dans les montagnes situées entre la Seybouse et la Maffrag, les tribus agricoles des Merdès et des Beni-Salah. Ils faisaient autrefois le commerce des grains avec la compagnie d'Afrique (1).

Le beylik possédait dans la plaine des terres considérables que les beys de Constantine donnaient à cultiver à des Arabes à certaines conditions. On appelle dans ce pays ces terres *azel*, ainsi que les Arabes qui les cultivent. D'autres terres étaient affectées aux pâturages des troupeaux du bey; on les appelait *azib*, ainsi que les Arabes à qui ces troupeaux étaient confiés.

Depuis l'occupation de Bône par les Français, les Azel et les Azib ont abandonné la plaine; on n'a rien fait pour les retenir. « Ce fut, dit M. Pellis-
« sier , une très grande faute, car ces gens-là
« auraient continué à cultiver le pays et à garder
« des troupeaux pour le compte de la France,
« comme ils le faisaient naguère pour celui des
« Turcs. On aurait conservé ainsi, par la conti-
« nuité de la possesion, les traces des propriétés
« domaniales de la plaine de Bône. »

« Le peuple de Bône est assez doux, dit Desfon-
« taines (2), on y vit en sûreté; le commerce de la
« compagnie d'Afrique n'a pas peu contribué à

(1) *Ann. Algér.* t. II, p. 63. Poiret, t. I, p. 20 et 87.
(2) *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVII, p. 97.

« adoucir les mœurs de ces contrées. » Bône renferme des ouvriers et des artisans de toute espèce; on y fabrique des *burnous*, des tapis, des selles de cheval, etc. (1) Ces observations assez récentes s'accordent parfaitement avec les renseignemens qui nous sont fournis par Léon l'Africain. Cet auteur peint (2) le peuple de Bône comme très civilisé, et adonné, partie au commerce, partie à l'industrie manufacturière. Il s'y fabrique, au rapport du même auteur, une quantité considérable de toiles qui ont leur écoulement dans la Numidie.

A Stora, Poiret a remarqué la férocité du caractère des habitans, que l'argent seul a le pouvoir de rendre un peu traitables (3).

Les environs de Stora et de Gigel sont habités, d'après Peyssonnel, par des tribus kabayles, dont il ne donne pas les noms (4). Il existe également, suivant M. Pellissier (5), dans les chaînes de l'Edough, plusieurs peuplades d'origine kabayle, mais qui parlent la langue des Arabes. « On remarque, ajoute-« t-il, parmi ces tribus, celle des Beni-Mohammed, « presque toute composée de marabouts. »

Les habitans de Gigel, dit Léon, sont presque

(1) Poiret, t. I, p. 131.

(2) Léon, p. 545.

(3) Poiret, t. I, p. 171.

(4) Lettres mss. XV, p. 17.

(5) *Ann. Algér.* t. II, p. 64.

tous adonnés à l'agriculture, ceux de Collo font un grand commerce, surtout avec les Génois. Les principaux objets d'exportation sont les cuirs et la cire (1). Collo était renommée, dans l'antiquité, par ses teintures de pourpre dont la richesse et l'éclat égalaient celles des pourpres tyriennes (2) Cette partie de la côte était jadis occupée par la puissante tribu de Kétama. Ces Berbères, maîtres de Constantine, étendaient leur domination sur le vaste pays bordé au nord par Bône et Collo, à l'ouest par les montagnes voisines de Sétif, au midi par le grand Atlas, et au sud-est par les villes de Nifzawah et de Tozer (3). Ces peuples, renommés par leur générosité et par l'accueil qu'ils faisaient aux étrangers, n'avaient pas honte de prostituer leurs enfans mâles aux hôtes qui venaient les visiter, et loin de rougir de cette coutume, ils auraient cru manquer à leur devoir s'ils avaient négligé de s'y conformer. Au temps d'Edrisi, il ne restait plus de cette tribu, jadis très nombreuse, qu'environ 4,000 individus répandus dans les environs de Collo et sur les montagnes qui touchent à la province de Constantine.

A Collo, l'infertilité du terrain force les habitans à chercher toutes leurs ressources dans le commerce.

(1) P. 534, 537.

(2) Solin. c. XXVI.

(3) Békri, *Not. des mss*. t. XII, p. 516, Edrisi, trad. Jaubert, p. 246.

Ils fabriquent, avec du lin qui leur est apporté d'Alger, des toiles très communes qu'ils vendent aux montagnards, ou qu'ils échangent pour du blé, du beurre, de l'huile et surtout pour des cuirs. Cette dernière denrée est leur principal objet de commerce. Quelques-uns, plus actifs, portent à Tunis ou à Alger, par mer, du beurre salé, de l'huile, des noix, des figues sèches, et en rapportent des étoffes pour leurs habillemens et du sel qui leur sert à saler les cuirs en attendant le temps de la traite de cette marchandise (1).

« Les habitans de Bougie, dit Edrisi (2), sont « riches et plus habiles dans divers arts et métiers « qu'on ne l'est généralement ailleurs, en sorte que « le commerce y est florissant. Les marchands de « cette ville sont en relation avec ceux de l'Afrique « occidentale, ainsi qu'avec ceux du Sahara et de « l'Orient; on y entrepose beaucoup de marchandi- « ses de toute espèce. Autour de la ville sont des « plaines cultivées, où l'on recueille du blé, de l'orge « et des fruits en abondance. On y construit de « gros bâtimens, des navires et des galères, car les « montagnes et les vallées environnantes sont très « boisées et produisent de la résine et du goudron « d'excellente qualité. On s'y livre à l'exploitation « des mines de fer qui donnent, à bas prix, de très

(1) Poiret, t. I, p. 121.

(2) P. 237, trad. Jaubert.



« bon minerai; en un mot, c'est une ville très in-
« dustrieuse. » Au seizième siècle, Bougie renfermait encore des colléges dans lesquels d'habiles professeurs enseignaient les arts, les lois, les belles-lettres, la philosophie (1). Lorsque Shaw a visité Bougie, le principal commerce des habitans consistait en socs de charrue, en bêches et autres ustensiles qu'ils fabriquaient avec le fer tiré des montagnes environnantes. Les Kabayles et les Bédouins y apportent aussi tous les jours de marché une grande quantité d'huile et de cire qu'on expédie en Europe et dans le Levant (2).

Les montagnards des environs de Bougie ont, dit Léon (3), de nombreux troupeaux de chèvres, de bœufs et de chevaux. Ils portent une croix tatouée sur la mamelle gauche. Ils se nourrissent de pain d'orge et ont une grande quantité de vignes et de noyers. Ils fabriquent des toiles communes. Leur caractère est extrêmement jaloux.

Le voisinage de la ville de Bougie, au rapport de M. Pellissier (4), est habité par de nombreuses tribus de Kabayles qui se distinguent par leur bra-

(1) Léon, p. 532, 590, Marmol. t. II, p. 415. Ces deux auteurs parlent aussi des forêts épaisses qui existaient de leur temps à l'orient de Bougie.

(2) Shaw, t. I, p. 112, tr. fr. Poiret, t. I, p. 171.

(3) P. 590.

(4) *Ann. Algér.* t. II, p. 87.

voure. Les plus puissans sont les Mezzaïa dont les habitations environnent la ville. Du côté de Gigel on trouve les Beni-Amran, les Beni-Kessila, les Beni-Iddel, les Oula-Ouert, les Beni-Messaoud, les Beni-Mimour, les Beni-Amrous, les Beni-Hassein, les Beni-Segrouel, etc.

Je crois utile d'emprunter encore à Léon l'Africain (1) les détails nombreux qu'il donne sur les montagnards des environs de Constantine, qui sont, pour nous, très intéressans à connaître. « Le territoire de Constantine, au nord et à l'ouest, est « rempli de hautes montagnes qui partent des « frontières de Bougie, et s'étendent dans un es- « pace d'environ cent trente milles jusqu'à Bône, aux « bords de la Méditerrannée. Les plaines sont très « fertiles en olives, en figues et en toute espèce « de fruits que les habitans exportent dans les « villes du voisinage. Ces montagnards surpassent « les habitans même de Bougie, par la politesse « de leurs mœurs. Ils s'adonnent à plusieurs genres « d'industrie et fabriquent notamment une grande « quantité de toiles. De fréquentes dissensions « s'élèvent entre eux à cause de l'inconstance de « leurs femmes qui changent souvent de maris. Ils « sont très riches et libres de tout tribut. La crainte « seule des incursions des Arabes et des exactions « de leurs chefs les empêchent d'augmenter la cul-

(1) P. 591.

« ture des terres. Il se tient là, chaque semaine,
« mais à des jours différens, un marché très fré-
« quenté par les habitans de Constantine et par
« ceux des autres villes voisines; mais si l'on n'a
« pas un ami dans ces montagnes, on court grand
« risque d'être indignement trompé par eux. On ne
« trouve dans ces lieux ni officiers de justice, ni mi-
« nistres de la religion, ni hommes lettrés. Lorsqu'un
« indigène veut écrire à un ami, il a souvent douze
« ou quinze milles à parcourir pour trouver un
« écrivain. Ces montagnes comptent environ 40,000
« fantassins et 4,000 cavaliers. Leurs forces mili-
« taires sont si considérables, qu'ils n'auraient
« qu'à vouloir et à bien s'entendre pour soumettre
« l'Afrique entière. »

Les hommes dont je viens de donner le portrait appartiennent sans aucun doute aux tribus kabayles qui, d'après Shaler (1), occupent toutes les branches de l'Atlas et dont les plus puissantes habitent les montagnes de Constantine. Chaque tribu tire son nom du nom particulier de la montagne qu'elle habite. Les Beni-Zeroual, les Beni-Zouaouah, les Beni-Abben sont les fils du mont Zeroual, les fils du mont Zouaouah, les fils du mont Abben, etc. Les Zouaouah sont, suivant Shaw (2), les plus nombreux et les plus riches Kabayles de cette province. Ils possèdent, à

(1) *Esquisse de l'état d'Alger*, p. 118, 121.

(2) T. I, p. 126, tr. fr.

l'est de Bougie, un grand pays de montagnes inaccessibles. Ils ont plusieurs villages et un collége avec des fonds pour l'entretien de cinq cents *talebs* ou savans.

Nous avons peu de renseignemens sur les mœurs des tribus arabes qui campent dans les environs de Constantine. Ce qui paraît certain, c'est que le seul moyen propre à agir efficacement sur eux, c'est la force. Qu'on emploie, pour obtenir d'eux quelque chose, les manières douces et insinuantes des peuples policés, ils s'imaginent qu'on les craint, et n'en deviennent que plus fiers et plus opiniâtres à tout refuser. Nous voyons par toutes les relations des voyageurs, que quelques coups de bâtons distribués à propos par les spahis ou soldats turcs, avaient plus d'effet, sur les Arabes, que les prières, les promesses et même les présens. Quelle que soit leur avidité, l'argent, dit Poiret (1), a moins d'empire sur eux que les menaces et les coups. Veut-on gagner ces tribus sauvages? Il faut leur en imposer. Je lisais naguère dans une lettre écrite par Iusuf-Bey, après notre malheureuse expédition : « Je parvins, non sans « peine et sans argent, à soumettre tous les Arabes « qui sont toujours et franchement du côté du « plus fort. Ils me dirent sincèrement : *Prends Cons-* « *tantine et nous te serons soumis. Pour preuve,* « *nous te vendrons le grain dont tu auras besoin et*

(1) T. I, p. 158.

« *qui est dans nos silos, et nous te promettons*
« *qu'aucun acte hostile ne sera commis par les po-*
« *pulations, mais.... prends Constantine.* »

Tous les auteurs s'accordent à nous représenter comme des tribus indomptables les Kabayles qui habitent le Jurjura et les environs de la porte de Fer. La plus renommée et la plus puissante de toutes ces tribus est celle des Beni-Abess, qui pourraient seuls, dit Shaler (1), défier toutes les forces de la régence, s'ils avaient assez d'art pour profiter des moyens qui sont à leur disposition. Voici le portrait que Shaw nous a laissé de cette puissante tribu (2) : « Après avoir passé l'Adouse, on ren-
« contre les Ouelled-Mansoure, qui sont immédia-
« tement au-dessous du mont Jurjura, et à l'est de
« ceux-ci les Beni-Hamdoune. Au sud de ces deux
« peuplades se voit le Dra-el-Hammar, ou le *Rocher*
« *rouge*, habitation de Bouzeide (3), qui est le cheick
« ou sultan des Beni-Abess. Ces derniers Kabayles
« sont presqu'aussi puissans que les Zouaouah,
« puisqu'ils mettent en campagne plus de trois
« mille fantassins et de trois cents chevaux. Ils
« ont aussi grand nombre de villages, et à Calla, leur
« capitale, ils font de bonnes armes à feu, et ont

(1) *Esquisse de l'état d'Alger*, p. 121.

(2) T. I, p. 127, tr. fr.

(3) Appelé *Bousit*, par Peyssonnel, et *Boigis*, par Poiret.

« une manufacture considérable de hykes (1) et de « burnous. » Le voyageur anglais ajoute que ces peuples, se trouvant sur le grand chemin de Constantine, n'ont pu maintenir leur indépendance aussi bien que les Zouaouah. L'avantage de leur position a mis ces derniers à l'abri des atteintes des Turcs, qui ont toujours fait payer cher aux Beni-Abess les tentatives qu'ils ont faites pour se soustraire au tribut. Cette assertion est contraire à celles des autres voyageurs. Poiret assure (2) que les Turcs n'ont jamais pu soumettre les sujets de Bouzeide. « Ce chef, dit-il, enfoncé dans l'Atlas, défendu par « sa position, par de bonnes troupes, par son pro-« pre courage, vit tranquille dans ses états, qu'il « gouverne avec modération : ses sujets sont heu-« reux. Leurs mœurs, semblables à celles de leurs « chefs, sont douces et pacifiques. Ils sont riches en « troupeaux et en blé, et ne craignent pas de se les « voir enlever. » Poiret ajoute que le sultan Bouzeide estime et protège les chrétiens avec lesquels il a eu quelques rapports, et qu'il ne leur a jamais été contraire. Enfin Peyssonnel, qui a visité ces montagnes en compagnie d'une troupe de soldats turcs, peint

(1) Ce sont les tissus ou couvertures en laine ou en poil de chèvre dont ils couvrent leurs tentes. Les Kabayles et les Bédouins s'en servent aussi comme d'un habillement complet. Shaw, t. I, p. 374, tr. fr.

(2) T. I, p. 170.

naïvement la terreur qu'éprouvaient ces derniers, habitués cependant à voir fléchir devant eux toutes les tribus nomades de la régence. « Nous entrâmes, « dit-il, dans le pays du sultan Bousit. C'est ici que « la peur fait bien changer de ton à nos Turcs; « nous étions au milieu des douars et de monceaux « de paille sans oser en prendre. Les moutons ve- « naient boire auprès de nous, et personne n'osait « y toucher, quoique plusieurs n'eussent que du « pain à manger. Sultan Bousit, chef de cette na- « tion, ne permet pas que l'on fasse la moindre in- « sulte, il ne paie aucun tribut, et l'on s'estime en- « core heureux d'être en paix avec lui. » La capitale des Beni-Abess, nommée *Calla* par Shaw, *Gala* par Poiret, *Kélâh* par M. Pellissier, est, suivant ce dernier écrivain (1), bâtie sur un rocher élevé, où l'on ne parvient que par deux chemins étroits et difficiles. Elle est entourée d'un bon mur et défendue par quelques pièces de canon. L'étroit défilé de la porte de Fer n'en est éloigné que de quatre à cinq lieues.

En remontant l'Adouse, au-dessus des Beni-Messaoud, qui sont immédiatement à l'est de Bougie, on trouve, d'après M. Pellissier (2), à droite, les Oulad-Abd-el-Djebbar, les Senadja, les Beni-Immel, et à gauche les Toudja, les Bou-Nedjamen, les Fenaya,

(1) *Ann. algér.* t. II, p. 87.

(2) *Ibid.* p. 86.

les Beni-Ourglis, etc. Dans l'intérieur des terres, le même auteur place les Oulad-Ameriou, les Beni-Barbache, les Beni-Soliman, les Beni-Gratib, les Kifser, les Beni-Djellib, les Msisna, les Adjessa, les Beni-Chebana, les Beni-Oudjan, les Beni-Ismaël et les Greboula. Voici le tableau qu'il fait de leurs forces, de leurs mœurs et de leur gouvernement :

« Les tribus kabayles dont je viens de parler, pourraient réunir plus de 20,000 hommes armés. Chacune d'elles se divise en *graroubas* ou districts, et chaque *grarouba* en *dashkrahs* ou villages. Les graroubas ont des cheicks électifs nommés en assemblée générale et pour fort peu de temps. La justice criminelle est administrée dans chaque tribu par l'assemblée des cheicks. Les cadis et les talebs, ou savans, administrent la justice civile. Lorsqu'une ou plusieurs tribus entreprennent quelque guerre, elles se nomment le plus souvent un chef commun, dont les fonctions sont toujours de courte durée. Toutes les affaires importantes se décident en assemblée générale. Il n'existe nulle part un gouvernement plus complètement démocratique que celui des Kabayles. Ils se trouvent si bien de cet état de choses, et de la grossière simplicité dans laquelle ils vivent, qu'il est impossible de trouver un peuple plus attaché à ses usages. Cependant presque tous ont voyagé ; mais, aussitôt qu'il se sont fait un petit pécule, ils retournent dans leurs montagnes vivre libres et indépendans. Leur ambition se borne, pour la plu-

part, à avoir une femme, une *gourbis* ou cabane, un fusil, un yatagan, une bêche, une mule et un chien : avec celà, ils sont les plus heureux des hommes. Un petit flageolet sur lequel ils jouent des airs nationaux d'un mode lent et monotone, est aussi un de leurs élémens de bonheur (1). Ceux d'entre eux qui ont des maisons en pierre, un cheval, des charrues et des bœufs de labour, sont considérés comme étant au comble de la félicité humaine.

« La religion des Kabayles est le mahométisme. Ils ont des mosquées et des écoles dans la plupart de leurs villages; mais ils mêlent aux préceptes du Coran beaucoup de superstitions fétichiques (2). Leur langue nationale, je l'ai déja dit, diffère totalement de l'arabe, que plusieurs d'entre eux cependant parlent avec facilité.

« La langue particulière aux Kabayles, nommée langue berbère ou *chouvia*, est, dit-on, commune à toutes ces tribus de même origine. Cependant elle

(1) C'est sans doute l'instrument que Shaw nomme *gaspah*, et qui consiste, suivant lui, en un chalumeau des plus simples, ouvert aux deux bouts et percé de trois ou de quatre trous, suivant l'habileté de la personne qui en joue. Le même auteur a noté plusieurs airs recueillis en Barbarie. On ne conçoit, en effet, rien de plus monotone que celui qui est en tête de son recueil, et qui doit, suivant toutes les apparences, appartenir aux tribus kabayles. Shaw, t. I, p. 346, 348, tr. fr.

(2) Voy. Poiret, t. I, p. 99.

doit admettre différens dialectes, comme on peut s'en convaincre par la comparaison des trois petits vocabulaires que je donne ici. Le premier, tiré de la quinzième lettre de Peyssonnel, a été recueilli parmi les tribus de l'Auras. Le second, extrait d'un vocabulaire plus étendu imprimé par Desfontaines dans les *Nouvelles Annales des voyages* (1), a été recueilli à Bône; il est conforme au dialecte des Kabayles de l'Atlas. L'autre est emprunté à un petit vocabulaire inséré dans le *Journal asiatique* en 1836 (2). Il est dû à M. J. H. Delaporte, qui est né dans le pays et connaît parfaitement l'arabe et le kabayle. Il a été lu à des montagnards pris dans les environs de Bougie et de Constantine; ils ont reconnu à l'unanimité l'exactitude de l'idiome.

MOTS FRANÇAIS.	LEUR TRADUCTION EN KABAYLE D'APRÈS		
	Peyssonnel.	Desfontaines.	Delaporte.
Soleil.	Tasouct.	Tasoul.	Tçafoukt.
Lune.	Jourc.	Tésiri.	Teiziri.
Etoile.	Itéran.	Ytéren.	Itçri, *sing.* Itçran, *plur.*
Terre.	Tamour.	Eyred.	Akal.
Roi.	Amgar.	Sultan.	
Pain.	Agrum.	Agroum.	Agroum.
Eau.	Haman.	Emen.	Amam.
Cheval.	His.	Aoudiou.	Aâoud.
Ville.	Tamedin.	Temedinet.	Tamdint.
Rivière.	Hiersal.	Asif.	Assif *et* agrzar.
Pierre.	Assequeriou.	Edgraga.	Adgragr.

(1) T. XLVII, p. 367 et suiv.

(2) Cahier de février, p. 100 et suiv. Le travail le plus

Shaw a longuement énuméré toutes les tribus qui se trouvent entre la chaîne du Jurjura et Constantine. Je citerai seulement celles qui présentent quelques particularités remarquables. Les Tulhah et les Beni-Merouan, situés au sud de Milah, nous sont représentés par le voyageur anglais (1) comme des peuplades puissantes et nombreuses.

On ne reconnaît plus les mœurs arabes dans les infâmes usages des Ammer, peuplade qui habite le pays au sud-est de Sétif, et chez laquelle les hommes prostituent ouvertement leurs femmes et leurs filles (2).

Un peu à l'ouest des Ammer et à 7 lieues S. S. O. de Sétif, sont les montagnes des Beni-Bou-Taleb, kabayles puissans et factieux, dont le district serait le plus productif de toute la régence, si l'on faisait valoir les mines de plomb qu'il renferme (3).

La petite ville de Zammorah, située dans les montagnes qui bordent à l'ouest la plaine de Sétif, est industrieuse et commerçante. On y fabrique de superbes burnous, de beaux tapis et plusieurs autres ouvrages de laine à l'usage du pays. La contrée est

complet qui existe en ce genre est le Dictionnaire inédit de Venture, qui est à la bibliothèque du Roi, et dont le monde savant attend la publication avec la plus vive impatience.

(1) T. I, p. 131, tr. fr.

(2) *Ibid.* p. 133.

(3) *Ibid.* p. 138.

belle et fertile et les habitans sont tous aussi industrieux que ceux de Zammorah (1).

Les douars des Raïgah s'étendent dans la plaine de Kassir-Attyre, depuis les montagnes des Beni-Bou-Taleb jusqu'au Djebel Yousef. Ces Arabes nourrissent beaucoup de bétail : leur pays, couvert d'excellens pâturages et de bonnes prairies, est arrosé par de nombreuses sources (2).

Près de Zainah, au sud-ouest de Constantine et au sud-est de Sétif, sont les camps nombreux des Ouelled-Abdenore, tribu puissante et turbulente, qui possède une vaste étendue de terres cultivées (3). C'est dans les champs qui appartiennent à cette tribu que Peyssonnel (4) a observé les immenses ravages causés par les sauterelles.

Les Ouelled-Draaje cultivent les grandes et fertiles plaines de El-Huthnah, situées au nord de Mésilah (5).

Si nous tournons, au sud et à l'est, le territoire de la ville de Constantine, nous trouvons d'abord la nombreuse peuplade des Girfah, sur la Seybouse, ensuite les Henneichah, tribu puissante et guerrière, mais aussi polie que généreuse. J'ai déja signalé la

(1) Shaw, t. I, p. 129. Lett. mss. de Peyssonnel, XV, p. 41.
(2) Shaw, t. I, p. 134.
(3) *Ibid.* p. 136.
(4) Lett. mss. XV, p. 13.
(5) Shaw, t. I, p. 139, tr. fr.

fertilité de son riche territoire. Il est séparé par la rivière Hamise de celui des Nememchah, autre nation également puissante et nombreuse, mais plus turbulente et plus grossière (1). Le district des Girfah est très fertile, entrecoupé de collines et de vallées, couvert, particulièrement dans les cantons montagneux, de bois de haute futaie et de plantations d'oliviers.

Les Ouelled-Braham sont limitrophes des Girfah et s'étendent jusqu'à Constantine; leur district est encore boisé, mais moins que celui de leurs voisins. Enfin les plaines qui environnent Tagilt et Tiffech, fameuses autrefois par l'abondance de leurs productions, sont cultivées par les Ouelled-Eass et les Ouilan.

Je terminerai cet article par une observation curieuse sur les Kabayles de l'Auras, que Shaw a probablement prise dans Peyssonnel, car, comme Bruce le dit (2), il n'est jamais allé dans ces montagnes. « Ils ont, dit-il (3), un air et une physionomie différente de leurs voisins. Leur teint, loin « d'être basané, est au contraire blanc et rouge, et « leurs cheveux sont d'un jaune foncé, au lieu que « ceux des autres Kabayles sont tout noirs. » Shaw pense que ce sont des descendans des Vandales,

(1) *Ibid.* p. 153, 162, 164.

(2) t. I, introd. p. 33, tr. fr.

(3) Shaw, t. I, p. 149.

ou de cette tribu maure du désert, que Procope (1) nous représente comme ayant le teint blanc et les cheveux noirs, tandis que les autres Maures de ces contrées étaient basanés. Peyssonnel fait le même portrait des Maures de l'Auras qu'il appelle Ouelled-Bel-Cassem (2). Il ajoute que quoiqu'ils se montrent Mahométans avec les Turcs et les Arabes, ils n'ont au fond aucune religion. « On prétend, con-« tinue Peyssonnel (3), qu'ils vont à certains jours « de l'année se laver dans les rivières, et que là, « ils connaissent la première femme qu'ils ren-« contrent. Ils troquent leurs femmes à des condi-« tions qu'ils règlent entre eux. En un mot, ils dif-« fèrent, m'a-t-on dit, en bien des choses, des autres « Arabes. »

« Je vis sur l'Auras, dit Bruce (4) à mon grand « étonnement, une tribu d'Africains qui, si je ne « ne puis pas dire qu'ils étaient beaux comme des « Anglais, avaient du moins le teint plus clair que « les habitans du midi de la Grande-Bretagne. Ils « avaient aussi les cheveux rouges et les yeux

(1) *Bell. Vand.* II, 13.

(2) Peyssonnel dit qu'ils ont plusieurs autres noms, parce qu'il y a plusieurs nations ou familles dans ces montagnes. Elles obéissent toutes à un même chef qu'il appelle *Sultan Sistera*.

(3) Lett. mss. XV, p. 25.

(4) T. I, introd. p. 31, tr. fr.

« bleus. J'en fus bien reçu ; ils me laissèrent libre de « faire tout ce qui me plairait. Cette tribu porte le « nom de Néardi. Ils sont Kabayles et portent « entre les deux yeux une croix grecque qu'ils se « font avec de l'antimoine..... Ils m'avouèrent avec « grand plaisir que leurs ancêtres étaient chrétiens, « et ils semblaient bien plus satisfaits de cette « origine que d'aucun rapport avec les Maures à qui « ils font une guerre continuelle. »

Voici encore à l'appui de ces observations un fait curieux que je tiens de sir Grenville Temple. Lorsqu'il était à Tozer, deux tribus puissantes, au sud de Nephta et de Tozer s'étaient fait la guerre. Trois prisonniers furent amenés dans cette dernière ville. Sir Temple les a vus ; ils étaient blancs comme des Anglais, ils avaient les cheveux châtains et ne portaient pas du tout le caractère de figure arabe ou berbère. C'est là aussi qu'Ebn-Khaldoun (1) place une peuplade de *Frandjas*, restes des anciens Romains qui s'étendaient, dit-il, jusqu'auprès de Cafsa, et qui étaient chrétiens, de même qu'une tribu à 20 lieues d'Alger. Ebn-Khaldoun ajoute que, de son temps, en 1450, les chrétiens existaient encore en assez grand nombre dans toutes ces contrées. Je tiens ce renseignement important de M. Quatremère qui a lu en entier les huit volumes in-4° d'Ebn-Khaldoun, dont nous

(1) Hist. des Berbers, manuscr.

avons dernièrement reçu la copie de Constantinople.

Mon savant confrère m'a assuré aussi qu'il existait encore, il y a 50 ans, une population chrétienne à quelque distance au sud d'Alger. Or, M. Paravey, chef du bureau d'Alger au ministère de la guerre, a vu dans cette ville, en 1832, au tribunal du cadi, un homme blanc qui avait les joues roses, les yeux bleux, les cheveux blonds, qui était grand et fort et qu'il prit pour un Alsacien ou un Saxon. Il le fit interroger par un interprète. Cet homme répondit qu'il était d'une tribu à 25 lieues au sud d'Alger. Il parlait l'arabe et le kabayle, mais mal et avec beaucoup d'accent. Etait-il de cette même tribu que m'a citée M. Quatremère? M. Paravey crut voir en lui un descendant des anciens Vandales.

Les voyageurs européens, les auteurs orientaux et chinois décrivent aussi, dans le Paropamisus, une race blanche, aux yeux bleus et aux cheveux blonds. Serait-ce, comme le présumait Rémusat, un peuple gothique, l'origine de ces Goths qui ont envahi l'Occident au troisième et au quatrième siècle? Cette race blanche du mont Auras serait-elle aussi un reste des familles vandales réfugiées dans cette chaîne? Alors on devrait y retrouver quelques vestiges de la langue teutonique. Procope affirme qu'en 539 Justinien bannit de l'Afrique tout ce qui restait de Vandales et n'y laissa même aucune de leurs femmes. C'est là un fait positif qui semble contre-

dire l'opinion de Shaw et de Bruce, suivant laquelle les tribus au teint blanc du mont Auras seraient les descendans des Vandales. Certaines circonstances atmosphériques, l'élévation au-dessus du niveau de la mer, que nous voyons, dans certaines montagnes, déterminer le changement de couleur du poil et des yeux des animaux, ont-elles produit cet effet sur les tribus de la race berbère et sur celles de la race indo-persane qui habitent, les unes, les sommets de l'Auras, et les autres, ceux du Paropamisus? Je signale aux observateurs futurs l'examen de ce phénomène curieux, et je ne crains pas d'affirmer en même temps, que la solution de ce problème serait du plus grand intérêt pour les sciences historiques et les sciences naturelles. Je le répeterai encore en terminant cet article; le but véritablement utile d'un travail tel que le mien sera rempli bien moins encore par ce que j'aurai fait, que par ce que j'engagerai les autres à faire.

§ IV. *Revenus de la province de Constantine.*

Nous ne pouvons donner que des conjectures sur les revenus que la régence percevait annuellement dans la province de Constantine, avant la conquête, et le chiffre de ces revenus, lors même qu'il nous serait exactement connu, ne nous offrirait encore qu'une faible idée de tout l'avantage que pourrait tirer de cette belle et riche province, une adminis-

tration sage et éclairée. Le bey de Constantine était un des trois fermiers généraux du dey d'Alger. Chacune des trois provinces qui composent la régence était imposée pour une somme déterminée, selon la capacité qu'on lui supposait pour la payer. Ces impôts se payaient partie en nature et partie en argent. Le bey et ses caïds faisaient tous les ans une tournée dans la province et levaient le tribut, les armes à la main. C'est avec une expédition de ce genre que Peyssonnel a visité la province de Constantine. Lorsqu'il partit de Bône avec le caïd et l'aga, ils avaient avec eux 100 jumens et 2000 bœufs qu'ils conduisaient au dey d'Alger (1). Ce dernier était obligé de fournir les troupes nécessaires pour assurer la levée des impôts; mais l'entretien de ces troupes était, pendant toute la tournée, à la charge des beys.

Shaw affirme (2) que le tribut exigé par les Turcs se composait d'une petite capitation et du huitième du produit des terres. Il fait monter à 300,000 dollars (1,647,000 fr.) le produit des taxes annuelles pour toute la régence; mais, suivant lui (3), le huitième alloué au gouvernement sur les prises faites sur mer, les biens des habitans morts sans héritiers, les contributions des caïds indépendans et les exac-

(1) Lettres mss. XV, p. 3.

(2) T. I, p. 402, tr. fr.

(3) *Ibid.* p. 408.

tions fréquentes des collecteurs de l'impôt, formaient annuellement une somme bien plus considérable.

Shaler donne (1) un tableau des recettes de la régence pour l'année 1822. La somme totale s'élève à 434,800 dollars (environ 2,360,964 fr.). La contribution du bey de Constantine, pour les impôts de sa province, y figure pour 60,000 dollars (325,800 fr.) (2); à cela il faut ajouter d'abord 6,000 mesures d'orge que le bey de Constantine était tenu de payer toutes les années (3). La régence prélevait en outre 200,000 mesures de blé sur différens cheicks arabes (4) dont quelques-uns devaient se trouver dans la province de Constantine. Nous savons que le domaine national avait, dans tout le territoire de la régence, d'immenses possessions que des confiscations souvent répétées et ordinairement arbitraires augmentaient chaque jour. J'ignore si le revenu du domaine, pour la province de Constantine, était compris dans la somme des 60,000 dollars que le bey payait annuellement à l'état. Cette somme n'embrasse certainement pas les droits de douane, d'importation, d'aubaine et de succession qui étaient fort considérables.

(1) *Esquisse de l'état d'Alger*, p. 49.

(2) Ces évaluations des dollars en monnaie française sont prises dans l'Annuaire du bureau des longitudes, année 1836, p. 94.

(3) Shaler, p. 50.

(4) *Ibid.*

Une note communiquée par M. Jules Texier, et rédigée d'après des renseignemens dignes de foi, fait monter à 4,000,000 par année le revenu total de la province de Constantine. On trouve dans les *Annales algériennes* (1) un fait qui peut servir à confirmer l'exactitude de ce renseignement.

Vers la fin de l'année 1830, M. le maréchal Clausel avait conçu un projet dont l'exécution devait nous permettre de concentrer tous nos efforts et tous nos sacrifices sur la province d'Alger, tout en établissant notre suzeraineté sur les autres parties de la régence. Il consistait à céder à des princes de la famille régnante de Tunis les deux beyliks de Constantine et d'Oran, moyennant une reconnaissance de vasselage et un tribut annuel garanti par le bey de Tunis. Le 15 décembre, le bey de Constantine fut officiellement destitué de ses fonctions, et le lendemain parut un arrêté qui nommait à sa place Sidi-Mustapha, frère du bey de Tunis. D'après une convention passée le 18 du même mois, le nouveau bey s'engagea, sous la caution de son frère, à payer à la France *un million de francs par an* comme contribution de sa province. « Mais il n'était « pas dit, ajoute M. Pellissier, par quels moyens « il se mettrait en possession de son gouvernement. « Il paraît que ce devait être par ses seules forces, « car le général Clausel envoya seulement à Tunis

(1) T. I, p. 159 et suiv.

« quelques officiers français pour organiser, à peu
« près à l'européenne, les troupes qui devaient
« marcher sur Constantine. »

Cet engagement pris par un prince qui devait être au fait des ressources du pays, nous porte à croire que l'appréciation de M. Jules Texier est à peu près exacte. Ai-je besoin de dire, en terminant, qu'une colonie européenne bien dirigée, répartie avec intelligence sur les points les plus favorables de cette grande et fertile province, en aurait bientôt doublé le revenu?

IIIe PARTIE.

Géographie comparée. — Archéologie.

§ I. *Villes principales de la province de Constantine.*

Je vais maintenant tracer un tableau rapide des anciennes cités, des monumens antiques qui se trouvent dans la province de Constantine et dont les ruines, visitées à diverses époques par quelques voyageurs, méritent de devenir l'objet d'une exploration nouvelle, plus sérieuse et plus approfondie. Avant de descendre aux détails, j'indiquerai les mesures

générales qu'il serait utile de prendre dans l'intérêt des sciences historiques et géographiques.

Le travail le plus important est de fixer astronomiquement tous les points de l'intérieur où pénétreront les troupes françaises. Ces positions exactement déterminées, sont la base de toute bonne géographie moderne, et une condition indispensable pour l'exécution de la géographie comparée de la régence d'Alger.

Ceux de nos officiers pour qui l'étude des antiquités a quelques attraits, sentiront combien il sera avantageux de lever des plans aussi détaillés que possible des ruines des cités romaines, de recueillir leur nom moderne en arabe ou en berbère, de dessiner tout ce qui reste des anciens monumens, arcs-de-triomphe, portes, temples, théâtres, édifices publics antérieurs à l'invasion arabe, de décrire leur mode de bâtisse, s'ils sont construits avec ou sans ciment, en pierres grandes ou petites, carrées, rectangulaires ou en losange, en marbre, en briques, en pisé ou en carreaux.

L'exploration des anciennes voies romaines est le plus sûr moyen de retrouver les positions indiquées dans les itinéraires, et que nous ne connaissons pas encore toutes à beaucoup près. Il faudrait décrire avec soin ces voies militaires anciennes partout où l'on en remarquera des traces, suivre ces routes avec détail, dire où elles existent bien conservées, et où elles n'existent plus, indiquer leur mode de cons-

truction, les lieux où elles passent et les ponts conservés ou en ruines qui servaient jadis à entretenir les communications. La connaissance des distances est l'une des bases les plus essentielles et les plus sûres d'une bonne géographie comparée. Je recommande donc à MM. les officiers d'état-major et du génie, la reconnaissance exacte des bornes milliaires antiques, du nombre de ces bornes existant sur une même route, de leurs rapports de position et de distance, et surtout des noms de lieux et des chiffres qui s'y trouveraient inscrits. A mesure qu'un point aura été visité, il sera indispensable d'en noter exactement la position par rapport aux autres lieux connus, de manière à créer petit à petit une carte exacte des localités qui auront été explorées.

Les inscriptions fournissent, comme on le sait, les moyens d'arriver à la connaissance d'un grand nombre de faits, intéressant l'histoire, la géographie les mœurs, qui ne se trouvent pas consignés dans le petit nombre d'ouvrages que nous a laissés l'antiquité. Les plus importantes sont celles qui renferment un nom de ville on de colonie, celles qui sont relatives à un acte d'administration publique. Afin de ne pas perdre un temps toujours précieux, il est utile de faire un choix parmi les inscriptions tumulaires, et de s'arrêter seulement à celles qui pourront présenter quelque intérêt pour la géographie et pour l'histoire. Il serait avantageux de réunir toutes les pierres ou les briques qui en contiennent, et de

choisir, pour les déposer dans un des lieux occupés par l'armée, un endroit sûr où ce trésor archéologique pût être à l'abri de la destruction.

Il faudrait apporter une exactitude minutieuse à noter la position et la distance des excavations sépulcrales et des ruines isolées relativement à un point connu de la côte ou de l'intérieur. Enfin l'histoire et la géographie trouveraient une source précieuse de renseignemens dans une collection de monnaies et de pierres gravées, tant romaines qu'arabes, avec une notice exacte des lieux où elles auraient été acquises et découvertes.

Après avoir indiqué ces mesures générales, je crois devoir encore signaler quelques localités où des explorations, si on a le loisir et le moyen de les entreprendre, pourront amener des résultats importans pour la géographie ancienne, l'histoire et l'archéologie. Ces points, je les indiquerai en me dirigeant de l'est à l'ouest. Les détails dans lesquels je vais entrer doivent paraître minutieux aujourd'hui; ce n'est que plus tard qu'on pourra espérer d'en relever l'intérêt en rattachant les résultats obtenus à des systèmes de géographie, à une série de faits historiques, ou même à un ordre d'idées générales.

Béja (l'ancienne *Vacca*). — A dix lieues environ au sud-est de Tabarka, sur les frontières de la régence de Tunis, se trouve la ville de Béja, l'ancienne Vacca, siége d'un commerce florissant du temps des

rois de Numidie (1), et sous la domination des Romains. Les murs et même les fondemens des maisons sont de construction romaine. On y trouve en place plusieurs inscriptions dont quelques-unes ont été rapportées par Hebenstreit et par Shaw (2). C'était encore, en 1724, comme dans l'antiquité, le centre d'un commerce étendu, et le grand marché de blé de la province.

Tajilt (autrefois *Tagaste*). — A peu de distance de la Calle, dit Hebenstreit (3), sont les ruines de Tagaste (aujourd'hui Tajilt), patrie de saint Augustin. M. le colonel Lapie la place plus au sud, sur la rive droite de l'Hamise, affluent du Méjerda. Les inscriptions qu'on doit y trouver fixeront l'emplacement et la synonymie de cette ville importante qui restent encore dans le doute.

Madaure. — A quelque distance de Tajilt, Hebenstreit (4) a remarqué des ruines près d'un lac dont l'eau est saumâtre. Il pense que ce pourrait être celles de Madaure, colonie romaine, patrie d'Apulée, où saint Augustin avait fait ses études. D'Anville l'a placée sur la rive gauche de l'Hamise, à l'est de Tagaste, entre cette ville et Keff, l'ancienne *Sicca*

(1) Sallust. *Bell. Jug.* c. 51.

(2) Hebenstr. *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVI, p. 71. — Shaw, t. I, p. 209-211. tr. fr.

(3) *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVI, p. 68.

(4) *Ibid.*

Veneria. Si l'on pouvait explorer cette contrée, habitée, dit-on, par des tribus généreuses et polies, et retrouver le nom moderne et le véritable emplacement de Madaure, on rendrait un service important à la science, car on ne possède encore aucune inscription de cette ville, et sa position est incertaine.

Zama-regia. — C'est environ à 10 lieues au sud de Tagilt, entre Keff (Sicca), El-Gattar (Tagora), plus près de Kassir-Jebbir (Naraggara), et de Ghellah (la *Killa* d'Appien), qu'on doit retrouver la fameuse Zama-regia, capitale des rois numides, détruite dans la guerre que César fit en Afrique, contre Juba et Scipion qui avaient relevé le parti de Pompée. Ce ne peut être la Zama de la Proconsulaire, aujourd'hui *Jama*, qui, étant située dans la province Carthaginoise entre Ascurus et Dugga, a reçu mal à propos le surnom de *regia* des géographes du moyen-âge. J'ai eu le tort de vouloir détruire cette seconde Zama fort obscure qui s'est élevée après la destruction de la Zama numidique. Mais je persiste à affirmer que cette *Jama* ne peut être la capitale de Juba, située dans une plaine, que ce roi avait entourée d'une double enceinte de murailles, où il s'était bâti un palais, et dont les eaux, au rapport de Pline et de Vitruve, possédaient la vertu de rendre la voix des chanteurs forte et mélodieuse. J'ai discuté à fond cette question dans le petit volume imprimé en 1835, au nom de la commission

scientifique de l'Algérie, intitulé : *Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique septentrionale, connue sous le nom de régence d'Alger*, etc. Je me contente d'y renvoyer (1) les personnes qui entreprendront cette exploration importante.

Les ruines de Kala-at-Snaan ou Ghella, qui est peut-être la Killa d'Appien, de Naraggara (Kassir-Jebbir), et d'Ismuc dont la terre a la propriété de faire mourir les serpens, doivent se retrouver dans un rayon de 7 à 8 lieues autour de Zama-regia, que les substructions de sa double enceinte et les circonstances indiquées feront aisément reconnaître, si l'on peut explorer cette contrée.

Tibessa (autrefois *Théveste*). — Sur la rive droite de l'Ouadi-Serrat, à 15 ou 18 lieues au sud de Ghella et à 10 lieues environ à l'est sud-est d'Hydra, se trouve Tipsa ou Tibessa (l'ancienne Théveste), ville frontière de la Numidie, qui n'a encore été visitée par aucun autre Européen que par Bruce. Léon l'Africain (2) mentionne ses remparts bâtis par les Romains, en pierres de taille énormes comme celles du Colysée, la quantité de colonnes, de marbres, de pilastres et d'inscriptions latines qui décorent l'ancien Forum et les autres édifices publics. L'exploration des ruines de Théveste serait fort intéressante.

(1) *Recherch.* etc., p. 76 et suiv.

(2) P. 547, 548.

Un temple immense et un arc-de-triomphe d'un goût admirable, y ont été vus par Bruce (1), qui donne à cette ville le nom de Tipasa, et confirme la description faite par Léon des monumens de Tibessa.

Tifferech, *Hamisa*. — Dans la tribu des Beni-Sala, quelques lieues à l'est de Guelma, est un vieux château nommé par les Maures Tifferech, qui contient plusieurs inscriptions latines (2). A mi-chemin, entre Tifferech et Guelma, Hebenstreit (3) a vu les débris d'une très grande ville ancienne, de superbes portiques bien alignés, des colonnes de marbre, des palais encore debout, un amphithéâtre de cent cinquante pas de diamètre dont dix rangs sont intacts, le tout en grosses pierres de taille. Les Maures appellent ce lieu Hamisa, probablement parce qu'il est situé sur l'Hamise. C'est, je crois, la colonie romaine de Tipasa que M. le colonel Lapie place à Tifferech. Du reste, les noms anciens de Tifferech et de Hamisa sont encore inconnus. Ces belles ruines, voisines de Guelma, peuvent être facilement explorées; je les signale à l'attention des officiers de nos armes savantes.

(1) P. 29, introd. tr. fr.

(2) Hebenstr. *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVI, p. 58. C'est probablement le lieu appelé *Tefas*, par Léon, p. 547.

(3) *Ibid.* p. 59.

Announa. — On ignore aussi l'ancien nom de cette ville, entrevue par Peyssonnel et par Poiret (1), près de laquelle l'armée a passé en marchant sur Constantine, et que M. Baude a visitée. Il m'a dit y avoir vu des ruines très étendues, des inscriptions en quantité, mais aucune ne lui a présenté le nom de la cité romaine. Le manque d'escorte et l'approche de l'ennemi, l'ont forcé d'abréger son exploration. A trois ou quatre lieues au sud-est, on doit chercher les ruines de Gazauphyla, mentionnée par Procope et par les itinéraires (2). Cette ville était à 44 milles romains de Cirta.

Alliga, Seniore.—Je ne fais qu'indiquer les ruines de ces villes situées, la première à 7 lieues ouest-nord-ouest d'Announa, 5 lieues à l'est de Constantine, dans une plaine, sur les bords de la rivière Alliga; la seconde, à 3 lieues au sud d'Announa près de la rivière Serff. Il y a, parmi les ruines de Seniore, une grande tour et une source d'eau excellente (3). Peyssonnel signale des ruines près de là, au lieu nommé El-Horia, dans la tribu des Guerfas.

J'ai déja parlé des villes de Tucca-fines, de Mila, d'Ascurus, de Calama, des thermes de Tibilis et de Meskoutin qui se trouvent sur les routes de Stora

(1) *Voy. en Barbarie*, t. I, p. 162.

(2) Voy. les *Recherches sur la régence d'Alger*, p. 139.

(3) Poiret, t. I, p. 163. Shaw, t. I, p. 153, 154.

et de Bône à Constantine. J'ai donné les distances, je me réfère aux mesures générales que j'ai indiquées au commencement de cet article et qui tracent les procédés à suivre pour l'exploration complète des villes antiques.

Centuria, Muguas. — Près de Constantine on trouvera les villes romaines de Centuria et de Muguas qui ne sont placées sur aucune carte, mais qu'un acte des martyrs de Numidie (1) m'a permis de fixer avec précision. La première est au lieu nommé aujourd'hui Fegge-el-Kantourech ; la seconde était presque un faubourg de Cirta.

Bir-Stall, Summa, Physgea. — Au sud-est de Constantine on trouve, dit Shaw (2), entre les rivières Alliga et Hydra, Bir-Stall où il y a un puits de construction romaine ; un peu à l'ouest de Bir-Stall, et à 3 lieues et demie sud-sud-est de Constantine, Summa, située dans une belle plaine, avec des ruines considérables ; enfin, Physgéa, ville romaine d'où partait l'aquéduc qui fournissait de l'eau à Constantine. Les noms anciens de ces trois villes sont à rechercher.

Tagza, Bourgh-Touil(autrefois *Turris Cæsaris?*), *Temlouke* (autrefois *Sigus?*). — Dans le voisinage est la haute montagne de Ziganea, et à deux lieues

(1) Ruinart. Act. martyr. p. 223, *Recherches sur la Régence*, p. 86.

(2) T. I, p. 154, tr. fr.

de distance, Tagza où l'on voit une vaste étendue de ruines dans un pays bien arrosé. Un peu plus loin, dans la même direction sud-ouest, on rencontre Bourgh-Touil, qu'on croit être la Turris Cæsaris, ancienne ville romaine située dans une contrée fertile; enfin à 4 lieues nord-est de Bourgh-Touil et à 7 de Constantine, on doit trouver, à Temlouke ou dans les environs (1), les restes de l'ancienne Sigus, bâtie dans une plaine spacieuse au-dessous du mont Telladise, et qui était, comme je l'ai dit, fameuse par l'exploitation de ses carrières de marbre numidique. Tous ces lieux ont été indiqués par Shaw (2).

Dahama, *Amama*, *Grisa*. — Toute la vaste contrée habitée par les Henneichah, entre les rivières Hamise et Miskiana, est remplie de ruines. Dans ce pays, dit Shaw (3), il y a à peine un acre qui ne soit arrosé par une fontaine ou un ruisseau d'eau pure; on rencontre à chaque pas des restes de villages ou de villes anciennes. Il mentionne seulement Dahama, à 16 lieues sud-est de Constantine, sur la route de Tipsa (l'ancienne Théveste); 3 lieues plus loin, au sud, Amama qui est la *Justi* du colonel Lapie, et Grisa à 6 lieues nord-est d'Amama. Ce beau pays est une mine féconde à exploiter pour les antiquités et la géographie. J'en

(1) M. d'Avezac place Sigus à Physgéa. *Etud. de géogr. critiq.* p. 138.
(2) T. I, p. 154, 155, tr. fr.
(3) *Ibid.* p. 162.

dirai autant des environs de Bône, où l'on voit les traces de plusieurs villes romaines dont les noms sont encore inconnus.

Les ruines de Dahama sont situées à l'ouest et au pied d'une chaîne de collines fertiles et bien arrosées qu'on appelle Sidi-Rougeise, sur laquelle on rencontre quelques ruines avec des inscriptions. Shaw (1) donne en outre le dessin d'une espèce d'arc-de-triomphe portant une inscription chrétienne.

Bagaï (autrefois *Bagasis*). — A l'extrémité méridionale de la chaîne de Sidi-Rougeise l'on trouve Bagaï, l'ancienne Bagasis, qu'Edrisi (2) nous représente comme une grande ville entourée d'une double enceinte de murailles en pierre. Peyssonnel l'a visitée. Ce voyageur dit que la ville était autrefois fort grande et contenait de très beaux édifices, mais qu'on n'y trouve plus rien qui puisse attirer l'attention. Cette ville mériterait une nouvelle exploration.

Tezzoute, *Lamba* (autrefois *Lambasa*). — A 15 ou 20 lieues environ à l'ouest de Bagaï, au milieu de la chaîne de l'Auras, on rencontre d'abord les ruines de *Texouda*, appelée *Tezzota* par Léon l'Africain (3), et un peu plus plus au nord, au lieu

(1) T. I, p. 155, tr. fr.

(2) P. 252, trad. Jaubert.

(3) P. 446.

appelé *Lamba*, celles de l'ancienne Lambesa mentionnée par Ptolémée et par l'Itinéraire d'Antonin (1). Peyssonnel nous a laissé une description détaillée de ces ruines et Shaw, qui a copié cette description en laissant croire à ses lecteurs qu'il avait lui-même été sur les lieux, a mal lu le nom moderne et donne à ces ruines le nom de l'*Erba* au lieu de *Lamba* qui est dans le manuscrit autographe de Peyssonnel. Je publierai incessamment les lettres de notre savant voyageur. En attendant on peut lire (2) les inscriptions trouvées à Lambasa, dans le voyage de Shaw, qui les a transcrites assez fidèlement.

La ville de Lambasa devait avoir plus de trois lieues de circonférence. Une partie des murailles subsiste encore; elles sont en maçonnerie solide dans laquelle on n'a pas fait usage de la chaux (3). On y comptait quarante portes ou arcs-de-triomphe, dans le goût des portes St.-Denis et St.-Martin, à Paris. Peyssonnel en a vu quinze en bon état. Plusieurs avaient trois portiques, celui du milieu plus grand que les deux portiques latéraux. Ces monumens, d'une belle architecture, ont jusqu'à cinquante et soixante pieds d'élévation. Ils sont sans bas-reliefs; mais on y voit plusieurs inscriptions, une

(1) Lettr. mss. XV, p. 26 et suiv.

(2) T. I, p, 147 et suiv. tr. fr.

(3) Br uce, introd. p. 32, tr. fr.

entre autres, fort longue que Peyssonnel n'a pas pu lire. Peut-être est-elle en caractères phéniciens ou numidiques. La rue, qui fait suite à la porte sur laquelle est tracée cette inscription, était encore bordée par des restes de palais et d'autres édifices.

On voyait encore debout la façade entière d'un temple d'Esculape composée de six colonnes cannelées, d'ordre ionique, hautes de vingt pieds et soutenant un fronton sur lequel est gravée une inscription qui fait remonter ce superbe édifice au temps des Antonins. A côté de ce temple coule une rivière qui se jette dans la Serkah, et sur laquelle il existe un beau pont. Non loin de là, sont cinq des portes dont j'ai déja parlé et des restes d'aquéducs dont plusieurs arcades sont encore debout.

D'un autre côté, on voit les débris de plusieurs temples et une quantité considérable de pierres tumulaires couvertes d'inscriptions; aucune ne se rapporte aux temps chrétiens.

Auprès d'un ancien temple en ruines, qui offre encore de beaux fragmens de colonnes, des chapiteaux et d'autres débris d'architecture, les Arabes ont construit une espèce de mosquée dans laquelle une inscription latine, portant en toutes lettres le mot LAMBASENTIVM, ne laisse plus aucun doute sur l'ancienne synonymie de la ville actuelle. Deux autres inscriptions attestent le séjour sur les lieux de la *Legio III Augusta* qui, d'après Ptolémée,

a été réellement en garnison à Lambasa (1). La première inscription se trouve à côté d'un vaste amphithéâtre à demi-ruiné, qui peut avoir eu trois cents pas de circonférence et dont les gradins existaient encore du temps de Peyssonnel. La seconde se lit sur un vaste édifice que ce voyageur appelle un arc-de-triomphe; mais que Bruce (2) a jugé, d'après l'élévation des portes, avoir été une écurie pour les éléphans ou un magasin pour servir de dépôt aux machines de guerre. C'est un vaste enclos de murailles, de forme rectangulaire, ayant 4 façades dont deux, celles qui regardent le nord et le sud, ont 28 pas de largeur. Chacune de ces façades est percée de trois portes. La porte du milieu de chaque façade a 40 pieds d'élévation sur 30 de largeur. Les portes latérales ont 10 pieds de hauteur. Elles sont séparées de la grande porte par 6 colonnes d'ordre corinthien hautes de 20 pieds, posées sur des piédestaux de 10 pieds d'élévation et supportant une corniche dont la hauteur est aussi de 10 pieds, ce qui égale en tout la hauteur de l'ouverture principale. Au-dessus des grandes portes, il existe une fenêtre carrée avec un rang de colonnes d'ordre

(1) Ptolémée, IV, p. 111, éd. Berth.

(2) Introd. p. 32, tr. fr. Le dessin de ce monument se trouve dans la collection des dessins et des inscriptions recueillis par Bruce dans l'Afrique septentrionale dont une partie a été cédée par lui au roi d'Angleterre.

ionique et une inscription que Peyssonnel n'a pas pu lire. La légende Leg. III Aug. se lit, selon lui, sous les clefs de voûte des petites portes. Bruce assure l'avoir vue sur la pierre qui ferme le cintre de la porte principale, au-dessous d'un bas-relief représentant l'étendard d'une légion. Les façades latérales ont 3 portes comme les autres et de plus un quatrième portail qui paraît un hors d'œuvre, et nuit à la symétrie de cette construction remarquable. Deux colonnes d'ordre corinthien, de 50 pieds d'élévation et de 4 pieds de diamètre, étaient encore debout dans l'intérieur de l'édifice, qui ne paraît pas avoir jamais été voûté ni couvert. C'est, selon Bruce, le seul monument de bon goût qui existe parmi les ruines considérables de Lambasa. Du reste, cette ville était dans une position des plus avantageuses, située à la naissance de la chaîne du mont Auras, dans une plaine belle et fertile, arrosée par une petite rivière et par une quantité de sources qu'on voit encore sourdre au milieu des décombres.

Mausolée remarquable.—A huit ou dix lieues au nord-ouest de Lamba, Peyssonnel a trouvé un superbe mausolée dont il donne une description détaillée (1). C'est un grand corps de bâtiment rond, de six cents pieds de circonférence. Soixante pilastres d'ordre toscan, hauts de vingt-cinq pieds avec

(1) Lettr. mss. XV, p. 22.

leurs corniches, entourent l'édifice qui se termine en pyramide par trente-deux degrés en pierre, comme celui de Koubber-el-Romea à l'ouest de Coleah. Ces degrés ont chacun 2 pieds d'élévation sur 2 pieds et demi de largeur. La masse totale a près de 90 pieds de haut; les pierres qui la composent ont toutes 7 à à 8 pieds de long sur 2 ou 3 d'épaisseur. L'endroit où se trouve le mausolée se nomme Médrachem. Bruce, qui l'a dessiné, pense (1) que c'est le tombeau de Syphax et des autres rois de Numidie; mais il n'appuie cette opinion sur aucune autorité (2). Les Arabes, persuadés que ce monument

(1) Introd. p. 30, tr. fr.

(2) Il est important d'insister sur la ressemblance singulière qui existe entre ce mausolée des rois numides et celui de Koubber-el-Romeah que Pomponius Mela (I, VI, 10) signale entre Icosium (Alger) et Césarée (Cherchel) comme le monument commun de la famille royale régnant en Numidie et en Mauritanie, *monimentum commune regiæ gentis*. Ce mausolée dont nous avons maintenant un plan et une description exacte, rapportés par un officier d'état-major, repose sur une base cylindrique, et se termine comme celui de Médrachem, par une pyramide formée de degrés en pierres. La hauteur totale du monument est aussi de 90 pieds, quoique Shaw, qui en parle sans l'avoir vu (t. I, p. 57), ne lui donne que 20 pieds. Cette hauteur absolue de 90 pieds était-elle une mesure réglée par l'étiquette pour les mausolées des rois Numides? Nous l'ignorons. Mais cette coïncidence remarquable d'une même élévation et d'une forme semblable, pour deux monumens situés à une aussi grande distance l'un de l'autre, a frappé mon attention;

renfermait des trésors cachés, ont essayé de pénétrer dans l'intérieur. Ils y ont fait deux brèches qu'ils ont poussées jusqu'au quart du diamètre (1). Le revêtement extérieur du bâtiment n'est composé que d'un seul rang de pierres de taille. La masse est formée en dedans par des pierres de grès plates et peu épaisses. On ne trouve au dehors aucune inscription. Peut-être en existait-il dans la partie qui a été entamée par les Arabes.« Tout auprès « de l'édifice, on voit, ajoute Peyssonnel, quel- « ques vestiges d'une ville qui ne paraît pas avoir « été bien considérable; elle est entre les montagnes « d'Arquet et l'étang ou plaine salée (2). »

Zainah (Diana Veteranorum).—A 6 ou 7 lieues à l'ouest-nord-ouest de Médrachem, se trouve une

et il serait d'autant plus utile de les explorer que nous ne possédons encore aucune représentation exacte de l'architecture numidique.

(1) Les Arabes ont également entamé la pyramide connue sous le nom de Koubber-el-Romeah; ce commencement d'exploration, s'il est suivi, peut conduire à la connaissance de la destination de ce monument.

(2) Ces montagnes *d'Arquet* sont probablement celles qui, dans la carte de M. le colonel Lapie publiée en 1829, sont marquées sous le nom de d'Hirkaut à l'ouest de Lambasa. L'étang *ou plaine salée* dont il est ici question et que Peyssonnel mentionne plusieurs fois dans la même lettre, doit probablement être placé dans la plaine qui s'étend au nord et au nord-est de Médrachem et qui est arrosée par une rivière portant le nom de *Chibkah*.

petite ville nommée Zainah. Elle est située, dit Peyssonnel (1), au pied des montagnes d'Arquet (Hirkaut) auprès d'une belle source d'eau; sa situation est gracieuse et la ville devait être considérable. Ce voyageur y a vu deux portes ou arcs-de-triomphe avec des colonnes d'ordre corinthien. Sur l'un d'eux il y a une inscription qui a été recueillie par Peyssonnel, et qui s'y trouvait encore lors du voyage de Bruce (2). Shaw l'a publiée (3) d'après les manuscrits de Peyssonnel; car, comme Bruce le fait remarquer avec raison (4), il n'a jamais été jusqu'au mont Auras, bien qu'à l'en croire, il ait vu les monumens qu'il décrit et lu les inscriptions qu'il rapporte. L'inscription de Zainah prouve que cette petite ville est bâtie sur l'emplacement même de l'ancienne Diana Veteranorum, mentionnée par les itinéraires.

Sétif (autrefois *Sitifis*). — Les murs de cette ancienne métropole de la *Mauritania Sitifensis* ont été détruits, au rapport de Békri (5), par la tribu des Ketâmah dont j'ai déja parlé. Cependant il en existait encore assez de débris au seizième siècle, pour juger que l'ancienne enceinte avait dû être

(1) Lettr. mss. XV, p. 16.

(2) *Voy. en Nubie,* introd. p. 30, tr. fr. Le dessin de cet arc-de-triomphe existe dans la collection qui appartient à la famille de Bruce, et dont elle m'a envoyé le catalogue.

(3) T. I, p. 136, tr. fr.

(4) Introd. p. 33.

(5) Notic. des mss. t. XII, p. 534.

aussi forte qu'élégante (1). La ville ancienne était située sur une petite éminence auprès de plusieurs belles sources d'eau douce; elle paraît avoir eu une lieue de tour. S'il faut en croire Shaw (2), qui n'a pu y recueillir que deux fragmens insignifians d'inscriptions, la ville a été complètement détruite par les Arabes. On n'y trouve plus aujourd'hui que des édifices de construction moderne, et l'on y chercherait en vain quelques traces de bâtimens de l'époque romaine. Cependant Peyssonnel (3) dit avoir trouvé dans des souterrains, au milieu de la citadelle, de beaux fragmens de colonnes et quelques pièces d'architecture ancienne.

Le même voyageur signale, non loin de la ville, une espèce de mausolée d'une construction remarquable. C'est un édifice carré, de 30 pieds de large sur 50 pieds de longueur et 60 d'élévation. Cet édifice est accompagné d'une niche ouverte, bâtie en saillie. Il est entouré, comme plusieurs monumens de Paris, d'une place vide autour de laquelle on reconnaît encore les débris d'une balustrade qui l'environnait. L'importance de l'ancienne Sitifis qui avait donné son nom à celle des deux Mauritanies dont elle était la capitale, fait vivement regretter que nous ne possédions pas, sur son compte, des

(1) Léon l'Afr. p. 535.
(2) T. I, p. 133, tr. fr.
(3) Lettr. mss. XV, p. 39.

renseignemens plus étendus. Les ruines de cette ancienne ville méritent de devenir l'objet d'une exploration particulière.

Kasbaïte. — On ignore (1) encore l'ancien nom de cette petite ville située sur le versant septentrional d'une montagne où prend sa source l'Oued-el-Dsahab ou *la Rivière d'Or*, l'un des affluens de l'Oued-el-Kébir. Parmi les ruines qui s'y trouvent, Shaw a remarqué (2) le portique d'un petit temple avec des inscriptions. La nécropole se trouvait sur le flanc méridional de la même montagne. Shaw y a vu plusieurs tombeaux avec des bas-reliefs et des inscriptions latines.

Jimmilah — Shaw place la ville de Jimmilah à 4 lieues au nord-est de Kasbaïte. « On y trouve, dit-il (3), de beaux restes d'antiquités, entre autres une partie d'une porte de ville et les débris d'un amphithéâtre. » Peyssonnel ne s'y est pas arrêté; il dit (4) y avoir vu en passant les débris d'un temple. Ce dernier voyageur s'accorde avec Shaw pour placer à Jimmilah l'ancienne *Gemellæ* de l'itinéraire; mais il faudrait alors que Jimmilah

(1) Shaw (t. I, p. 131) pense que Kasbaïte représente la *Satafi* des anciens itinéraires, mais sa position ne s'accorde guère avec la distance de XVI milles que donne l'itinéraire entre Sétif et *Satafi*.

(2) T. I, p. 130, tr. fr.

(3) *Ibid.* p. 131.

(4) Lettr. mss. XV, p. 38.

se trouvât un peu plus au sud que Shaw ne l'a indiquée; car la station de Gemellæ que l'itinéraire place sur la route de Lambasa à Sétif, et de Théveste à la même ville de Sétif, était séparée de cette dernière ville par une distance de 25 milles romains et devait se trouver au sud-est, dans la direction de Lambasa et de Théveste. Or, Jimmilah, dans la carte de Shaw, est au nord-est de Sétif et à plus de 40 milles de cette ville. De nouvelles recherches amèneront peut-être la découverte de quelques inscriptions qui permettront de fixer sans aucune espèce de doute le nom que portait autrefois cette ancienne cité.

§ II. *Points que les voyageurs n'ont pas visités, ou sur lesquels ils n'ont pas trouvé de ruines assez importantes pour mériter d'être décrites.*

Quoique les villes et les monumens anciens dont j'ai parlé jusqu'ici aient été visités par divers voyageurs, une nouvelle exploration n'en serait pas moins utile et moins intéressante. Nous ne connaissons encore que par des descriptions écrites les antiquités de la province de Constantine. Les dessins de Shaw sont peu de chose; ceux de Bruce, bien plus nombreux et bien plus importans, ne sont pas publiés, et l'on ne peut prévoir l'époque où ils verront le jour. Il serait à désirer, dans l'intérêt de l'archéologie, que le zèle d'un voyageur habile et éclairé

voulût faire pour la régence d'Alger ce que l'architecte anglais, M. Catherwood, et plus récemment encore M. Coste, ont fait pour la régence de Tunis.

Mais il est une exploration plus importante encore pour la géographie et pour l'histoire. On trouve en Afrique une foule de villes anciennes dont les auteurs de l'antiquité peuvent nous aider à reconnaître la position, et qui n'ont été jusqu'ici l'objet d'aucune recherche. D'autres ont été vues par les voyageurs modernes, mais, comme dans leur course rapide, ils n'ont rencontré aucune inscription, aucune ruine assez importante pour fixer leur attention et piquer leur curiosité, ils se sont mis peu en peine de rechercher le nom des villes antiques dont ils foulaient aux pieds les décombres. Et cependant sous ces débris stériles en apparence, que de richesses se trouvent peut-être enfouies, qu'une exploration bien dirigée mettrait, sans beaucoup de peine et sans de grandes dépenses, à la disposition des sciences historiques et géographiques! Sir Grenville Temple assure que dans la régence de Tunis, on trouve en général deux fois plus de ruines qu'il n'y a de noms de lieux dans les historiens, les géographes et les itinéraires de l'antiquité. On peut en dire autant de l'Algérie : notre savant botaniste Desfontaines a observé près de Constantine les restes de trois anciennes villes dans l'espace de cinq lieues. Au milieu de la plaine des Henneichah, le pied du voyageur se heurte à chaque pas contre

des débris de monumens antiques. Enfin si, à une époque où l'Algérie gémissait encore sous le despotisme des Turcs, où la défiance et la farouche susceptibilité des Berbères et des Arabes, plus forte que la protection du pouvoir, rendaient si difficiles les recherches scientifiques, Peyssonnel, Hebenstreit, Shaw, Bruce, Poiret, Desfontaines ont recueilli une si riche moisson de renseignemens précieux, que ne pourra-t-on pas espérer d'une exploration nouvelle, lorsqu'une conquête solidement établie, ou des traités entourés de toutes les garanties désirables, ouvriront aux savans une libre entrée dans tous les districts de la régence, et leur permettront de se livrer en toute sécurité aux investigations nécessaires pour établir les bases d'une bonne géographie comparée?

Dans la tribu des Grohberry, sur la rive gauche de l'Adouse, à 15 lieues environ à l'ouest-sud-ouest de Bougie, on trouve au pied du Djébel-Afroune, les ruines d'une ville romaine qui porte actuellement le nom de Kassir, *le château*. Shaw, qui mentionne ces ruines (1), n'a pas cherché à découvrir leur ancien nom.

Un peu à l'est de Kassir, sur les montagnes voisines de Bougie, habitées par la tribu des Toujah, on découvre, dit Shaw (2), des tuyaux de plomb

(1) Shaw, t. I, p. 127, tr. fr.
(2) *Ibid.*

destinés apparemment autrefois à conduire à *Saldæ* les eaux de cette montagne qui sont excellentes.

Le même voyageur nous apprend (1) que le pays des Ajebby, situé à moitié chemin entre Bougie et Sétif, « est remarquable par le sanctuaire de leur « marabout Sidy-Isah-ben-Habib, et par les ruines « d'une ville ancienne qui était probablement *Sava* « *Municipium.* » C'est sans doute par inadvertance que M. le colonel Lapie, dans sa belle carte d'Afrique publiée en 1833, et dans l'édition qu'il prépare de l'Itinéraire d'Antonin, conjointement avec MM. Hase, Walkenaer et Guérard place le municipe de Sava à Sidy-Isah-ben-Habib, car il me semble que le voyageur anglais donne ces deux localités comme étant parfaitement distinctes. Peyssonnel (2) dit avoir trouvé à 7 lieues à l'ouest de Sétif, des ruines anciennes portant le nom de Zada. C'est à cet endroit, au midi du Djébel-Mégrise, entre Sétif et Zammora qu'il a cru devoir placer le municipe de Sava, et cette position s'accorde parfaitement avec la distance de 24 milles romains donnée par l'itinéraire (3) entre Sétif et Sava.

Peyssonnel a trouvé dans les environs de ces deux positions les ruines de plusieurs villes et villages qu'il ne décrit pas. Sétif était, comme Constantine,

(1) *Ibid.* p. 129.
(2) Mss. lettr. XV, p. 41.
(3) *Itin. Anton.* p. 40, ed. Wesseling.

le centre de plusieurs routes qui, de là, s'étendaient en rayons divergens dans toutes les directions. Il serait intéressant de visiter avec soin les plaines qui environnent cette ville. A l'aide des inscriptions qu'on pourra découvrir et des extraits de l'Itinéraire que je donnerai dans le chapitre suivant, on arrivera, peut-être sans beaucoup de peine, à fixer la synonymie des divers points où des restes d'antiquités attestent l'existence d'une ville ancienne.

Au pied du Djébel-Mégrise, Shaw a rencontré des débris d'édifices antiques qu'il croit appartenir à l'ancienne *Horrea*, placée par l'Itinéraire d'Antonin (1) à 18 milles de Sétif, sur la route de cette ville à Bougie (2). D'après cette indication, les ruines dont parle Shaw, en supposant toutefois que sa conjecture soit fondée, doivent être cherchées, non pas à l'ouest, mais à l'est du Djébel-Mégrise.

Le Djébel-Baboura qui fait suite au Mégrise à l'est, présente, dans plusieurs endroits, des vestiges d'ouvrages romains. Shaw (3) pense que c'est parmi ces ruines qu'il faut chercher l'ancienne *Basilica* mentionnée dans l'Iitinéraire d'Antonin (4) entre Sétif et Gigel.

(1) *Ibid.* p. 31.
(2) Shaw, t. I, p. 129, tr. fr.
(3) T. I, p. 131, tr. fr.
(4) P. 40, ed. Wesseling.

A 3 lieues sud-sud-ouest de Milah, se trouvent les ruines d'une ancienne ville romaine, qui portent le nom de Deik ou Médeik-Bou-Essah. « On « voit ici, dit Shaw (1), plusieurs petites cellules « de différentes façons, taillées dans le roc et une « source d'eau excellente nommée *Aïn-el-Fouah* « (la source de la garance), à cause de la quantité « de garance qui croît dans le voisinage. » Ces ruines ne seraient-elles pas les mêmes que celles qu'a signalés Peyssonnel (2) sous le nom de *Fouga* à 5 lieues ouest-sud-ouest de Constantine et à 4 de Milah? Le judicieux voyageur a cru, non sans fondement, retrouver dans ce lieu l'ancienne *Nobos Fusciani*, placée par la table de Peutinger (3) à 12 milles de Milah.

La même table indique, à 4 milles au sud de Nobos Fusciani, une autre station appelée Fons Camerata, *la Fontaine voûtée*, que l'indication donnée par le nom même pourrait servir à faire reconnaître.

Quant aux cellules creusées dans le roc, qui ont été observées par Shaw dans l'endroit qu'il nomme *Aïn-Fouah*, on en trouve de pareilles sur plusieurs points de la Barbarie, et aucun voyageur encore n'a essayé de déterminer leur destination primitive.

« Entre Béja et le cap Négro, nous remarquâmes

(1) T. I, p. 132.
(2) Mss. lettr. XV, p. 13.
(3) P. 295, éd. de M. le marquis de Fortia.

« en passant, dit Hebenstreit (1), des trous carrés,
« creusés dans le rocher, et qui étaient assez grands
« pour qu'on pût s'y asseoir et s'y coucher, mais non
« pas s'y tenir debout. Le fer seul avait pu achever
« cet ouvrage, car le rocher était compacte et très
« dur. Notre guide nous dit que les habitans regar-
« daient ces trous comme d'anciennes demeures
« d'hermites. Nous en avons vu de semblables sur
« le continent, près de Tabarka. » Ces derniers ont été observés par Poiret, derrière les collines sur lesquelles était située l'ancienne Tabraca et où il existe encore quelques mâsures et des débris considérables de pierres taillées. « Ce qui me frappa le
« plus, dit Poiret (2), et ce qui me parut difficile à
« expliquer, ce fut des rochers dans l'intérieur des-
« quels on avait creusé, à la pointe du ciseau, plu-
« sieurs petites chambrettes d'environ 4 pieds carrés
« en tout sens. L'ouverture, de 2 pieds carrés,
« ressemble à celle d'une fenêtre avec des embrâ-
« sures. Dans la muraille du fond est une niche de
« près de 2 pouces d'enfoncement, d'un pied de haut
« sur 6 pouces de large. Ces ouvertures, que je trou-
« vai au nombre de 5 ou 6, sont toutes placées au
« haut des rochers, quelques-unes dans des en-
« droits de difficile accès.... L'ouverture est dispo-
« sée de manière à être exactement fermée par

(1) *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVI, p. 72.
(2) T. I, p. 181.

« une pierre carrée qu'il est facile de dérober « aux regards avec de la terre ou des broussail- « les. » La première idée qui se présente naturellement est que ces ouvertures sont autant de tombeaux creusés de main d'homme; mais Poiret assure que l'exiguité de leur dimension repousse une telle conjecture.

Retournons maintenant à l'ouest de Constantine, d'où nous a un peu éloigné cette courte digression.

On trouve des ruines nombreuses dans la plaine de Mejanah au sud-ouest de Sétif (1). Desfontaines mentionne, entre autres, les ruines d'Azel, situées à peu de distance des montagnes, à 5 ou 6 lieues au sud de Kassir-Attyre. Elles consistent, suivant Shaw (2), en diverses auges et citernes de pierre, ouvrage des anciens, dans lesquelles se décharge la source abondante appelée Aïn-Azel. La position de ces ruines répond assez à celle de la station nommée *Perdices*, que l'Itinéraire d'Antonin place sur la route de Lamasba à Sitifi. M. d'Avezac (3) fait remarquer que le nom d'Azel pourrait bien n'être qu'une corruption du mot arabe *Hhagel*, traduction littérale du latin *Perdices*.

Au sud du Djébel-Agrise, à quelque distance

(1) Shaw, t. I, p. 132, tr. fr. Desfont. *Nouv. Ann. des voy*. t. XLVII, p. 90.

(2) *Ibid*. p. 143.

(3) *Etudes de géogr. critique sur une partie de l'Afr. septentr*. p. 134. Paris, Arthus Bertrand, 1836. in-8°.

de Constantine, s'étend le district des El-Elmah, où existent quelques ruines antiques. Au pied du Djébel-Agrise sont des bains qui ont fait donner à une rivière du voisinage le nom de Oued-el-Hammam, *la rivière des bains*. On y trouve aussi les ruines d'une petite ville (1). C'est entre ce point et Constantine que Desfontaines (2) a rencontré les restes de trois villes anciennes entièrement détruites.

Le petit village que le savant botaniste appelle *Iger*, et qu'il dit être placé sur une hauteur dans la plaine de Sétif, doit être le village de Gijil, ancienne ville romaine, selon Shaw (3), située sur le penchant du Djébel-Yousef. C'est ici, je crois, et non pas à Jimmilah, qu'il faut placer, avec M. le colonel Lapie, le *Gemellæ* de l'Itinéraire.

Entre Gijil et Zainah, au nord de cette dernière ville, Peyssonnel indique (4) les ruines de *Lamaza* qu'il croit être la station appelée Lamasba par la table de Peutinger et par l'Itinéraire (5). Il n'y reste, dit-il, rien de remarquable.

A l'est de ce point, dans le district d'Ai-Yacoute, on trouve, au rapport de Shaw (6), des restes de

(1) Shaw, t. I, p. 135.
(2) *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVII, p. 90.
(3) Shaw, t. I, p. 144.
(4) Mss. XV, p. 15.
(5) Ed. de M. le marquis de Fortia, p. 8, 9, 298.
(6) T. I, p. 137.

chaussées et d'autres ruines du temps des Romains. Ce district a pris son nom d'une rivière qui l'arrose nommée Ain-Yacoute. Sur ses bords est la ville de Tattubt, l'ancienne *Tadutti*, jadis considérable, aujourd'hui presque entièrement couverte de terre et de décombres (1). Il existe dans une mosquée de Constantine des colonnes de granit ayant 12 pieds de hauteur et une grosseur proportionnée, qui, s'il faut en croire le voyageur anglais, ont été tirées des ruines de Tattubt.

Dans mes Recherches sur la régence d'Alger(2), publiées au commencement de 1835, j'ai fixé approximativement d'après les actes du martyre de St.-Mammarius, donnés par Mabillon (3), la position de l'ancienne Vaga de Numidie, mentionnée par Pline (4). J'ai émis l'opinion que cette ville devait se trouver dans le voisinage de Lambasa. La relation du voyage de Peyssonnel que je ne connaissais pas encore à cette époque, donne un nouveau poids à

(1) Shaw qui place cette ville entre Tezzoute et Jimmilah, dit néanmoins qu'elle est à huit lieues au sud-sud-est de Constantine. Or, on peut se convaincre, en jetant les yeux sur la carte de 1829, où M. le colonel Lapie a mis en œuvre avec une exactitude rigoureuse les indications fournies par Shaw, que Tattubt est au moins à 20 lieues de Constantine: nouvelle preuve que Shaw décrit souvent des lieux qu'il n'a pas vus.

(2) P. 129.

(3) *Veter. Analect.* p. 178, ed. 1723.

(4) Plin. V, 4, t. I, p. 248.

cette conjecture. Ce voyageur a visité en effet, un peu au nord de Lambasa, des ruines anciennes portant le nom d'*Avèges* et qu'il considère comme représentant l'ancienne *Vaga*.

Le même voyageur parle d'un château situé sur un plateau, au sommet des montagnes, dans un lieu nommé *Aradem*, à 6 lieues au sud de Tezzoute. C'est peut-être cette forteresse, située dans la tribu des Neardy, que Shaw (1) regarde comme la *Pétra Geminiani* ou le *Tumar* de Procope (2). Ces deux forts nous sont représentés par l'auteur byzantin comme des positions inabordables, situées sur des rochers taillés à pic et environnés de précipices. Cette description, s'il faut en croire Shaw, s'appliquerait parfaitement au *Dashkrah* de la tribu des Neardy.

Si maintenant nous nous dirigeons de nouveau vers l'ouest, nous trouvons, au pied du versant méridional de l'Auras, à moitié chemin entre Biscara et Constantine, sur un terrain bien arrosé, un grand monceau de ruines portant le nom de Baitnah (3).

A quelque distance à l'ouest du Djébel-Souffian, dans la plaine de Barikah, entre l'Oued-el-Barikah et la Boumazouse, sont les ruines de *Tubna* dont le

(1) T. I, p. 145 et suiv.
(2) *Bell. Vand.* II, 19, 20.
(3) Shaw, t. I, p. 144, tr. fr.

nom est le même que celui de la ville ancienne de *Thubuna*, mentionnée par Ptolémée (1). Les Arabes ont la conviction que d'immenses trésors sont cachés sous ses décombres (2).

En remontant au nord l'espace de six lieues environ, on trouve la ville de Nickouse, dont Léon l'Africain (3) fait un portrait enchanteur. « On y remarque, dit Shaw (4), les vestiges d'une grande ville et, comme à l'ordinaire, des restes de colonnes, de citernes et de murs. Mais une tradition qu'on ne s'attendait certainement pas à trouver en ce lieu, est celle qui place à Nickouse le tombeau des Sept-Dormans. On connaît l'aventure fabuleuse de ces saints martyrs d'Ephèse, qui, persécutés sous l'empereur Décius, s'endormirent dans une caverne où on les avait enfermés, et ne s'éveillèrent qu'au bout de 155 ans, sous le règne de Théodose le jeune. Les habitans de Nickouse soutiennent que cet événement s'est passé dans leur ville, que les sept frères étaient bons musulmans, et ils se glorifient de posséder leurs tombeaux.

A quatre ou cinq lieues au nord-est de Nickouse, existent d'autres ruines qui portent aujourd'hui le nom de Jighbah : l'ancien nom de ce lieu reste encore inconnu.

(1) IV, 2, p. 108, ed. Berth.
(2) Shaw, t. I, p. 141, tr. fr.
(3) P. 536.
(4) T. I, p. 143.

La lecture des anciens historiens nous fournit les noms de plusieurs autres villes dont les positions ne sont pas parfaitement établies. J'en ai discuté quelques-unes dans mes Recherches sur la régence d'Alger, et comme dans ce genre de travail on ne peut guère arriver qu'à une détermination conjecturale plus ou moins probable, on me permettra de reproduire ici quelques extraits de mon ouvrage; je les soumets d'avance à toutes les modifications que devront amener les résultats des investigations futures.

Hirtius (1) parle d'une ville de Thabena, appartenant à Juba et située dans la partie de son royaume qui s'approche de la mer. La même ville, sous le nom de Thiabena, est indiquée comme voisine d'Hippône et de Tagaste, dans une lettre de saint Augustin à Alypius de Tagaste (2), et dans deux lettres écrites à saint Augustin par l'évêque de Thiabena (3). C'est entre ces deux villes que j'ai cru devoir placer l'ancienne Thabena, sur le témoignage des trois auteurs que je viens de citer, et cette détermination me semble à peu près certaine. J'ajouterai ici un rapprochement remarquable qui m'avait d'abord échappé, c'est qu'il existe la plus grande analogie entre le nom de la ville ancienne de *Thabena* et celui du mont *Thambès* mentionné par Ptolémée (4). Cette

(1) *Bell. Afr.* c. LXXVII.
(2) Epist. 83, n° 1.
(3) Possidius, *In vit. August.* c. XXX.
(4) IV, 3, p. 110, éd. Berth.

chaîne est située, d'après cet ancien géographe, *sur les frontières de la Numidie,* et c'est là que prend sa source le *Rubricatus,* que Berthius croit être l'*Armua* de Pline, aujourd'hui l'Oued-el-Maffrag (1). D'après ces indications, le mont Thambès se trouverait à l'endroit même où je crois devoir placer la ville de Thabena, en sorte qu'on pourrait croire, ou que la montagne a pris son nom de la ville, ou que le nom de cette dernière est une dérivation de celui de la montagne.

Gélimer, défait par Bélisaire dans l'Afrique proconsulaire, à huit lieues environ au sud-ouest de Carthage, prend la fuite vers la Numidie. Bélisaire le poursuit jusqu'à Hippône. Là, il est obligé de s'arrêter, parce que le prince vandale s'est retranché dans le mont Pappua, montagne hérissée de rochers escarpés, et inaccessible aux troupes romaines, entièrement composées de cavaliers. Procope, qui raconte ce fait, ajoute (2) : « A l'extrémité de cette « chaîne est placée une ancienne ville nommée Mi- « dénos, Mideos ou Médéos, » car les manuscrits donnent ces trois formes. La proximité de la ville d'Hippône, jointe à plusieurs autres considérations que j'ai développées dans mes *Recherches sur la ré-*

(1) C'est par erreur qu'à la page 34 l'ancien nom d'*Armua* a été appliqué à la Boudjema qui prend sa source dans l'Edough. Pline (V, 2, t. I, p. 245) place l'*Armua* entre Hippône et Tabarca, position qui ne peut convenir qu'à l'Oued-el-Maffrag.

(2) *Bell. Vand.* II, 4.

gence d'Alger(1), m'a fait penser que le mont Pappua de Procope, était aujourd'hui représenté par le Djébel-Edough. C'est dans cette montagne qu'il faut chercher l'ancienne ville de Midénos, dont le nom offre une analogie frappante avec celui de la tribu des Medini qui, suivant Ptolomée (2), s'étendait jusqu'au-delà de Tabarka.

La position de la ville de Tigisis, mentionnée par Procope dans son Histoire de la guerre des Vandales (3), peut être approximativement fixée, au moyen des indications qui nous sont fournies par les actes du martyre de S. Mammarius. Cet ancien document place Tigisis dans le voisinage de Lambasa, de Vaga et de *Tamugadis*, et cette détermination s'accorde avec le texte de Pline qui nomme (4) la ville de Vaga presque immédiatement après l'*Oppidum Tigense*. M. d'Avezac (5) a cru devoir modifier un peu les distances que j'avais établies dans mes *Recherches sur la régence d'Alger*. Il place Tigisis à Tagzah, et je dois convenir que cette opinion a pour elle non-seulement une analogie assez marquée entre l'ancien nom et le nom moderne, mais encore une concordance frappante avec l'itinéraire donné par Békri (6) de Kaïrowan au château d'Abou-Tawil,

(1) *Recherch. sur Alger*, p. 107 et suiv.
(2) IV, 3, p. 110, ed. Berth.
(3) II, 13.
(4) V, 4, t. I, p. 248.
(5) *Etudes de géogr. critique*, p. 135 et suiv.
(6) Not. des mss. t. XII, p. 507. V. aussi la not. 2, p. 516.

dans lequel *Tidjes* (l'ancienne Tigisis) est indiquée à trois journées de Tiffech. Les inscriptions, si l'on en trouve, lèveront toute incertitude.

J'ai nommé l'ancienne ville de Tamugadis, voisine de Lambasa et de Vaga. L'Itinéraire d'Antonin la place (1) à 14 milles de Lambasa sur la route de Théveste à Sétif, et sur celle de Lambasa à Cirta. Dans la première de ces deux routes, Tamugadis est nommée immédiatement avant Lambasa; dans la seconde immédiatement après. Il faut donc chercher cette ancienne ville à 10,640 toises au nord-est des ruines de Lambasa. Le catalogue des dessins et du journal de Bruce, que j'ai entre les mains, indique, sur les ruines de cette ancienne ville qu'il nomme *Temugadi*, un arc-de-triomphe et un temple, tous deux d'ordre corinthien. Le célèbre voyageur a fait dessiner ces deux monumens par un architecte italien qu'il avait amené avec lui.

Je ne ferai qu'indiqner la ville ancienne, nommée *Scalæ veteres*, pour laquelle Procope (2) nous a laissé peu de renseignemens : ce qu'on peut dire de plus probable, c'est que ce lieu était voisin du mont Auras (3).

C'est aussi dans le mont Auras que Bruce a trouvé un palais d'ordre corinthien, qu'il a également fait dessiner.

(1) *Itin. Anton.* p. 34, 40, ed. Wesseling.
(2) *Bell. Vand.* II, 17.
(3) *Recherch. sur Alger*, p. 140.

Quant aux villes de *Babosis* et de *Zerbulæ*, leur position est plus facile à déterminer, du moins approximativement. Le récit de Procope (1) indique suffisamment qu'il faut placer Babosis au sud de Bagaï et au pied du mont Auras. Zerbulæ était une place forte située dans la chaîne même de l'Auras. Salomon, après avoir défait les Maures à Babosis, force Iabdas, leur chef, à se renfermer dans Zerbulæ. Mais, manquant de vivres pour un siége qu'il prévoyait devoir être long, il tourne au nord, va ravager les environs de Tamugadis, revient ensuite sur ses pas et met le siège devant Zerbulæ. Il est évident que Zerbulæ était située entre Bagaï et Tamugadis. Cette dernière ville se trouvant, comme nous l'avons dit, au nord-est de Lambasa, on peut la considérer comme le sommet d'un triangle dont les côtés iraient s'appuyer sur Lambasa et Zerbulæ et dont la base serait formée par la ligne de jonction entre ces deux dernières villes.

Sur la frontière des régences d'Alger et de Tunis, à peu de distance au sud d'Hydra et au sud-est de Tibessa, sont les montagnes des *Sidi-Bougannim* (2). Il existe une certaine analogie entre ce nom et celui du mont Burgaon, théâtre de la victoire complète de Salomon sur les Maures. Procope (3) est le seul

(1) *Bell. Vand.* II, 19.

(2) Carte de M. Lapie, 1833.

(3) *Bell. Vand.* II, 12.

auteur ancien qui parle de cette montagne, sur laquelle était une ville du même nom. Après la bataille, l'armée romaine retourna à Carthage, et les débris de celle des Maures, ne pouvant tenir en Numidie, se retirèrent de suite chez Iabdas, chef des tribus maures du mont Auras. Cette circonstance prouve suffisamment que le mont Burgaon était sur la frontière de la Numidie et de l'Afrique proconsulaire. La description de cette montagne la fera aisément reconnaître. « Le mont Burgaon, dit Procope, est « presque partout escarpé; du côté de l'orient, il est « inaccessible. Il est couronné par deux pics, séparés « par une gorge étroite, profonde, impraticable, « même dans ses parties les plus basses. » Salomon envoie un de ses officiers, nommé Théodore, gravir la montagne du côté du levant où elle était escarpée et inaccessible. Les Maures étaient restés sur le flanc occidental de la montagne et n'avaient pas occupé le sommet qu'ils croyaient inabordable. Théodore parvient à se loger sur une des deux cimes de la montagne; en même temps Salomon attaque les Maures en face. Ceux-ci, enfermés entre deux corps ennemis, prennent la fuite; les cadavres des hommes et des chevaux comblent le ravin ou la gorge étroite qui séparait la cime occupée par Théodore de celle qui était restée libre. Le reste des Maures s'échappe en franchissant l'abîme sur un pont de cadavres. Ces détails précis donnent un tableau si exact du mont Burgaon qu'il doit être facile de le retrouver.

J'en dirai autant de l'endroit où campèrent Marius et Sylla, lorsqu'à 4 journées à l'ouest de Cirta, ils furent attaqués par Jugurtha et Bocchus. Voici la substance de la narration de Salluste (1). Marius, après avoir pris une forteresse située sur les bords du fleuve Mulucha (la Moulouïa), s'était mis en marche pour aller prendre ses quartiers d'hiver. A 4 journées de distance de Cirta, il est attaqué par les troupes réunies de Bocchus et de Jugurtha. Le combat dure un jour entier sans que la victoire se déclare pour l'une ou l'autre armée. Marius, pour assurer une retraite à ses troupes, fait occuper deux hauteurs voisines l'une de l'autre. L'une des deux, avec trop peu d'espace pour un camp, avait une source abondante; l'autre offrait un grand avantage pour le moment, celui d'être bordée en grande partie d'escarpemens très hauts, ce qui n'exigeait que peu de retranchemens. Sylla, avec la cavalerie, veille près de la source; l'autre colline est occupée par Marius, à la tête de l'infanterie. Les Maures et les Gétules se postent confusément autour des deux éminences, allument de grands feux et se livrent, pendant toute la nuit, aux transports inconsidérés de leur joie. Il serait à désirer que nous eussions un grand nombre de descriptions aussi précises. C'est à 20 lieues à l'ouest de Constantine, dans la grande plaine de 30 lieues de longueur, que M. Desfontaines a parcourue,

(1) *Bell. Jug.* c. 103.

en partant des dernières pentes du Jurjura pour arriver au massif de Constantine (1), qu'il faudra chercher l'emplacement du champ de bataille que je viens de décrire.

Je n'ai pas épuisé tous les renseignemens que pourrait nous fournir l'antiquité grecque et latine. Le peu d'indications que j'ai données suffira pour montrer tout le parti que l'on peut tirer de la lecture des anciens auteurs. Salluste, Procope, Ammien Marcellin, Pline sont autant de mines fécondes qu'on est loin d'avoir exploitées à fond, dans l'intérêt de la géographie. Une étude sérieuse de ces auteurs, faite sur les lieux mêmes qu'ils décrivent, dans les contrées où se sont passés les événemens qu'ils racontent, aurait bientôt porté nos connaissances géographiques sur l'Afrique septentrionale au niveau de celles que nous possédons sur les autres contrées de l'ancien monde.

§ III. *Extraits de l'Itinéraire d'Antonin et de la Table de Peutinger.*

J'ai pensé que, pour réveiller l'attention sur l'exploration des ruines qui se rencontreront dans la marche de l'armée, il ne serait pas inutile de donner ici un extrait des anciens itinéraires pour les voies

(1) *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVII, p. 90, 91.

romaines qui traversaient la province de Constantine. Lorsqu'on trouvera des restes d'antiquités dont on pourra fixer la position relativement à un point connu, en comparant les distances mesurées par la marche à celles qui sont données par les itinéraires, il sera facile de déterminer avec quelque probabilité l'ancien nom du lieu sur lequel les ruines auront été reconnues. Une investigation plus exacte fera peut-être découvrir ensuite quelque inscription qui changera cette probabilité en certitude. Il pourra même se présenter bien des cas où les indications des itinéraires faciliteront à leur tour la lecture des inscriptions.

Je prends les extraits que je donne ici dans la nouvelle édition des itinéraires anciens préparée, sous les auspices de M. le marquis de Fortia, par MM. Lapie, Hase, Walkenaer et Guérard. Je donnerai, entre parenthèses, les synonymies qui sont certaines, et avec un point de doute (?) celles qui ne m'ont paru que conjecturales. J'ai cru devoir ajouter, mais seulement pour les chiffres indiquant les distances, les variantes qu'ont fournies les manuscrits anciens collationnés par M. Guérard.

I. La première route qui se présente est celle qui allait du détroit de Gibraltar à Carthage, en passant par les villes maritimes. Voici, mais seulement pour les points principaux, la fraction de cette route comprise dans le rayon que nous avons embrassé.

Saldæ (Bougie).	milles plus ou moins (1).
Russicade (ruines près de Stora).	318 (2)
Hippône Regio (Bône).	215 (3)

Viennent ensuite les détails de la même route que je donne pour la partie comprise entre Bougie et Tabarka.

Saldæ (Bougie).	milles plus ou moins.
Muslubio ou Muslubio-Horreis (Mansoureah?).	27 (4)
Coba municipium (au cap Cavallo).	28
Jgilgili colonia (Gigel).	38 (5)
Paccianis Matidiæ (ruines près de l'embouchure de l'Oued-el-Kébir?).	35
Chulli (Collo).	60 (6)
Rusiccade (ruines près de Stora).	50 (7)
Paratianis (ruines près du cap Filfila?).	25
Culucitanis.	18
Tacatua (au cap Touckoush?).	22
Sulluco ou Sublucu sive Collope Parvo.	22

(1) Le mille romain vaut 760 toises ou 1481 m. 48 c. Voyez mon mémoire sur le système métrique des Romains, *Mém. de l'acad. des inscr. et belles lett.* in-4°. t. XII, p. 312.

(2) Variant. 229, 329.

(3) Var. 115. C'est évidemment le chiffre 115 que l'on doit préférer ici. Voy. plus bas les détails de la route. (*Note de M. Guérard*).

(4) Var. 28.

(5) Var. 39, 28.

(6) Cette estimation est évidemment erronée.

(7) Var. 60.

Hippone Regio colonia (Bône).	32 (1)
Ad Dianam (Bastion de France?).	32 (2)
Nalpotes (la Calle?).	40
Tabraca colonia (Tabarka).	24 (3)

II. Route de Carthage à Césarée (aujourd'hui Cherchel), en passant par Admedera et Théveste. C'est par ce dernier point que la route entre dans la province de Constantine.

Admedera ou Ammedera col. (Hydra, sur la frontière des régences de Tunis et d'Alger).	milles, plus ou moins.
Theveste ou Thebeste colonia (Tibessa).	25
Altaba.	18
Justi (Amamah?).	18
Mercimeri.	24
Macomadibus.	24
Sigus (Physgea ou Temlouke?).	28
Cirta colonia (Constantine).	25
Mileum ou Milevum (Milah).	25
Idicra.	25
Cuiculi (Kasbaïte?).	25
Sitifi colonia (Sétif).	25
Perdices (Azel?).	25
Cellas.	28 (4)

(1) Var. 18.

(2) Var. 22.

(3) Var. 30.

(4) Var. 18, 25.

Macri.	25
Zabi ou Sabi.	25 (1)
Aras.	30 (2)
Tatilti.	18
Auza (3), Auxea, sive Audiense Castellum (Burg-Hamza ou Sour-Guzlan).	44 (4)

La route au-delà d'*Auzia*, s'éloigne trop de notre rayon; je n'ai même donné *Auzia* que pour établir un point de repère, propre à faire retrouver les positions inconnues entre cette ville et Sétif.

III. Route de Sitifi (Sétif) à Saldæ (Bougie).

Sitifis (Sétif).	milles, plus ou moins.
Horrea (ruines au pied du mont Mégrise?).	18
Lesbi ou Sava Lesbi.	18
Tubusuptus.	25
Saldas (Bougie).	18

IV. Route de Lambese (Lamba) à Sitifi (Sétif).

Lambese (Lamba).	milles, plus ou moins.
Tadutti (Tattubt).	18
Nova Sparsa.	32
Gemellas (Gijil, différent du Gigel de la côte).	27
Sitifi (Sétif).	25

V. Route de Théveste (Tibessa) à Sitifi (Sétif), en passant par Lambese (Lamba).

(1) Var. 30.

(2) Var. 18.

(3) *Auzea* dans Tacite, *Auzia* dans les inscriptions.

(4) Var. 47.

Theveste (Tibessa).	milles, plus ou moins.
Tymphadi.	22
Vegesela.	20
Mascula.	18 (1)
Claudi.	22
Tamugadi (Ager Soudah?).	22
Lambese ou Lambæsa leg. Lambasa (Lamba).	14
Diana (Zainah).	33 (2)
Nova Petra.	14
Gemellas (Gijil).	22
Sitifi (Sétif).	25

VI. Route du lieu appelé Turris Cæsaris à Cirta.

Turris Cæsaris (Burgh-Touil?).	milles, plus ou moins.
Sigus (Physgea ou Temlouke?).	15
Cirta (Constantine).	25

Je passe sous silence la route de Tamugadis à Lamasba : les deux points extrêmes sont connus, ainsi que les stations intermédiaires de Tadutti et de Diana. La route de Lamasba à Sitifi ne présente que deux stations intermédiaires, *Zaraï* (aujourd'hui Zeryah?) à 25 milles de Lamasba, et *Perdices*, que nous avons déja trouvé à 12 ou 15 milles de Zaraï et à 25 milles de Sitifi.

VII. Route de Saldæ (Bougie) à Igilgilis (Gigel) en passant par Sétif.

(1) Var. 19.

(2) Var. 34, 32.

Saldæ (Bougie).	milles, plus ou moins.
Ad Olivam.	30
Sitifi colonia (Sétif).	24
Satafi ou *Satafi mpm* (municipium).	16
Ad Basilicam.	16
Ad Ficum.	15 (1)
Jgilgili colonia (Gigel).	33

VIII. Route de Lambese (Lamba) à Cirta (Constantine).

Lambese lég. Lambasa (Lamba).	milles, plus ou moins.
Tamugadi (Ager Soudah ?).	14
Ad Rotam.	30
Ad Lacum regium.	20
Cirta colonia (Constantine).	20

IX. Route de Sicca Veneria (Keff), sur la frontière occidentale de la régence de Tunis, à Cirta (Constantine).

Sicca Veneria (Keff).	milles, plus ou moins.
Narragara (Kassir-Jebbir ?).	30 (2)
Thagura (El-Gattar ?).	20
Tipasa (Hamisa ?).	34 (3)
Gazaufula (Dahaman ?).	35
Sigus (Temlouke ou Physgea ?).	33 (4)
Cirta (Constantine).	25

(1) Var. 16. Les deux stations ad Basilicam et ad Ficum sont souvent interverties dans les manuscrits.

(2) Var. 32.

(3) Var. 35, 33, 25.

(4) Var. 23.

X. Route de Cirta (Constantine) à Hippône (Bône).

Cirta (Constantine).	milles, plus ou moins.
Aquis Tibilitanis (Hammam-el-Berda).	54
Ad Villam Servilianam.	15
Hippône-Regio (Bône).	25

Quoique la Table de Peutinger ne soit pas un document aussi ancien et aussi complet que l'Itinéraire d'Antonin, j'ai cru néanmoins qu'il serait utile d'en extraire les indications qu'elle nous fournit pour la province de Constantine, parce que, généralement entre les points principaux, elle place un plus grand nombre de stations intermédiaires que ne le fait l'Itinéraire d'Antonin.

I. La première route à laquelle je puisse emprunter quelques renseignemens, est celle qui, partant de Carthage, se rend à Rusubricari, dans les environs d'Alger, en suivant les bords de la mer. Elle répond à l'extrait n° I de l'Itinéraire d'Antonin; mais les points de repère s'y présentent dans un ordre inverse. Voici la fraction de cette route comprise entre Tabarka et Bougie.

Cabraca ou Thabraca (Tabarka).	milles, plus ou moins.
Tuniza ou Nalpotes de l'Itinér. (la Calle?).	24
Armoniacum (Sive Armuam) Flumen (la Maffrag?) (1).	15
Ubus (aujourd'hui la Seybouse).	10

(1) C'est par une erreur de typographie qu'à la page 34 l'*Armua* et l'*Ubus* semblent ne faire qu'une seule et même rivière.

Hippone Regio (Bône).	5
Subluco ou Sulluco.	33
Tacatua (Touckoush).	18
Muharur.	7
Zaca.	8
Culucitani.	7
Paratianis (ruines près du cap Filfila ?).	7
Rusicade colonia (ruines près de Stora).	25
Chullu (Collo).	50
Paccianis Matize (ruines près de l'embouchure de l'Oued-el-Kébir).	60 (1)
Jgilgili (Gigel).	24
Choba municipium (au cap Cavallo).	38
Muslubio Horreta ou Horrea (Mansoureah ?).	28
Saldas colonia (Bougie).	26

II. Une autre route va de Carthage à Hippône, en passant par Bulla regia (Bull), ville située sur la frontière occidentale de la régence de Tunis et que je prendrai pour point de départ dans cet extrait.

Bulla Regia (Bull ou Bal).	milles plus ou moins.
Sunitu ou Simitu colon.	»
Ad Aquas.	5
Odiana.	25
Hippone Regio (Bône).	50

III. Route de Carthage à Rusicada (ruines près de Stora). Le point le plus oriental de cette route, situé dans la province de Constantine, est Naraggara auquel on arrive immédiatement en quittant Sicca Veneria (aujourd'hui Keff). C'est cette dernière

(1) Cette évaluation évidemment fausse a probablement été copiée dans l'Itinéraire d'Antonin.

16

ville que je prendrai pour point de départ comme dans le IX[e] extrait de l'Itinéraire d'Antonin.

Sicca Veneria (Keff).	milles, plus ou moins.
Narraggara (Kassir-Jebbir?).	12
Gegetu.	»
Thacora (El-Gattar?).	5
Vasidice leg. Vasidicæ.	5
Ad Molas.	6
Tipasa (Hamisa?).	12
Capraria.	12
Thibili (Announah?).	7
Castellum Fabatianum (Alligah?).	25
Cirta colonia (Constantine).	»
Ad Palmam.	12
Ad Villam Selæ.	25
Rusicade colon. (ruines près de Stora).	30

De Tipasa (Hamisa?) à Hippône il n'y a qu'une station intermédiaire appelée *Vicus Juliani*, située à 18 milles de Tipasa et à 25 milles d'Hippône.

De cette dernière ville à Cirta, la Table de Peutinger donne d'abord la *Villa Serviliana* à 30 milles d'Hippône, ensuite les *Aquæ Tibilitanæ* que nous connaissons.

Enfin une dernière route d'Hippône à Rusicada ne renferme que deux stations intermédiaires : la première est nommée *ad Plumbana*; mais la distance entre cette ville et Hippône n'est pas donnée. La seconde est appelée *Nedibus* et placée, par la Table de Peutinger, à 17 milles de *Plumbana* et à 44 milles de Rusicada.

APPENDICE.

La rapidité avec laquelle cet essai de statistique dut être composé, et dont j'ai exposé les motifs dans la préface de l'ouvrage, m'avait fait omettre quelques renseignemens utiles, soit pour la géographie, soit surtout pour la climatologie de la province de Constantine. J'avais déja songé à réparer ces omissions, d'ailleurs peu nombreuses, dans un petit appendice que je me proposais de placer à la fin du volume, lorsqu'une découverte précieuse est venue encore me confirmer dans ce projet en me fournissant de nouveaux documens remplis d'intérêt. Je dois à l'obligeance de M. Coquebert de Montbret la communication de deux lettres manuscrites de Peyssonnel qui manquaient à ma collection. L'une, adressée à Delisle, géographe du roi, renferme les résultats des observations astronomiques faites par le savant voyageur en 1724 dans la régence de Tunis. L'autre contient la relation d'un voyage de la Calle à Constantine et dans quelques lieux remarquables de la province du même nom. M. Coque-

bert de Montbret m'a également communiqué un mémoire inédit de Desfontaines sur l'île de Tabarka. En attendant la publication de ces documens importans qui, je crois pouvoir le promettre, ne se fera pas long-temps attendre, je vais y puiser quelques détails sur diverses matières que je rangerai ici en suivant l'ordre adopté pour le corps de mon petit ouvrage.

Tabarka.—Je n'ai point parlé de lîle de Tabarka dans ma topographie de la côte. J'avais peu de détails sur cette localité : voici ce que nous en apprend Desfontaines.

« L'île de Tabarka n'était éloignée de la terre-ferme que d'environ une portée de carabine. Depuis la prise de l'île par Ali-Bacha, bey de Tunis, en 1741, une chaussée la réunit au continent. Elle a environ une demi-lieue de circuit. Elle se trouve à trente lieues à l'ouest de Bizerte, treize lieues à l'ouest du cap Nègre, quarante-trois à l'ouest de la Goulette, six lieues à l'est de la Calle et trente lieues à l'est de Bône. Cette île qui appartint d'abord à la régence d'Alger et qui est actuellement à charge au bey de Tunis, serait une possession bien avantageuse pour une puissance comme la France. Lorsqu'elle était au pouvoir des Lomellini de Gênes, elle tirait de la pêche du corail un produit si considérable, qu'en 1741, tous frais de garnison, d'entretien des navires, des fortifications et des magasins prélevés, elle pouvait, sans nuire à la prospérité de ses établisse-

mens, payer annuellement l'imposition exorbitante de 40,545 liv. 10 s. Le commerce avec l'intérieur, l'exportation des céréales, des huiles, de la cire, de la laine, des cuirs, des chevaux et des bestiaux donnaient en outre de grands bénéfices.

« L'air y est sain et le climat salubre; mais ce qui rend surtout cette position importante à occuper, c'est l'existence, à l'est de l'île, d'un excellent port qui, au moyen de quelques réparations peu dispendieuses, pourrait abriter quatre ou cinq vaisseaux de guerre. A l'ouest de l'île, il existe un autre port pour les bâtimens plus petits tels que barques, tartanes, polacres, etc.

Desfontaines pense qu'il serait bien facile de rétablir dans cette île la pêche du corail dont on pourrait tirer tant de profit. Outre cet immense avantage, l'occupation de Tabarka nous fournirait un excellent entrepôt pour les marchandises de l'intérieur, telles que laines, cuirs, cire, miel, blé, orge, qu'on exporterait soit en France, soit à Malte et à Tripoli, où ces denrées manquent souvent. On pourrait encore faire le commerce des moutons, des bœufs, des chevaux, qui serait très avantageux à plus d'un égard.

Lacs. — Les cartes modernes ont donné une orientation fort inexacte aux lacs qui se trouvent entre Bône et la Calle. Voici ce qu'en dit Peyssonnel dans la relation de sa route de la Calle à Bône: « En nous dirigeant à l'ouest, dit-il, après avoir tra-

versé quelques coteaux sablonneux, nous trouvâmes une forêt de liéges (1), et, à une lieue de la côte, un étang, dit de *la Mazoule* et, par nous, du *bon Marchand.* Cet étang *court nord et sud*, ayant environ deux lieues de long sur une de large. Il y en a un autre qui a environ trois quarts de lieue de circonférence, posé sur le bord de la mer avec laquelle il communique, vers l'ancien bastion de France, d'où l'étang a pris son nom. »

M. Baude qui, dans son dernier voyage de Bône à la Calle, a vu ces deux étangs, m'a confirmé l'exactitude de l'observation de Peyssonnel.

Voie Romaine. — J'ai parlé (2) des ruines d'*Ascurus*, aujourd'hui Ashkoure, et des *aquæ Tibilitanæ*, maintenant Hammam-el-Berda, situées sur la route de Bône à Constantine. Peyssonnel a trouvé entre ces deux villes la voie romaine bien conservée. Audelà des *aquæ Tibilitanæ*, après avoir passé la rivière des bains, les traces de cette ancienne route se montrent encore jusqu'aux ruines d'une grande ville qui sont peut-être celles d'Hamisa, décrites par Hebenstreit (3).

Constantine. — Dans mon article sur l'importance de Constantine (4), j'ai réuni tout ce que les auteurs

(1) Voyez, pour cette forêt de liéges, Poiret, *Voy. en Barbarie*, t. I, p. 56 et 57.

(2) P. 27.

(3) Voy. p. 204.

(4) P. 38-57.

de l'antiquité et les voyageurs modernes m'ont pu fournir sur cette ville de détails curieux et intéressans. La XIV[e] lettre de Peyssonnel contient une fort longue description de cette capitale de la Numidie. Je ne la transcrirai point en entier parce qu'elle ne fait le plus souvent que confirmer les renseignemens que j'ai puisés à d'autres sources. Il y a cependant quelques particularités que je ne dois pas omettre.

Cette relation précise la forme et l'élévation du rocher sur lequel la ville est bâtie, et c'est peut-être ici le lieu de rapporter un fait bien propre à inspirer la plus grande confiance pour les renseignemens que Peyssonnel nous fournit. Ses descriptions écrites des monumens de la régence de Tunis, comparées avec les plans et les dessins géométriques de M. Catherwood, architecte anglais qui a exploré ce pays en 1833, ont prouvé que les mesures indiquées par notre savant voyageur sont exactes à une ligne près.

Suivant Peyssonnel, le rocher sur lequel Constantine est bâtie forme un losange imparfait. La pointe du côté du sud-est a environ cent pieds d'élévation. Puis on trouve un *fossé naturel* dans lequel coule la rivière. Ce fossé, *formé par la nature*, et taillé à pic, a, au commencement, cinquante pieds de large sur cent de profondeur. Après le pont romain dont nous avons parlé (1), qui s'élève, selon Peys-

(1) P. 43 et suiv.

sonnel, à une hauteur de deux cent cinquante pieds, la nature a formé trois autres ponts sous lesquels la rivière prend son cours. Ce sont les trois pertes du Rummel dont nous avions déja connaissance par la relation d'Hebenstreit (1).

Après avoir passé les ponts, le fossé continue à devenir encore plus profond, de sorte que vers la pointe qui regarde l'ouest, le rocher du côté de la ville, toujours escarpé et taillé à pic, a plus de cinq cents pieds d'élévation. Du côté du nord, la pointe du losange que forme le rocher sur lequel la ville est assise est élevée de six cents pieds.

Peyssonnel est le premier voyageur qui parle de la double enceinte de Constantine (2). A l'époque où il a visité cette ville, elle n'avait que trois portes en marbre blanc et très beau. On trouve dans la ville des débris qui attestent qu'anciennement elle renfermait des édifices considérables bâtis avec magnificence. On y aperçoit des lambeaux d'inscriptions, mais tellement maltraitées par le temps qu'elles sont devenues indéchiffrables.

Epoque des moissons. — La plaine de Bône (3), suivant Peyssonnel, a dix lieues de long sur cinq

(1) Voy. p. 51.

(2) L'existence d'une double enceinte m'a été confirmée par M. Daminos, juif algérien qui a demeuré dix jours à Constantine en 1816.

(3) Voy. p. 65.

de large; elle est bordée au sud par de hautes montagnes, au nord par la mer; elle est terminée du côté de l'ouest par un étang assez considérable.

Hebenstreit a traversé la plaine de Bône pendant le temps de la récolte (1). Cette époque se rapporte environ au 15 ou au 20 juin. Dans le désert (près de Tozer), en février 1784, Desfontaines a vu (2) les orges en épis; on les a coupés en mars. Le long de la côte on les coupe vers la fin d'avril ou dans le commencement de mai. La moisson du froment se fait environ un mois plus tard.

Coton.— J'ajouterai à ce que j'ai déja dit (3) sur le coton et sur les autres arbres du genre bombax qui se trouvent en Afrique, un fait assez curieux rapporté par Pline (4). «Au pied du mont Atlas, dit-il, dans la Mauritanie Tingitane, croissent de hautes et épaisses forêts d'une espèce d'arbres inconnus, remarquables par leur hauteur, par leurs troncs lisses et sans nœuds, par leur feuillage semblable à celui du cyprès. Les feuilles qui exhalent une odeur forte et pénétrante, sont couvertes d'une laine très fine avec laquelle on peut, au moyen de l'industrie, fabriquer des étoffes semblables aux étoffes de soie (5). »

(1) Voy. p. 71.
(2) *Nouv. Ann. des voy.* t. XLVII, p. 336.
(3) P. 73 et suiv.
(4) Pline V. 1, t. I, p. 242, ligne 27.
(5) Solin, chap. 24, dit en parlant des mêmes arbres : vestiuntur lanugine, sericis velleribus nihil viliore...

Cette espèce d'arbres nous est encore tout-à-fait inconnue. Il paraît, d'après le récit de Pline, qu'elle servait de nourriture et d'habitation à des tribus de chenilles vivant en société, qui donnaient un fil presqu'égal en force et en beauté à celui que nous tirons du ver-à-soie.

En parlant de la mauve arborescente, dont Pline nous révèle l'existence auprès de Lixos dans la Mauritanie Tingitane (1), Victor de Cartenne (2) dit que « son duvet se vend aussi cher que le « meilleur bombasin, *lintheum othonium* des Indes. »

Sable aurifère, *pierres précieuses*. — J'ai déja dit quelques mots sur les paillettes d'or que roulent les rivières d'Afrique et sur les pierres précieuses qu'on y trouvait d'après les anciens auteurs. Voici un fait dont je ne garantis pas l'authenticité et que j'emprunte à un article de M. d'Avezac, inséré par les traducteurs de Ritter, à la fin du troisième volume de la *Géographie générale comparée* (3). « Trois « grandes collections minéralogiques possèdent « maintenant, à Paris, des diamans recueillis dans « l'état d'Alger, à Constantine, parmi les sables au- « rifères que charrie le Oued-el-Raml (le Rummel) « ou la rivière du Sable. Il y a lieu de croire, ajoute « M. d'Avezac, que le Oued-el-Dzeheb ou la rivière « de l'Or, qui se joint au Oued-el-Raml, entre

(1) Voy. p. 74.
(2) Cité par Marcus, *Histoire des Wandales*, p. 213.
(3) P. 393.

« Constantine et la mer, doit son nom aux paillettes « d'or que, sans doute, il roule en abondance. »

Chameaux. — J'ai dit (1) que le chameau ne pouvait pas être d'une bien grande utilité dans le pays montueux qui environne Constantine. Peyssonnel nous fournit un renseignement qui prouve que ces animaux sont d'un grand usage sur la frontière orientale de la province de Constantine. En 1724, le sultan Boisis (2), chef des Henneichah, était en guerre avec les beys de Constantine et de Tunis. Il fut attaqué et défait par Assem, bey de Constantine, qui lui enleva ses bœufs, ses tentes et huit mille chameaux ; ce fait s'était passé l'année même de l'arrivée de Peyssonnel en Afrique.

Lions, ours. — C'est un fait bien connu, que le lion n'est pas un animal très féroce et qu'il n'attaque point l'homme à moins qu'il ne soit pressé par la faim. Dans la province d'Ayla, vers le royaume de Maroc, il existe, dit-on, une espèce de lions aussi craintifs et aussi timides que les animaux qui peuplent nos forêts, ce qui a donné lieu à ce proverbe : *vaillant comme un lion d'Ayla, à qui les veaux mangent la queue* (3).

(1) P. 97.

(2) Ce n'est probablement pas le même que celui dont j'ai parlé aux pages 181 et suivante, et qui, d'après Shaw, Poiret et Peyssonnel lui-même, commandait dans les montagnes où se trouve le défilé de la porte de Fer.

(3) Peyssonnel, mss. lett. XIV.

L'existence des ours dans la régence d'Alger est encore trop peu solidement établie pour que je ne m'empresse pas d'ajouter le témoignage de Peyssonnel à tous ceux que j'ai déja réunis à l'appui de ce fait (1). L'exact et judicieux voyageur dit expressément : « Ce pays est rempli de lions, de tigres, « *d'ours* et de plusieurs autres animaux sau-« vages. »

Hammam-Meskoutin. — Peyssonnel parle aussi des eaux chaudes d'Hamman-Meskoutin, de leurs cristallisations, de leurs cônes ou pyramides. Ces dernières formations ont des dimensions plus grandes que je ne l'avais cru d'après le récit d'Hebenstreit (2). Peyssonnel qui en a compté plus de deux cents, dit que quelques-unes ont jusqu'à trente pieds d'élévation. Parmi les productions bizarres que forment les dépôts de ces eaux minérales, Peyssonnel signale une espèce de champignon qui a frappé particulièrement son attention : « Le tuf, dit-il, montant par les bouil-« lons de l'eau, forme, sur un pédicule très petit, des « corps ressemblant entièrement à des champi-« gnons, excepté qu'ils ne sont pas feuilletés en « rayons. On les prendrait pour de véritables cham-« pignons pétrifiés. »

Hauteur des monts, température, neiges. — Sur la fin de janvier, Peyssonnel, en traversant le mont

(1) P. 104 et suiv.
(2) Voy. p. 126, 127.

Artyah a été constamment exposé à une violente tempête. « La pluie et la grêle, dit-il, qui nous « avaient inondés tout ce jour-là, se changèrent « en neige et en un brouillard si fort que nous fûmes « obligés par la neige, le froid et le brouillard, « d'aller chercher au plutôt un gîte. » Plus loin il ajoute que depuis Bône jusqu'à Constantine, il avait eu toujours à essuyer la neige et la pluie et que les montagnes qui environnent Constantine étaient couvertes d'un pied de neige (1).

J'avais présumé, d'après l'indication que M. le général Perregaux m'avait fournie d'un châtaïgner très gros et couvert de fruits, existant sur le mont Edough, par 37° de latitude, que cette chaîne pouvait avoir, sur ce point, une hauteur absolue d'environ 7 ou 800 mètres. Cette conjecture se trouve confirmée par de nouveaux renseignemens que je dois encore à l'obligeance de M. le général Perregaux, et qui sont tirés d'une carte manuscrite dressée sur les lieux. Voici sa note en entier :

« Dans la partie de l'Edough qui avoisine Bône,

(1) M. Daminos, juif né à Alger, qui a fait plusieurs fois le voyage de Constantine, m'a raconté qu'en 1816, parti de Bône au mois de décembre, avant que la mauvaise saison eût commencé, il avait été saisi par un froid très vif sur les montagnes que traverse la route au-delà du Ras-el-Akba. Le froid était si intense que, quoique très chaudement vêtu, il ne pouvait se servir de ses doigts pour battre le briquet et se procurer du feu.

au nord nord-ouest de cette ville, il y a un pic élevé dont nous n'avons pu apprendre le nom et qui peut-être n'en a point. Ce pic est coté sur ma carte, metr. 734, 1. En se rapprochant de Bône, on trouve la source qui alimentait l'aquéduc et la fontaine de la ville. Au-dessus de cette source, il y a un grand caroubier très visible à Bône, qui est coté sur ma carte, métr. 535. Les beaux chênes et les châtaigners que j'ai trouvés dans une course faite de ce côté, sont presqu'au sommet de la montagne, en se dirigeant depuis le caroubier vers le pic cité plus haut. Les hauteurs ont été relevées avec beaucoup de soin par un officier capable, dont le travail a toujours été fort consciencieux et qui est à Bône depuis quatre ans. »

Mœurs générales des Arabes.—Il n'y a pas de pays où la condition des femmes soit plus triste et plus abjecte qu'en Barbarie; soumises aux travaux les plus pénibles, elles sont moins les compagnes que les esclaves de leurs maris. Il en est cependant quelques-unes que l'énergie de leur caractère élève au-dessus de leur position. La relation du voyage de Peyssonnel nous en fournit deux exemples qu'on ne lira peut-être pas sans intérêt. J'ai parlé ci-dessus de la défaite du sultan Boisis par le bey de Constantine. Voici la suite du récit de Peyssonnel.

« Boisis fit assembler ses troupes pour les encou-
« rager à se bien défendre, mais il trouva des es-
« prits faibles à qui l'avantage que les Turcs ve-

« naient de remporter avaient ôté le courage et qui
« lui dirent nettement qu'ils avaient résolu de se sou-
« mettre. Ce pauvre sultan était au désespoir et se
« voyait perdu, lorsque sa fille, appelée Elgie-ben-
« Boisis-ben-Nazer, (Elgie, fille de Boisis, petite-
« fille de Nazer)se fit apporter ses vêtemens les
« plus beaux, et, s'étant vêtue, monta à cheval, ap-
« pela les femmes et les filles ses parentes ou ses
« amies qui montèrent aussi à cheval. Elle harangua
« les femmes, en leur disant : *Puisque ces hommes*
« *n'ont pas le courage d'aller contre les Turcs, qui*
« *viendront bientôt nous violer à leurs yeux, allons*
« *nous-mêmes vendre chèrement notre vie et notre*
« *honneur, et ne restons plus avec ces lâches.* Puis,
« se *dégorgeant*, et montrant son sein aux hommes,
« elle leur cria : *Enfans de Nazer, qui voudra*
« *sucer de ce lait n'a qu'à me suivre.* Les Arabes,
« piqués de l'héroïsme de cette fille, donnèrent sur
« les Turcs avec tant de violence qu'ils défirent le
« camp, remportèrent une partie du butin qui leur
« avait été enlevé, firent prisonnier le caïd et dé-
« pouillèrent tous les Turcs. L'on voit que dans
« tous les pays on trouve des Jeanne d'Arc et des
« Pucelle d'Orléans. »

Peyssonnel trace ainsi le portrait d'une autre princesse arabe, qu'il avait visitée près de Sétif et qu'il devait bien connaître; car, après avoir guéri l'un de ses fils, il ne put qu'avec beaucoup de peine s'affranchir de la vive reconnaissance qui portait

cette reine du désert à retenir de force notre savant voyageur, pour en faire son médecin ordinaire.

« La princesse Aumoni, dit-il, est une grande « femme assez bien faite, de l'âge de 60 ans, d'une « belle prestance et d'une physionomie fort heu- « reuse : je ne saurais mieux la représenter qu'en la « comparant à madame de Ventadour. C'était la « femme d'un chef qui commandait dans le désert « du Sahara. Après la mort de son mari, elle prit « pour ainsi dire la régence de ses enfans encore « petits et s'acquit le commandement des peuples « qui lui sont soumis. Elle va elle-même à la tête de « son armée ; elle a livré plusieurs combats contre « les Turcs, et fait des actions de bravoure mémora- « bles qui l'ont fait considérer et craindre tant de « ceux de sa nation et de ses voisins, que des Turcs « mêmes. Elle a battu plusieurs fois le bey de Cons- « tantine, qui, pour s'acquérir son alliance et son « amitié, a épousé l'année passée (1723) la fille de « cette princesse. Il est étonnant de voir cette véri- « table amazone commander et régner sur des peu- « ples qui méprisent si fort le sexe féminin. »

Aux renseignemens curieux que Peyssonnel nous a laissés sur les tribus blanches de l'Auras, j'en ajouterai un autre non moins intéressant que m'a fourni M. Guyon, chirurgien en chef de l'armée d'Afrique, dans une lettre datée du 15 février 1837.

« Dans ce moment, dit-il, il existe à Bougie une « femme originaire de l'intérieur et que l'on peut

« supposer descendre de la tribu blanche du mont
« Auras. Cette femme, âgée de 26 à 28 ans au plus,
« porte la physionomie la plus agréable, sans rien
« qui la rapproche de celle de ses compatriotes.
« Elle a les yeux bleus, les cheveux blonds, de très
« belles dents, la peau très fine et très blanche. Elle
« est mariée à l'iman des mosquées Sidi-Hamet,
« dont elle a trois enfans qui lui ressemblent beau-
« coup sous tous les rapports.

Géographie, archéologie. — Les deux lettres de Peyssonnel que j'ai récemment recouvrées sont remplies de détails intéressans pour la géographie et l'archéologie. Celle qu'il adresse à Delisle, géographe du roi, contient le résultat des observations astronomiques faites par l'exact et judicieux voyageur, non-seulement sur la côte, mais encore dans l'intérieur des terres. Il est bien à regretter que nous n'ayons pas la carte qui accompagnait cette lettre; mais malgré mes actives recherches je n'ai pu encore parvenir à la retrouver.

C'est probablement à un extrait des documens qu'elle contenait que M. Lapie a dû de pouvoir corriger dans sa carte de 1833, la position de Keff, ville qui était mal placée sur celle de 1829. Keff est situé par 36° 5′ lat. nord (1), et c'est la position que Delisle lui avait donnée dans sa carte d'Afrique. J'ai cru devoir noter ce petit renseigne-

(1) Peyssonnel, mss. lett. VIII bis, p. 16.

ment, parce que dans deux extraits des anciens itinéraires que j'ai donnés à la fin du volume, Keff est pris pour point de départ.

Ashkoure. — Les ruines de l'ancienne *Ascurus* ont été vues, comme je l'ai dit (1), par M. de La Porte, mais nous n'avions aucun détail sur ce qui reste aujourd'hui de cette ancienne ville. Peyssonnel y a observé une vieille mâsure qui a trente pas de long sur dix de large. La bâtisse, dit-il, en est assez belle, la voûte souterraine de cet édifice subsiste en entier par-dessus. Du côté du nord-est, on trouve deux espèces de portes. « Cet ouvrage, ajoute-t-il, « était détaché et je ne puis bien conjecturer à quoi « il servait, car il est fort étroit, assez long et très « élevé. A côté d'une des portes l'on voit une ins- « cription dont je n'ai pu deviner que quelques « mots. » Le nom d'Adrien est parfaitement lisible.

Announah. — A Announah qui n'a pu être visitée que très imparfaitement (2) par M. Baude, Peyssonnel a trouvé des ruines considérables annonçant, dit-il, une grande et belle ville. « Il reste « encore, dit Peyssonnel, quatre portes semblables « à celles de Paris, mais plus petites. Ce sont des « ouvrages détachés, accostés de pilastres d'ordre « corinthien - ionique. Deux de ces portes sont

(1) P. 27.
(2) P. 205.

« doubles comme celle de St.-Bernard à Paris. Du
« côté de la montagne l'on trouve les ruines d'une
« église. Au-dessus de la porte il y a une croix pa-
« lée, avec un A et un P sous les bras de la croix.
« L'on trouve de très gros morceaux de colonnes
« dont quelques-unes ont 4 ou 5 pieds de diamètre
« sur 30 ou 40 de long. »

Sigus. — Les ruines de cette ancienne ville sont situées, d'après Peyssonnel, près d'une belle source d'eau, dans une plaine, à trois lieues de la montagne de *Sequénie.* Ce nom, un peu défiguré, s'applique probablement à la montagne que Shaw (1) désigne sous le nom de Ziganeah. La position de Sigus est encore douteuse.

Voie romaine.—Enfin le savant voyageur a trouvé dans les montagnes qui sont au midi de Constantine, un grand chemin pavé qu'on lui a dit être la route de Constantine à Bagaï.

Antiquités. — Je viens d'apprendre qu'Achmet, en faisant des démolitions pour fortifier la porte du Pont (Bab-el-Cantara), a retrouvé un monument romain, avec des colonnes entières couchées sur le sol, et même des statues et des inscriptions latines.

(1) T. I, p. 154, tr. fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES*.

A.

* Les noms communs sont en italique, les noms propres en romain.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

Z.

A. PIHAN DE LA FOREST, Imprimeur de la Cour de Cassation, rue des Noyers, 37.

